

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

DE LA

LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL

PAR

GEORGES C. TABACOVICI

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le *Lundi 26 Octobre 1896*, à 8 heures.

Président : M. PLANIOL,

Suffragants { MM. LE POITTEVIN, } professeurs.
 { SALEILLES, agrégé, }

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DU RECUEIL GÉNÉRAL DES LOIS & DES ARRÊTS
ET DU JOURNAL DU PALAIS

Ancienne Maison L. LAROSE & FORCEL

22, rue Soufflot, 22

L. LAROSE, Directeur de la Librairie

1896

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR. LE DUC

FACULTÉ DE DROIT DE PARIS

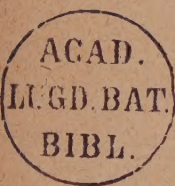
DE LA
LÉGISLATION INTERNATIONALE
DU TRAVAIL

PAR

GEORGES C. TABACOVICI

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le *Lundi 26 Octobre 1896*, à 8 heures.



Président : M. PLANIOL,
Suffragants { MM. LE POITTEVIN, } professeurs.
SALEILLES, agrégé, }

PARIS

LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DU RECUEIL GÉNÉRAL DES LOIS & DES ARRÊTS
ET DU JOURNAL DU PALAIS

Ancienne Maison L. LAROSE & FORCEL
22, rue Soufflot, 22

L. LAROSE, Directeur de la Librairie
1896

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A LA MÉMOIRE
DE MA MÈRE ET DE MA SŒUR

A MON PÈRE

BIBLIOGRAPHIE

ABZAC (Vicomte d'), Consul général de France à New-York : *Rapport adressé sur les conditions du travail dans l'État de New-York au Ministre de la République Française, à Washington, 1891.*

ACKERMANN, Député conservateur : *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags VI Legislatur-Periode, I Session 1884/85, t. I.*

ADLER (Docteur GEORG), Professeur à Bâle : a) *Die Frage des internationalen Arbeiterschutzes; Nebst einer Kritik der Ansicht Gustav Cohns, 1888*; b) *Die Grundlagen der Karl Marx'schen Kritik der bestehenden Volkswirtschaft, kritische und ökonomisch-literarische Studien (1887)*; c) *Die Geschichte der ersten sozial-politischen Arbeiterbewegung in Deutschland (1885)*,

Amliche Mittheilungen aus den Jahresberichten der mit Beaufsichtigung der Fabriken betrauten Beamten. 10 Jahrgang 1885; 11 Jahrg. 1886.

ARAGO (EMMANUEL), Ambassadeur de la République Française à Berne : *Rapport sur les conditions du travail en Suisse, adressé à M. Ribot, Ministre des Affaires étrangères, 1890.*

Archives Diplomatiques, 1890, t. II.

AUER : *Stenogr. Berichte über die Verh. des Reichstags. VI Leg.-Per., II Session 1885/86, t. I.*

BABBAGE : *On the Economy of Machinery and Manufacturies.*

BARON (J.) : *Der Normalarbeitstag : Nord und Süd*, 1878.

BARRÈRE, Ministre plénipotentiaire, chargé d'affaires de la République Française à Munich : *Rapport sur les conditions du travail en Bavière*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1890.

BEAUREGARD (PAUL-V.) : *Essai sur la Théorie du salaire*, 1887.

BÉCHAUX (A.) : *Les Revendications ouvrières en France*, 1894.

BELLE (HENRI), Consul général de France à Francfort : *Rapport sur les conditions du travail dans le Grand-Duché de Hesse-Darmstadt et la Province de Hesse-Nassau*, adressé à l'Ambassadeur de la République Française à Berlin, 1890.

BENOIT-MALON : *Le Socialisme intégral*.

Berliner Courier, oct. 1887.

Berliner Volks-Tribüne, 24 déc. 1887; janv., 3 mars et 10 mars 1888.

Berliner Tageblatt, oct. 1887.

Berliner Volks-Zeitung, 9 oct. 1887.

BIHOURD, Ministre de la République Française à Lisbonne : *Rapport sur les conditions du travail en Portugal*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1890.

BILLOT, Ambassadeur de la République Française à Rome : *Rapport sur les conditions du travail en Italie*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1891.

BISMARCK (Prince OTHON de) : *Stenogr. Berichte über die Verh. des Reichst.* VI Leg.-Per., I Session 1884/85, t. I.

BLUNTSCHLI et BRATER : *Deutsches Staats- Wörterbuch*, t. III.

BÜCKEL (Dr OTTO) : *Der Reichsherold, deutsche Zeitung*, Jahrg. 1887, janvier.

BÜCKH (RICHARD) : *Statistisches Jahrbuch der Stadt Berlin*, 1884, 1886.

BOILLEY (PAUL) : *La Législation internationale du travail*, 1892.

BOURÉE (A.), Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la République Française à Bruxelles : *Rapport sur les conditions du travail en Belgique*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1890.

BRENTANO (LUJO) : a) *Referat über Fabrikgesetzgebung : Verhandlungen der Eisenacher Versammlung zur Besprechung der sozialen Frage*; b) *Über das Verhältniss von Arbeitslohn und Arbeitszeit zur Arbeitsleistung*, Leipzig 1876; c) *Über die Gewerbliche Arbeiterfrage : Handbuch der Politischen Oekonomie* de Schönberg, 1882, I Auflage, t. I; d) *Fabrikfeudalität und Fabrikantenadel : National-Zeitung*, 2 juin 1887; e) *La Réglementation internationale de l'industrie : Revue d'Économie Politique*, 4^e année 1890.

BRUWAERT, Consul général de France à Chicago : *Rapport sur les conditions du travail dans la circonscription du Consulat de France à Chicago*, adressé au Ministre de la République Française à Washington, 1891.

BÜCHER (KARL) : *Zur Geschichte der internationalen Fabrikgesetzgebung : Deutsche Worte*. Vienne, Jahrgang 1888.

BUECK (DÜSSELDORF) : *Verhandlungen der Eisenacher Versammlung*, etc...

CAMBON, Ambassadeur de la République Française à Madrid : *Rapport sur les conditions du travail en Espagne*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1890.

CAUBET (LÉO), Consul général de France à Londres : *Rapport sur les conditions du travail dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1891.

CHAMBRUN, Avocat-conseil de la Légation de France aux États-Unis : *Rapport sur les conditions du travail aux États-Unis*, adressé au Ministre de la République Française à Washington, 1891.

CHEYSSON (E.) : a) *La réglementation internationale du travail, Réforme sociale*, n^{os} 98-99, 16 janv. et 1^{er} févr. 1890; b) *L'internationalisme dans la question sociale*.

COHN (GUSTAV) : a) *Internationale Fabrikgesetzgebung : Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*. Jahrg. 1881, t. XXXVII; b) *Referat über internationale Fabrikgesetzgebung : Verhandlungen des Vereins für Sozialpolitik*, 1882; c) *Internationale Fabrikgesetzgebung : Volkswirtschaftliche Aufsätze*; d) *Jahrbuch für Nationalökonomie und Statistik* herausg. von Dr « Joh. Conrad » Neue Folge, 1890, n° 21; e) *Fabrikgesetzgebung : Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (hrsg. von Conrad, Elster, Lexis, Löning), t. III.

Communication faite au congrès d'économie sociale, le 13 juin 1889 sur l'économie sociale à l'exposition universelle de 1889 : Réforme sociale, 2^e série, t. VIII, p. 1. — *L'organisation de l'assurance contre les accidents* (Cheysson).

Conférence internationale concernant le règlement du travail aux établissements industriels et dans les mines, par autorisation officielle, 1890.

COR, Consul de France à Mannheim : *Rapport sur les conditions du travail dans le Grand-Duché de Bade*, adressé à l'Ambassadeur de la République Française à Berlin, 1890.

CORNE (A.). Oettingen : *Moralstatistik*.

CAUWÈS : *Cours d'économie politique*, t. III.

CURTI (TH.). Député : *Un office international pour la protection du travail : Revue Politique et Parlementaire*, mai 1896.

DECRAIS, Ambassadeur de la République Française à Vienne : *Rapport sur les conditions du travail en Autriche*.

DÉCURTINS (Dr) : *Mémoire sur la question de la protection ouvrière* (Berne 1889). — *La législation internationale des travailleurs*, 1891.

DELABARRE, Consul général de France à Budapest : *Rapport sur les conditions du travail en Hongrie*.

Demokratische Korrespondenz, 17 nov. 1887.

Der Staats-Sozialist, Wochenschrift für Sozialreform., 20 sept. 1879.

Der Sozialdemokrat, Zentralorgan der deutschen Sozialdemokratie, 1, 8, 15 sept. 1886.

Die Zukunft; Sozialistische Revue, 1 Jahrg. Zur wirthschaftlichen Krisis.

Discussion qui a eu lieu sur les prix à la Société d'économie politique,
Séance du 5 sept. 1889 (*Journal des économistes*, sept. 1889).

DROZ (NUMA) : *La législation internationale du travail* : *Revue Suisse*,
févr. 1889.

EICHHOFF (WILHELM) : *Die Internationale Arbeiter-Assoziation*.

ELSTER (LUDWIG) : *Die Fabrikinspektionsberichte und die Arbeiterschutzgesetzgebung in Deutschland* : *Jahrbücher für National-oekonomie und Statistik*, Jahrg. 1885.

ENGEL : *Die Lage der arbeitenden Klasse in England*.

Feuille fédérale suisse, XLIII^e année, vol. III, n^o 28 du samedi 5 juill.
1890.

FRANCK : *Verhandlungen für Sozialpolitik*, Frankfurt a. M. 9, 10 oct.
1882.

FRÄNKEL (HEINRICH) : *Die tägliche Arbeitszeit*.

FRIEDBERG (ROBERT) : *Verhandlungen*.

GASKELL, Artisans and Machinery : *The moral and physical condition of the manufacturing population considered with reference to mechanical substitutes for human labour*, London 1836.

GIBON (A.) : *Le travail et ses épreuves* : *Réforme sociale*, 16 janv.
1889.

GROHÉ : *Stenogr. Berichte ü. d. Verh. des Reichst.* VI Leg.-Per.,
I Session 1884/85, t. I.

HERBETTE, Ambassadeur de la République Française à Berlin :
Rapport sur les conditions du travail en Allemagne, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1890.

HÉRICOURT (Comte d'), Consul de France à Stuttgart : *Rapport sur les conditions du travail en Würtemberg*, adressé à l'Ambassadeur de la République Française à Berlin, 1890.

HITZE (Chapelain Ultramontain) : *Stenogr. Berichte über die Verh. des Reichstags*. VI Leg.-Per., I Session 1884/85, t. I.

HOLTZENDORFF (FRANZ de) : *Handbuch des Völkerrechts*, t. III.

Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik, 2 Jahrgang.

Jahrbuch der Freien Vereinigung Katholischer Sozialpolitiker, 1 Jahrgang, 1887.

Intervention des pouvoirs publics. (Compte rendu des congrès à ce sujet).

JACOBINI (Mgr) : *Lettre d'encouragement adressée à M. Décurtins*.

JACQUOT, Consul général de France à Leipzig : *Rapport sur les conditions du travail en Saxe*, adressé à l'Ambassadeur de la République Française à Berlin, 1890.

JAMAIS (ÉMILE) : *Revue bleue*, 15 mars 1890.

JANNET (CLAUDIO) : *L'assurance obligatoire*.

JACQUEMYNS ROLIN : *Revue de droit international*, 1890, t. I.

JAY (RAOUL) : *Étude sur la question ouvrière en Suisse*, 1893.

JEANS (Miss) : *Revue d'économie politique*, 1892.

Journal des économistes, 1890, t. II.

KAY (D^r) : *Moral and physical condition of the working classes employed in the cotton manufacture in Manchester*, 2^e édit., 1832.

KROPATSCHEK : *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*. VI Legislatur-Periode, II Session 1885/86, t. I.

Kölnische Zeitung, 2 janv. 1888.

LASSALLE (FERDINAND) : *Lettre au comité central pour la convocation d'un congrès des travailleurs allemands. — Le capital et le travail*.

LAVISSE (ERNEST) : *Les socialistes en Allemagne*. *Revue des Deux-Mondes*, XLIII^e Année. Seconde Période, 15 sept. 1873.

LAVOLLÉ : *Les classes ouvrières en Europe*.

LEGRAND (LOUIS), Ministre plénipotentiaire de la République Française à La Haye : *Rapport sur les conditions du travail dans les Pays-Bas*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, avec une *Annexe* concernant le Grand-Duché de Luxembourg, 1890.

LEROY-BEAULIEU (PAUL) : a) *Rapport de l'exposition de l'An IX* ; b) *La Question ouvrière au XIX^e siècle* ; c) *Le Travail des femmes au XIX^e siècle* ; d) *Économiste français*, 1^{er} mars 1890 ; e) *Conférence internationale de Berne*, *Économiste français*, 4 mai 1889 ; f) *L'État moderne et ses fonctions*, 1891.

LEXIS (W.) : *Über den Handel : Handbuch der politischen Oekonomie de Schönberg*, 2 Auflage, t. II.

LEVEIGY : *Revue bleue*, 29 mars 1890.

LÉON XIII (Pape) : *Lettre du 14 mars 1890*, adressée à Guill. II. — *Encyclique : De conditione Opificum*. — *Discours prononcé à l'occasion de la réception du pèlerinage français*.

Le Temps (Journal), 2, 8 et 11 févr., 14 et 20 mars, 1^{er} avr. 1890.

LIEBER (Dr) : *Explication à la réunion de Mannheim*, 21 nov. 1886. *Frankfurter Zeitung*, n^o 327, 23 nov. 1886.

LIEBKNECHT : *Discours tenu en 1890 à Brunswick*.

London Daily Telegraph., 14 janv. 1860.

LOHMANN : *Die Fabrikgesetzgebung der Staaten des europäischen Kontinents*.

LOHREN : *Stenogr. Berichte über die Verh. des Reichst. VI L.-P., II Session 1885-86*, t. I.

LORENZ von STEIN : *Einige Bemerkungen über das internationale Verwaltungsrecht in dem Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft*, Jahrg. 1882.

LÜBECK (C.) : *Ein Kapitel zur Versöhnung zwischen Kapital und Arbeit* : *Deutsche Worte*, Jahrg. 1887.

MAHAIM : *La question de la protection internationale des travailleurs*, *Revue d'économie politique*, 1888.

MARX (KARL) : *Le Capital*.

MATAJA (VICTOR) : *Studien zur französischen Arbeiterschutzesetzgebung* : *Deutsche Worte de Pernerstorff*, Jahrgang 1887.

MILLET (RENÉ), Ministre de la République Française à Stockholm :
Rapport sur les cond. du tr. en Suède et Norvège, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1890.

Mittheilungen aus den Akten der Züricherischen Fabrikkommission,
Zurich, 1858.

MIQUEL : *Verhandlungen*, etc.

Monatsschrift für christliche Sozialreform, Jahrg. 1887.

Monatshefte der Statistik des Deutschen Reichs, Jahrgang 1886 (décembre).

NASSE (ERWIN) : *Ein Blick auf die kommerzielle und industrielle Lage Englands : Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*, t. XLVIII.

Nationalliberale Korrespondenz, sept. 1883.

NEUMANN (F.-S.) : *Verhandlungen*, etc.

Norddeutsche Allg. Ztg., 11 sept. 1887.

Norddeutsche Allgemeine Zeitung, 4 oct. 1887, n° 451, 17 sept. 1889.

ouveau dictionnaire d'économie politique, t. II : *Réglementation du travail*.

OECHELHÄUSER (WILHELM) : *Die Arbeiterfrage*.

Oesterreichische Monatsschrift für christliche Sozialreform, Jahrg. 1885 : *Eine internationale Arbeiterschutzgesetzgebung*.

Oest. Mon. für ch. Sox. ref., Jahrg. 1885 : *Die drei wirthschaftlichen Entwicklungsstufen der grossen Kulturvölker mit besonderer Bezugnahme auf die projektirte internationale Verständigung über Arbeiterschutzgesetzgebungen* (Comte de Kuefstein).

Oest. Mon. Eod. loc., Friedrich Kleinwächter : *Die reaktionäre Strömung auf dem Gebiete des heutigen Wirthschaftslebens*.

OWEN (ROBERT) : *The life of Robert Owen*, vol. I, A.

PAEPE (D^r C. DE) : *De l'excès de travail et de l'insuffisance d'alimentation dans la classe ouvrière*, Bruxelles, 1880.

PAULI : *Histoire de l'Angleterre*, t. III.

PHILIPPOVICH (EUGEN DE) : *Zur gegenwärtigen Lage der britischen Volkswirtschaft. Preussische Jahrbücher*, Jahrgang, 1887.

PINGAUD, Consul de France, chargé de la Chancellerie de l'ambassade : *Rapport sur les conditions du travail dans l'Empire russe*, adressé à l'Ambassadeur de la République Française, à Saint-Pétersbourg, 1891.

PLANIOL, Professeur à la Faculté de droit de Paris : *Cours*, 1894-1895.

PLENER : *Die englische Fabrikgesetzgebung*, Vienne, 1871.

POLITIS (D^r E. NICOLAS) : *La conférence de Berlin*, *Revue internationale de sociologie*, juill.-août 1894.

QUARCK (MAX) : *Die Arbeiterschutzgesetzgebung im deutschen Reiche*.

RAMAIX (DE), Conseiller de légation : *La réforme sociale en Europe et dans les États-Unis et la législation du travail en Belgique*, Bruxelles, 1889.

Recht auf Arbeit, 18 sept., 2 oct. 1887.

REDGRAVE : *Résumé rétrospectif dans les rapports de 1874*.

Renseignements sur les conditions du travail à Hambourg transmis par le consul général de France à Hambourg d'après une communication du gouvernement de cet État à l'ambassadeur de la République française à Berlin.

Revue des Deux-Mondes, 1^{er} mars 1890 (*Chronique*).

Revue soc., 1890, t. II.

RICHTER (LUDWIG) (D^r) : *Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, II Jahrg., 1881.

ROADENBECK (T^rKINT) (Baron de) : *Discours du 24 mai 1890 à la séance des études sociales*.

ROSCHER (WILHELM), chapitre : *Soziale Gewerberegulative : System der Volkswirtschaft*, 1881, t. III, et *Nationalökonomie des Handels und Gewerbeleisses*.

- RÖSICKE (RICHARD) : *Arbeiterschutz*.
- ROTEL (MAURICE) : *Revue bleue*, 1890.
- SALISBURY (Lord) : *Réponse à l'invitation du prince de Bismarck*, 1890.
- SCHÖNBERG : *Handbuch der Politischen OEkonomie, Arbeitsämter*.
- SÉGUR-LAMOIGNON : *Législation internationale du travail : Association catholique*, 5 mai 1889.
- SEYFFERTH (Dr R. S.) : *Staatswirtschaftliche Abhandlungen, Erste und Zweite Serie*.
- SINGER (J.) : *Untersuchungen über die sozialen Zustände in den Fabrikbezirken des nordöstlichen Böhmen ; Ein Beitrag zur Methodik sozial- statistischer Beobachtung*.
- SMITH ADAM : *Wealth of Nations*.
- SONNEMANN (LÉOPOLD) : *Verhandlungen*, 9 et 10 oct. 1882 de Francfort-sur-le-Mein.
- SPULLER, Ministre de France : *Réponse à l'invitation du prince de Bismarck*.
- Stenographischer Bericht über die Verhandlungen des Wiener Internationalen Kongresses für Hygiene*, 1887.
- Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*, VII Leg.-Per., I Session 1887.
- STÖCKER (Prédicateur) : *Sten. Berichte über die Verh. des Reichstags*, VI Leg.-Per., I Ses. 1884-85, t. I.
- SUISSE (gouvernement fédéral) : publication : *La loi fédérale concernant le travail dans les fabriques*.
- THOMSON (CHARLES), Ministre de la République Française à Copenhague : *Rapport sur les conditions du travail en Danemark*, adressé au Ministre des Affaires étrangères, 1891.
- THUN (ALFONS) : *Die Fabrikinspektoren in Deutschland : Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im deutschen Reiche*, herausgegeben von Gustav Schmoller, 1881, I, Heft.

TODT (Pasteur) : *Staatssozialist*, Jahrg. 1879, N° 30, 26 juill.,
N° 31, 2 août et N° 38, 20 sept.

URE : *Philosophy of Manufacturies*.

VIERECK (L.) : *Recht auf Arbeit*, N° 120, 8 sept. 1886.

VILLEY (EDMOND) : *Le socialisme contemporain*, 1895.

VÖGELIN : *Die Internationale Fabrikgesetzgebung*.

VOGELSANG (Baron de) : *Monatsschrift für Christliche Sozialreform*.
9 Jahrg. 1887.

Volksblatt, 17 févr. 1890.

Vossische Zeitung, sept. 1887.

WAGNER (ADOLF) : *Rede über die soziale Frage*.

Wahl-Katechismus der deutschen Volkspartei für die Reichtagswahl,
1884.

WOŁOWSKI : *Le travail des enfants dans les manufactures*, 1868.

Zeitschrift für die gesammte Staatswissenschaft, t. XLIII, 1887.

AVANT-PROPOS

La réglementation du travail à l'exemple de tout système, de toute doctrine, de toute chose ici-bas, ... a un point de départ, une cause première; elle est appelée à produire des effets; elle aboutit à des résultats. — Des volumes ont été écrits sur elle, elle a été discutée, appréciée, critiquée, ... sur tous les tons et sous toutes ses faces. Quant à nous, sans lui adresser la moindre critique personnelle et plutôt bien disposé pour sa défense, nous ne ferons que l'apprécier dans ses résultats extrêmes, c'est-à-dire, au point de vue de son internationalisation !

C'est donc cette idée de la réglementation internationale du travail comme point culminant, comme résultat extrême, nécessaire de toute doctrine réglementaire concernant les rapports industriels, que nous nous proposons d'étudier. Puis après avoir établi les bases générales de cette doctrine réglementaire, nous essayerons d'apprécier son résultat extrême, nécessaire, précité, au point de vue pratique.

La doctrine réglementaire ressortira-t-elle victorieuse à

la suite de cet examen ? Nous serons les premiers à la considérer comme irréprochable, comme infaillible !

Échouera-t-elle, étant donné nos recherches ? — Ce ne sera guère de notre faute, car en dehors des atteintes de n'importe quelle accusation de partialité, notre conscience se trouvera tranquille du moment que ce sera la doctrine réglementaire elle-même qui aura prononcé sa propre condamnation en tant que mesure radicale, en tant que système dont on pourrait profiter jusqu'au bout, en entier au point de vue de l'utilité sociale !

CHAPITRE PREMIER

De la législation internationale du travail.

SECTION I

FONDEMENT ET UTILITÉ DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL.

Malgré la diversité législative, industrielle, économique, sociale,... des différentes puissances de l'Europe, il existe une uniformité dans leurs tendances générales, uniformité qui consiste dans ce que toutes, elles ont suivi et suivent cette filière :

Suppression de l'ancien régime des corporations en faveur du régime de la libre concurrence, corrections continues de ce régime lui-même moyennant toutes sortes d'entraves et de limitations, corrections parfois exagérées poussant au recul, des fois rétrogrades tendant vers le rétablissement de l'ancien état de choses.

En effet, on traverse actuellement, l'une des phases les plus cuisantes, peut-être, de cette marche générale, de cette grande évolution qui enveloppe le monde industriel.

— Dans tous les pays et partout on s'efforce de pénétrer, d'analyser la condition des ouvriers, on tâche de bien se rendre compte de leur situation physique et morale, pour pouvoir procéder, non pas à l'aveugle, mais en connaissance de cause à l'amélioration de leur état.

Un grand nombre d'esprits se prononce ouvertement contre le principe de la libre concurrence, et, convaincu, il se plaint amèrement de la disparition de l'ancien régime!

Qu'est-ce qui l'attire donc tellement vers le passé?

Quelles sont les horreurs qui lui inspirent cette répugnance pour le régime sous lequel nous vivons?

Loin de se trouver embarrassé par ces questions, il nous oppose des tableaux affligeants; il nous présente le régime de la libre concurrence et tout ce qui s'y rattache comme favorisant mille cruautés, mille dangers, mille iniquités!

N'est-ce pas indigne de la nature humaine, dit-il, que de permettre cette exploitation de l'homme, que de tolérer cet ensemble d'agissements ayant pour but d'avilir le travail humain, que d'encourager ainsi l'homme à la dégradation de son semblable?

N'est-ce pas triste que de contempler ces enfants mal nourris et mal vêtus travaillant nuit et jour, sans relâche, au détriment de leur santé, de leur vie, de leur instruction, de leur moralité?

N'est-ce pas déplorable que de voir ces femmes à peine vêtues enfermées dans des ateliers, travaillant d'une manière exagérée, contrairement aux principes les plus élémentaires de l'humanité, de l'équité, des convenances, de la

moralité, contrairement aux intérêts de la race humaine?

N'est-ce pas décourageant et au plus haut degré inquiétant que d'assister à ce travail long, dangereux et fatigant auquel s'adonnent les ouvriers en général? — Sous peu, ce ne seront plus des hommes; la fraîcheur de leur jeunesse et de leur santé ne sera pas longue à disparaître; bientôt fantômes, ils descendront vers le tombeau!

N'est-ce pas insensé que de se croiser les bras et de fermer les yeux devant toutes ces misères, devant ces innombrables crises industrielles qui anéantissent pour ainsi dire, les forces vives des nations, les forces vives de la société en général?

Et encore!... ses récriminations ne sont pas épuisées et quelques-unes d'entre elles ne sont qu'à l'état d'ébauche... en réalité, il nous signale toute une légion d'ennemis comme : le chômage, le taux bas des salaires, les accidents du travail, la maladie, la vieillesse, l'état pitoyable des habitations,... poursuivant avec acharnement tout ce qui est ouvrier pour le précipiter dans l'abîme noir de la misère!

Un coup d'œil sur le passé, nous conseillent ces esprits, représentants de la démocratie, et l'aspect général de l'industrie sera tout autre. On y verra notamment : l'appui moral et matériel des ouvriers et de tous les patrons, la bonne marchandise garantie entre les mains des consommateurs, la capacité d'achat du peuple relativement élevée,... tout cela grâce au régime des anciennes corporations!

Toutes ces apostrophes et louanges ont trouvé du crédit auprès des différents parlements et gouvernements de l'Eu-

rope, et dans bien des cas, la libre concurrence a été limitée par une intervention plus ou moins puissante des pouvoirs publics.

Malgré ce progrès général sur le domaine de la réglementation, les États se ressentent encore vivement de l'imperfection de leur organisation en matière de travail; en effet les Parlements et Gouvernements même des peuples les plus avancés en fait de réglementation, en sont toujours là, leurs instruments en main, prêts à procéder à la perfection de leur législation industrielle! Cependant, ils hésitent!... ils n'osent point avancer de trop sur cette voie de la stricte réglementation du travail qu'ils considèrent comme éminemment périlleuse! parfois même ils reculent, craignant d'avoir trop avancé! Et ils ont raison car, étant donné la diversité de leurs conditions, un écueil formidable se dresse devant eux, c'est celui que leur oppose la grande concurrence internationale! En réalité, un industriel quelconque n'a pas pour rivaux seulement les industriels de sa localité ou de son pays, mais il est obligé de soutenir une lutte vive et acharnée aussi contre les industriels de l'étranger, car les marchés se sont ouverts, ils ont revêtu la forme internationale!

L'horizon de la concurrence étant ainsi élargi, quelle est la personne ne pouvant pas concevoir, saisir les dangers très graves d'une stricte réglementation de l'industrie d'un peuple, alors que partout, à droite et à gauche, d'autres peuples se meuvent avec plus ou moins d'aisance au milieu du régime dissolvant de la libre concurrence? Il est de toute évi-

dence que le législateur du peuple en question aura beau vouloir prendre des mesures pour diminuer les crises industrielles et tous les effets désastreux de la libre concurrence, notamment il aura beau vouloir : interdire le travail des enfants et des femmes ; limiter la journée de travail ; fixer des prix minima ; réglementer la production ; prohiber certaines exploitations dangereuses ou insalubres, etc..., il n'y parviendra qu'au détriment de son industrie nationale ! Trouvera-t-il bon d'interdire le travail des enfants et des femmes, alors que chez les autres nations on fait travailler ces derniers ? De limiter la journée de travail à 6 ou 7 heures, alors que les nations de tout à l'heure emploient leurs ouvriers pendant 18 ou 20 heures par jour ? D'arrêter des prix minima pour empêcher l'avilissement du travail humain, alors que partout la baisse du prix des marchandises est libre ? De fixer le maximum de la production, alors que dans les pays voisins cette dernière est non réglementée ? De prohiber certaines exploitations dangereuses ou insalubres, alors qu'ailleurs ce même genre d'exploitations fonctionne sans la moindre entrave ? etc., etc.

Ce serait se laisser devancer par les industries étrangères, ce serait blesser grièvement un intérêt national de premier ordre !... En effet, étant donné toute cette action isolée de réglementation à côté d'un régime étranger libéral, il est plus que certain que tous les consommateurs sans exception, aussi peu soucieux de l'industrie de leur patrie que de celle du premier peuple venu, se jetteront avec avidité sur les marchandises avilies par le régime de la liberté du tra-

vail, tandis qu'ils repousseront avec dédain celles dont la valeur aura été raisonnablement ménagée grâce à une sage réglementation! — D'un autre côté, les ouvriers d'un pays auront beau vouloir se concerter, se réunir, se révolter, cesser collectivement tout travail,... pour arriver à une hausse de salaire,... ils n'atteindront aucun résultat satisfaisant et bientôt après examen plus mûr de la question, ils seront obligés de subir la réduction fatale de salaire entraînée par la concurrence! Il est clair, qu'étant donné la concurrence, c'est ce dernier parti que les ouvriers doivent prendre, car autrement en cas de maintien des hostilités, ils se trouveraient dans la dure alternative de se faire congédier ou bien de ruiner leurs patrons ayant eu l'imprudence de satisfaire à des demandes de hausse de salaire alors que le prix des marchandises était fort bas sur les marchés du monde. Une fois les patrons ayant succombé dans la lutte et ne pouvant plus se couvrir de leurs frais et dépenses, ils devront procéder à la fermeture de leurs ateliers; quant aux ouvriers, ils seront jetés sur le pavé, ils végèteront sans travail, ce sera le chômage qui s'en emparera! Et si par hasard, grâce à certaines circonstances spéciales, une loi parvenait à élever le salaire des ouvriers d'un pays sans danger pour l'industrie nationale, il ne faudrait pas s'en réjouir, car cette disposition légale ne pourrait avoir — au plus grand détriment de la classe ouvrière — qu'une efficacité temporaire, en présence du progrès général de l'industrie.

Pour fixer les idées, nous supposons plusieurs pays : *X*, *Y*, *Z*..., tous soumis au régime de la libre concurrence, et

dans le pays Y , un fabricant A , qui pour pouvoir maintenir sa situation sur les marchés du monde, se conforme aux exigences du régime qui le domine en employant régulièrement dans son atelier des femmes et des enfants à partir de l'âge de 5 ans. Le travail des femmes et des enfants est le seul qui puisse lui convenir, car son infériorité ne nuit pas en présence de la division des tâches et du machinisme et en même temps il est de beaucoup moins cher que celui des hommes adultes. Le fabricant A distribue 50.000 fr. de salaires par an à ses ouvriers : femmes et enfants, ses autres frais (matières premières, frais d'installation, etc., etc...) s'élèvent également à 50.000 fr. par an; il encaisse dans cette même période de temps une somme de 150.000 fr. = Prix de vente d'un nombre N de marchandises. Bref, A réalise un profit de 50.000 fr. par an. Vient une loi interdisant complètement le travail des femmes et des garçons au-dessous de 20 ans. Le fabricant A forcé de s'y conformer devra dorénavant recourir exclusivement au travail des hommes adultes; mais ce travail étant de beaucoup plus cher et cela surtout à présent que les concurrents femmes et enfants ont disparu, nous supposons qu' A devra distribuer plus que le double du salaire d'auparavant soit : 110.000 fr. par an, et les autres frais n'ayant pas changé, il lui faudra désormais vendre N marchandises à raison de 210.000 fr. afin de réaliser l'ancien profit. C'est en d'autres termes une charge de 60.000 fr. par an que la loi nouvelle impose à notre fabricant dans l'intérêt de la protection des femmes et des enfants et cela alors que dans les pays X , Z ,... où le *statu*

quo a été maintenu, les fabricants libres de toute charge peuvent bien réaliser un profit de 50.000 fr. en offrant N marchandises à raison de 150.000 fr. Si, étant donné la nouvelle loi, A se contentait du même prix : 150.000 fr., il serait en perte de 10.000 fr. par an et devrait s'acheminer vers la ruine ou la fermeture de son atelier, si au contraire il tenait à son ancien profit de 50.000 fr., il devrait vendre N marchandises à raison de 210.000 fr. et les fabricants des pays X , Y ... (qui eux vendent N marchandises à raison de 150.000 fr.) lui étant préférés par les consommateurs, il serait indirectement expulsé des marchés du monde. Tout ce qui lui resterait à faire ce serait de se rattraper sur les matières premières, frais d'installation, etc..., ou d'attirer les consommateurs par une meilleure fabrication, par la qualité des marchandises,... mais ce sera le plus souvent illusoire en présence de la situation générale du pays (situation géographique, etc...), en présence des progrès généraux de l'industrie et cela d'autant plus dans un pays où cette dernière est en voie de formation.

D'autre part, si nous supposons dans le pays Y , à la place de la précédente loi, une loi réduisant la journée de travail à 6 heures, tandis que dans les pays X , Z ..., libres de toute entrave, on travaille 18 et 20 heures par jour, le résultat de tout à l'heure se reproduira, car le coût de production du nombre N de marchandises augmentera également. En effet, A aura besoin de bras supplémentaires et l'offre de travail augmentant, le salaire haussera; il devra augmenter son capital-argent pour multiplier ses machines, perfectionner leur

fonctionnement, agrandir son atelier..., en un mot il sera forcé de s'étendre en efficacité à défaut de temps. — Des inconvénients semblables auront lieu en cas de fixation de prix minima ou de réglementation générale de la production.

Nous supposons que le pays *Y*, grâce à la capacité, au talent, à l'aptitude, à l'habileté de ses ouvriers, grâce à l'abondance de ses capitaux, grâce à la perfection de ses machines..., jette sur les marchés du monde des marchandises de meilleure qualité et en plus grand nombre que ne le font les pays *X*, *Z*... Vient une loi fixant dans ce pays le minimum du salaire des ouvriers à 8 francs par jour alors que dans les pays *X*, *Z*..., le taux moyen du salaire est de 2 francs par jour. Quels seront les résultats de l'exécution de cette loi? Ses résultats principaux et immédiats seront les suivants : Élévation générale du coût de production, d'où hausse du prix des marchandises et dommage évident pour la capacité de concurrence du pays *Y* sur les marchés internationaux. Si la supériorité industrielle du pays *Y* contre-balance les pertes résultant de l'élévation du coût de production, on est tenté de conclure qu'il n'y a plus de dommage occasionné à la capacité de concurrence du pays et que par conséquent l'exécution de cette loi n'est que bienfaisante, car elle améliore la condition des ouvriers. Mais ce n'est qu'illusion en présence du progrès général de l'industrie! En effet, les pays *X*, *Z*,... auront effacé grâce à leurs efforts, dans un temps plus ou moins long, la supériorité industrielle du pays *Y* qui devra s'empresse alors d'abro-

ger sa loi sur les salaires, loi qui aura fait plus de mal que de bien, par cela seul qu'elle aura empiré une situation améliorée jadis, une situation générale qui était entrée, peut-être, dans les mœurs de la classe ouvrière.

Nous supposons que l'emploi du plomb, du mercure, du phosphore,... est très fréquent dans un grand nombre d'exploitations appartenant aux pays *X, Y, Z...*, la santé des ouvriers s'en ressent, ils sont atteints des plus affreuses maladies! Et pourtant l'humanité pourrait bien vivre sans employer un certain nombre de ces objets dont la fabrication nécessite la mise en contact avec des substances vénéneuses! Aussi le législateur du pays *Y* ne tardera-t-il pas à interdire absolument toutes ces exploitations particulièrement nuisibles à la santé des ouvriers. — Mais hélas! Cette sage intervention législative du pays *Y* n'aura pas fait autre chose que léser gravement l'industrie nationale, tout en rendant un service plus que médiocre à la cause de l'humanité! En effet, les consommateurs, *même ceux du pays Y*, ne seront guère embarrassés, ils s'empresseront de s'approvisionner auprès des établissements de ce genre des pays *X, Z...*! Il est vrai, la santé des ouvriers du pays *Y* sera sauvegardée à ce point de vue⁽¹⁾, mais ce résultat ne sera que minime étant donné que les exploitations en question abonderont d'autant plus dans les pays *X, Z...*

Dans le même pays *Y*, il y a des fabricants qui, en vue

(1) Et cela abstraction faite de l'émigration de ces ouvriers, souvent esclaves de leurs modestes tâches, émigration qui pourrait se produire vers les pays où leurs industries, unique gagne-pain pour eux, ne serait pas interdite.

d'un enrichissement personnel, flairent les occasions favorables, les époques où les marchandises de leurs industries seraient très recherchées sur les marchés du monde pour inonder ces derniers. Quelquefois cette manœuvre leur réussit parfaitement, ils font de belles affaires, ils s'enrichissent ; mais très souvent ils se trompent dans leurs prévisions : ils produisent de trop ou s'organisent pour produire de trop (chose qu'ils doivent réaliser, car les capitaux engagés demandent des intérêts) : tout cela alors qu'ils sont dans l'impossibilité de faire écouler toutes leurs marchandises. En d'autres termes, c'est la surproduction universellement connue et redoutée que ces fabricants occasionnent avec ses conséquences : baisse du prix des marchandises, ruine des fabricants, chômage... — En présence de tous ces malheurs, il est certain qu'une loi restrictive de cette production effrénée soit désirée ; mais une fois les effets généraux d'une pareille loi analysés, on sera obligé de la rejeter, car il en résultera plus de mal que de bien, vu qu'elle empêchera les industriels nationaux de s'enrichir du jour au lendemain en profitant des occasions favorables, et par le seul fait qu'elle aura rendu impossible toute production excessive de leur part, elle ne leur fera pas éviter (ou dans une mesure insignifiante seulement), les désastres de la surproduction qui pourra toujours être occasionnée par les industriels des pays *X*, *Z*,... libres de toute entrave, étant donné la concurrence internationale. Il y aura donc toujours surproduction, baisse du prix des marchandises, ruine des fabricants, chômage,... avec la seule différence que ces faits malheureux ne résulte-

ront que de la production sans bornes des fabricants des pays *X*, *Z*... Par conséquent les bonnes chances d'un enrichissement spontané seront ravies aux industriels du pays *Y*, et cela sans qu'ils soient à l'abri des résultats funestes des crises industrielles.

Et ainsi de suite.

Et pourtant, le législateur d'un pays quelconque sera moralement forcé d'intervenir au profit des ouvriers, et en intervenant il commettra une action immorale; ce sera le bien-être de l'humanité, peut-être l'utilité générale, qui lui réclamera d'agir, et malgré cela ses agissements seront plus que funestes. — Nous nous expliquons : Dans le pays *Y*, à défaut de législation restrictive, les patrons humanitaires qui s'abstiendront d'une exploitation mesquine des ouvriers seront écrasés par les patrons peu scrupuleux qui abuseront jusqu'à l'excès des forces du travail. Étant donné ces faits, il est évident que l'intervention du législateur du pays *Y* sera salulaire en apparence, car à côté de la protection ouvrière qui s'ensuivra, elle encouragera les bons agissements des patrons humanitaires. Malgré cela, en allant au fond des choses, cette intervention paraîtra contraire à la morale, étant donné la concurrence internationale, car elle affaiblira l'industrie du pays *Y* en secondant indirectement la capacité de concurrence des pays *X*, *Z*,... que nous supposons complètement libres, concurrence devenue *peu loyale* en présence de la nouvelle situation industrielle du pays *Y*.

Un seul moyen à l'aide duquel on pourrait surmonter effi-

cacement toutes ces difficultés énumérées s'offre : ce moyen permet des réformes essentielles et élude en même temps tous les inconvénients résultant de la concurrence internationale. Il consiste dans une entente entre les différents États industriels, entente pour l'adoption par ces États de principes presque uniformes se référant à la solution du problème ouvrier, entente ayant pour but une garantie mutuelle internationale contre les désastres de la libre concurrence, entente internationale visant la protection des ouvriers, la diminution des crises industrielles, l'élévation de la capacité d'achat du peuple ⁽¹⁾. En effet, lorsque tous les pays du monde industriel auront adopté les mêmes restrictions au principe de la liberté du travail, ils pourront tous en profiter, car ils n'auront plus à craindre une capacité de concurrence supé-

(1) Cette phrase comme tout l'ouvrage vise spécialement le travail de la grande industrie, car c'est ce dernier qui est considéré comme ayant le plus besoin d'une réglementation. Aussi chaque fois qu'on se propose d'étudier la réglementation internationale du travail on n'a en vue que le travail dans les établissements industriels : fabriques, mines, ateliers, etc. Quant aux questions qui roulent sur la situation des ouvriers travaillant isolément ou dans de petits ateliers et celles des ouvriers agricoles, elles sont totalement éclipsées par le problème se référant à la classe des ouvriers de la grande industrie. C'est peut-être parce que la situation de cette dernière classe est la plus critique, tout en présentant une uniformité plus prononcée, étant donné les conditions générales de la grande industrie, peut-être aussi par la raison bien simple de son organisation tout à fait spéciale de classe agglomérée, vivement intéressée aux mouvements politiques et sociaux, par la raison bien simple de la cohésion, de la solidarité qui la caractérisent, éléments propres pour la constitution d'une véritable avant-garde devant marcher en tête de tout ce que l'on peut appeler « travailleur » pour arriver à la conquête du pouvoir, à la conquête du « tout », victoire tant désirée par le prolétariat!

rieure à la leur. C'est ainsi qu'ils pourront tous bénéficier de l'interdiction ou de la réglementation du travail des femmes et des enfants; de la limitation légale de la journée de travail; de la fixation de prix minima; de la réglementation de la production; de l'augmentation des salaires; de la prohibition de certaines exploitations dangereuses ou insalubres, etc,... en un mot de toute réforme salubre au profit de la classe laborieuse.

Au premier abord, une semblable entente loin de paraître une utopie, se recommande au contraire, comme sage et raisonnable!

En réalité, les différents États de l'Europe industrielle se ressemblent et se rapprochent à plus d'un point de vue. Partout, on paraît désirer le raffermissement des bases principales de la paix, on rêve des institutions de conciliation, des tribunaux d'arbitrage entre États. — Partout la grande industrie s'organise et se développe, les communications deviennent plus promptes et plus faciles. — Presque tous les peuples sont menacés par les mêmes dangers et tourmentés par les mêmes maux, leurs états supportent presque tous un poids de récriminations et de responsabilités à peu près égal..., en un mot, ils sont tous similaires quant à la question ouvrière et à la question sociale en général. — Les ouvriers de tous les pays forment une véritable puissance, grâce à leurs aspirations communes et à l'unité de vues qui les caractérisent; tous, ils se sentent écrasés par ce capital monstre, tous ils font des efforts soutenus, désespérés, périodiques..., pour arriver à l'amélioration de leur condi-

tion. — Presque dans tous les pays, les groupes socialistes s'efforcent d'étendre leur propagande et de s'unir pour arriver au plus vite au gain de la cause ouvrière. — Les traités de commerce et autres deviennent de plus en plus fréquents entre États, leurs relations se multiplient. — Des dispositions internationales ont réglé les difficultés touchant la monnaie. — Des accords en matière de justice criminelle ont abouti à la livraison des coupables. — Des règlements en commun en matière de droit maritime sont arrivés à la conciliation d'intérêts opposés. — Chaque nation en cas de guerre cherche à s'assurer de l'opinion favorable et bienveillante des autres nations et n'agit que sous certaines conditions, en respectant certaines limites. — La propriété littéraire et artistique fait l'objet de dispositions communes entre États. — Une tendance vers l'organisation internationale des services concernant la statistique du travail se dessine de plus en plus. — La propriété industrielle elle-même fait l'objet d'une réglementation internationale, etc., etc.

Du moment que toutes ces nations respirent la même atmosphère viciée, qu'elles subissent les mêmes besoins, les mêmes nécessités, que les mêmes intérêts les dominent, du moment enfin que toutes ces circonstances les poussent visiblement vers une unification générale, destinée à leur profiter à toutes, nous ne voyons pas pourquoi on n'admettrait pas aussi une union, une entente internationale se référant à la question ouvrière, entente, paraît-il, nécessaire, indispensable à l'amélioration, à la perfection de la législation industrielle de chaque État.

SECTION II

RÈGLE ÉVOLUTIONNISTE EN VERTU DE LAQUELLE TOUTE PROTECTION LOCALE, NATIONALE DES FORCES DU TRAVAIL TEND VERS UNE INTERNATIONALISATION.

La réglementation du travail nécessaire à l'amélioration de la condition des ouvriers admise, nous nous empressons de bien faire ressortir les deux intérêts de premier ordre qui se présentent chez toute nation : l'intérêt de la protection des ouvriers et l'intérêt de l'industrie nationale.

Au premier abord ces deux intérêts paraissent opposés et inconciliables, étant donné l'état général des relations dans le monde industriel, et nous venons justement de reconnaître que le seul moyen d'aboutir à une conciliation nécessaire consisterait dans un accord, une entente entre les différents États industriels; d'où nous tirons la règle suivante :

Toute protection locale, nationale des ouvriers ou toute réglementation locale, nationale du travail tend fatalement vers un ordre plus élevé : la protection internationale des ouvriers ou la réglementation internationale du travail.

En effet, l'esprit humain commence par combattre des nécessités, des souffrances, des exigences, des plaies locales, puis il synthétise, unifie, généralise pour l'avenir et arrive ainsi à une perfection relative. Aussi nous considé-

rons notre règle de plus haut comme infaillible, car elle s'appuie solidement sur une loi d'évolution générale et nous déclarons que tout fait paraissant la contredire n'est que le résultat éphémère et limité de certains phénomènes, de certaines circonstances à leur tour évolutionnistes peut-être.

C'est l'industrie de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France depuis l'adoption par ces États de leurs lois concernant les fabriques que nous nous proposons d'étudier dans ses traits généraux pour prouver la réalité de tout ce que nous venons de dire dans cette section.

SECTION III

INDUSTRIE ANGLAISE EN PRÉSENCE DE NOTRE RÈGLE ÉVOLUTIONNISTE.

En Angleterre, la protection des ouvriers date de 1802 et malgré cela l'opinion publique ne paraît pas avoir aperçu de sitôt la nécessité d'une législation internationale du travail. Les cris de « Robert Owen » en faveur d'une protection internationale des ouvriers demeurèrent sans écho dans le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne comme dans les principaux États de l'Europe lors du Congrès d'« Aix-la-Chapelle » (1818). L'année 1880 et l'initiative helvétique arrivent, même froideur de la part du gouvernement anglais pour une réglementation internationale du travail.

Cette indifférence de l'Angleterre à côté de sa protec-

tion ouvrière assez accentuée, ne fait-elle point sauter aux yeux la fausseté de notre règle évolutionniste?

Le premier coup d'œil compromet évidemment cette dernière; mais une fois qu'on aura analysé toutes les circonstances, tous les faits produits en Angleterre, de même que la durée de leur efficacité, une fois qu'on aura apprécié les effets des lois anglaises sur les fabriques, une fois qu'on se sera rendu compte de l'état actuel de l'esprit britannique par rapport à la question de la législation internationale du travail, on ne doutera plus de l'exactitude de notre règle évolutionniste.

En Angleterre le choc du système du libre-échange ⁽¹⁾ avec celui de la protection ouvrière fit jaillir une augmentation de production, une prospérité industrielle sans pareille ⁽²⁾. En effet, étant donné la prépondérance industrielle de l'Angleterre, le libre-échange devait pousser à la production, tandis que les lois sur les fabriques devaient au contraire aboutir à une restriction de cette production en excluant certaines personnes du travail industriel, en limitant la journée de travail. Et pourtant il fallait se conformer aussi bien au

(1) Consacré dès 1846.

(2) L'Angleterre exportait en 1830, avec 74 heures de travail par semaine, 444 millions yards de tissus de coton et 64 millions livres de filés de coton. En 1860, avec 70 heures de travail par semaine, 2.775 millions yards de tissus de coton et 195 millions livres de filés de coton. Le nombre des fabriques de coton s'était accru dans la même période de 987 en 1835, à 2.887 en 1861. Le nombre des broches s'était élevé de 7 millions à 30 millions et le nombre des métiers mécaniques de 149.626 à 399.992 (*Association Catholique*, 15 avr. 1886, en note, page 378). Et on pourrait donner encore d'autres exemples....

système du libre-échange qu'à celui de la protection ouvrière, il fallait trouver une issue pour maintenir sa situation sur les marchés du monde. L'efficacité plus grande des forces du travail ne tarda point à paraître comme recours suprême : Il fallait à tout prix produire autant qu'auparavant et même plus, et cela malgré les restrictions législatives. On augmenta à cet effet les capitaux, on introduisit de nouvelles machines, on perfectionna les systèmes de production..... De plus, tous ces agissements rencontrèrent fort heureusement la constitution particulièrement favorable des ouvriers anglais ainsi que leur relèvement physique, moral et intellectuel occasionné par les lois sur les fabriques (1).

C'est donc l'efficacité plus grande des forces du travail de l'Angleterre de même que sa supériorité industrielle qui avaient obscurci là-bas toute nécessité d'une réglementation internationale du travail devant logiquement découler des restrictions législatives. Mais ce ne sont que des événements de courte durée, car les autres États du monde se développent à leur tour au point de vue industriel, ce ne sont que des rivaux dont quelques-uns très menaçants et dangereux.

(1) L'efficacité plus grande des forces du travail résultant exclusivement du relèvement physique, moral et intellectuel des ouvriers, relèvement occasionné par les lois sur les fabriques, explique comment on peut concevoir quant à leurs effets une conciliation jusqu'à un certain degré entre le système du libre-échange et celui de la protection ouvrière. En effet, le premier pousse à la production et le second qui en apparence devrait restreindre cette production, l'active au contraire dans une certaine mesure à l'aide d'un ménagement des forces du travail, forces du travail qui désormais seront capables de produire davantage dans un laps de temps plus court.

Quant à l'efficacité plus grande des forces du travail, elle a ses limites naturelles comme tout ici-bas et il nous semble qu'on n'est pas bien loin de les atteindre (1).

Tout ce que nous pouvons constater pour le moment en Angleterre, c'est un revirement en sens contraire, c'est-à-dire en faveur d'une législation internationale du travail et cela surtout dans la classe ouvrière qui commence à saisir la nécessité d'un relèvement général de tous les ouvriers du monde. D'un autre côté une tendance protectionniste de plus en plus accentuée s'y dessine. Des députations comme celles formées par les membres de l'Union nationale agricole, par les filateurs du « Lancashire », par les chambres d'agriculture..., demandent la protection de certaines industries nationales contre la concurrence étrangère. Lord « Salisbury » lui-même paraît être partisan au moins de la réciprocité comme base de la politique commerciale et économique du royaume, et M. « Long », ministre de l'agriculture, déchire ni plus ni moins un voile laissant entrevoir la bonne disposition du gouvernement anglais pour le système protectionniste. A présent s'il s'agit de peser ces opinions et tendances, nous trouvons qu'elles ne dérivent pas simplement de principes artificiels, de nuances politiques, de certains caprices..., mais d'une nécessité nationale, d'un sentiment général ayant

(1) C'est la lenteur naturelle avec laquelle toutes les dispositions législatives sur les fabriques de 1802 à 1878 se sont introduites dans les mœurs anglaises pour y recevoir plus ou moins complète exécution qui, selon nous, a sensiblement contribué à modérer les effets très énergiques de ces dispositions législatives et par là la course trop rapide vers les limites extrêmes de l'intensité, de l'efficacité du travail.

profondément impressionné la population industrielle de l'Angleterre. En effet, un coup d'œil rapide en arrière et nous verrons la haute manufacture de « Manchester » concevoir des craintes très sérieuses en présence de la prospérité des filatures de coton de « Bombay » ; nous verrons l'industrie manufacturière de l'Angleterre regarder d'un œil jaloux et plein de méfiance la concurrence de l'Allemagne et de la Belgique, basée sur une exploitation plus ou moins indigne des forces du travail humain. De plus, nous serons vivement frappé par les résolutions de la Chambre de commerce de « Manchester » ayant pour but d'arracher l'industrie britannique au « libre-échange » (*free-trade*) pour la livrer au « loyal échange » ou à la « réciprocité » (*fair-trade*) (1).

Tout cela est simple et clair, étant donné nos prémisses. Le temps est venu où la grande roue économique et industrielle de l'Angleterre se trouve dangereusement menacée dans ses mouvements par la concurrence étrangère et on veut s'en garantir par des mesures protectionnistes tout à fait contraires à l'intérêt et à l'utilité générale de l'humanité,

(1) Hier encore, l'idée concernant une fédération britannique fit un bruit assez considérable. Nous voulons faire allusion notamment à l'opinion de M. Chamberlain (développée aux mois de mars et de juin de l'année courante au Canada-Club et devant le troisième congrès des Chambres de commerce) ayant trait à un système en vertu duquel le royaume-uni de la Grande-Bretagne, bien que soumis au libre-échange dans ses relations avec les colonies devrait, d'accord avec ces dernières, en tant qu'empire, adopter un protectionnisme accentué vis-à-vis des puissances étrangères ! — Nous rappelons également l'idée protectionniste de M. « Howard Vincent » concernant la situation du marché de Londres vis-à-vis des marchandises faites dans les prisons étrangères.

moyens précaires qui ne font retarder que de quelques instants l'acheminement fatal vers les prescriptions de notre loi évolutionniste : généralisation de la réglementation du travail, législation internationale de l'industrie !

SECTION IV

INDUSTRIE ALLEMANDE EN PRÉSENCE DE NOTRE RÈGLE ÉVOLUTIONNISTE.

C'est d'hier seulement que date la véritable constitution de l'Empire allemand. Le défaut d'unification nationale qui caractérisait jadis les peuples de race germanique, a empêché le développement de la question ouvrière de l'autre côté du Rhin. Aussi l'État et le législateur s'éveillèrent-ils relativement tard pour pourvoir à l'amélioration de la condition des travailleurs.

En 1869, fut votée la première loi importante sur l'industrie, loi dont le titre VIII fut modifié par la disposition législative du 8 avril 1876; de 1872 à 1880, l'industrie allemande subit une crise aiguë; ce fut une véritable décadence pour la classe ouvrière dont la prospérité n'avait pas cessé de s'affirmer depuis 1870. Il en résulta qu'à partir de 1872 le monde ouvrier commença à pencher sensiblement du côté du socialisme qui — soit qu'on l'appelât de la chaire; soit qu'on le nommât démocratique — se trouvait en pleine floraison. Socialistes et ouvriers poussaient vers une réglementation de plus en plus stricte des rapports du travail en s'efforçant — après de vains efforts déjà tentés — d'aboutir à

un internationalisme ouvrier. Mais malgré les dispositions législatives dont nous venons de parler et cette double initiative, le gouvernement allemand ainsi que l'opinion publique parurent défavorables à toute idée concernant une législation industrielle internationale. De plus, comme nous aurons l'occasion de le constater, l'Allemagne refusa en 1881 de coopérer à l'établissement d'une législation internationale sur le travail.

Cette attitude hostile, ce désintéressement, sont à leur tour loin de contredire notre formule, car ils tiennent à deux causes essentielles :

1° L'inexécution des prescriptions législatives concernant la protection ouvrière ;

2° Le système protectionniste de l'Allemagne.

1° De l'inexécution des prescriptions législatives concernant la protection ouvrière :

Il est évident que pour qu'une loi produise ses effets, la première condition, c'est qu'elle soit exécutée ; or une exécution parfaite ne peut jamais être atteinte, car quelle que soit l'importance de la loi en question, elle rencontrera toujours des oppositions même au sein de la population qu'elle sera appelée à protéger. Mais au moins pourra-t-on arriver à une exécution relative et dans ce cas nous dirions volontiers que la disposition légale dont il s'agit se trouve assimilée aux mœurs de la population qu'elle doit régir pour y produire les effets visés. Et si par hasard une loi se trouvait jetée sur un terrain quelconque non préparé pour la recevoir ? Alors il faudra bien certainement, — et cela quelle que soit la sanc-

tion qui y serait attachée, — un laps de temps avant qu'elle fasse corps avec le milieu auquel elle est destinée. Or c'est précisément ce qui est arrivé en Allemagne où les lois réglementant le travail n'ont pas jeté de profondes racines du jour au lendemain et cette preuve ressort clairement du mal qu'on s'est donné pour en assurer l'observation ⁽¹⁾ :

Tout cela explique suffisamment la tardiveté de l'éclosion d'un essai officiel en faveur d'un lien international, essai ne pouvant résulter que d'*effets* bien prononcés des lois protectrices ouvrières.

2° Système protectionniste de l'Allemagne :

C'est surtout sous l'influence du prince de Bismarck et à partir de l'année 1879 que la politique allemande fut lancée vers un système très protectionniste qui constitua une véritable garantie contre les effets dangereux de la concurrence étrangère, effets que des lois protectrices ouvrières fidèlement exécutées auraient pu rendre désastreux. Cette protection de l'industrie nationale ayant diminué le poids de la législation sur les fabriques, on fut mieux à même de la supporter et cela sans être obligé de recourir à des ententes internationales. Voilà le deuxième fait qui nous paraît avoir contribué à retarder toute tentative réelle d'une législation industrielle internationale.

(1) « Reichstag » année 1869, à l'occasion des négociations concernant la « Gewerbeordnung » de la confédération du Nord ; agitation des « conservatives » et des « socialdémocrates » en faveur d'une inspection énergique : résultat : le § 132 de la loi, année 1874, deux inspecteurs de fabrique sont nommés pour la Prusse, puis ils sont augmentés. — La « Gewerbe-Gesetz-Novelle » rend les inspecteurs obligatoires.

Quoi qu'il en soit, la protection ouvrière devient de plus en plus accentuée dans l'Empire allemand et nous nous empressons de rappeler qu'en 1890, la question elle-même d'une réglementation internationale du travail y fut discutée : ce qui ne fait que confirmer notre loi évolutionniste précitée.

SECTION V

INDUSTRIE FRANÇAISE EN PRÉSENCE DE NOTRE RÈGLE ÉVOLUTIONNISTE.

En France, l'initiative privée qui, dès la première moitié du XIX^e siècle, dirigeait ses efforts vers une législation internationale du travail, laissa le gouvernement et l'opinion publique complètement froids. En 1884, le Gouvernement français répondit à la Suisse en lui faisant remarquer non seulement que la situation du pays était peu mûre pour une internationalisation de la protection ouvrière, mais aussi qu'il lui paraissait qu'en principe, le rôle de l'État n'était guère d'intervenir dans les relations entre le capital et le travail au préjudice du principe de la libre concurrence !

Loin d'affaiblir le crédit de notre formule évolutionniste, la France ne se trouvait tellement éloignée de tout enthousiasme en ce qui concerne une législation internationale du travail que pour deux causes principales :

1° Un terrain peu préparé pour recevoir une législation protectrice des ouvriers ;

2° Une législation douanière protectrice assez forte.

Cause 1° :

Une première loi d'ensemble du 22 mars 1841, ayant trait au travail des enfants, fut faible et mal exécutée; l'enquête de 1867 prouve que sur 125.715 enfants, 26.503 se trouvaient en dehors de tout régime restrictif. A défaut de sanction, les inspecteurs spéciaux chargés de son exécution s'abstinrent de remplir leurs fonctions, les inspecteurs primaires et les ingénieurs des mines chargés en 1850 et 1853 de sa surveillance n'eurent pas plus de succès.

Sous l'influence de « Burkhardt », qui pendant longtemps avait eu sous ses yeux les lois sur les fabriques de l'Angleterre, et après un mouvement en faveur de la fixation d'un maximum de la journée de travail, fut votée la loi du 9 septembre 1848 qui adopta le maximum de 12 heures. Malgré les abus ayant précédé cette loi et le décret de la même année, malgré sa sanction, elle ne reçut qu'une application imparfaite. Ignorée par les gens de métier ⁽¹⁾, on fut obligé d'y déroger fréquemment et il y a même eu des décrets ayant formellement autorisé des exceptions en faveur d'un travail plus prolongé ⁽²⁾. Deux lois se sont efforcées, en outre, de faire observer ses prescriptions ⁽³⁾.

La loi du 19 mai 1874, malgré son système de surveillance, ses pratiques inquisitoriales, ses peines et l'établissement du livret, ne fut pas plus heureuse quant à son exécution.

(1) Ce qui ressort de l'enquête de 1884.

(2) Décrets des 17 mai 1851, 31 janv. 1866 et 6 avr. 1889.

(3) Lois du 16 févr. 1883 et du 2 nov. 1892.

Après des critiques amères, qui lui ont été adressées de presque partout, après vingt décrets rendus pour son application, c'est à peine qu'on commence à s'y conformer en 1884, dix années après sa promulgation !

Cause 2° :

Quant à la politique douanière de la France, on peut dire qu'elle a presque toujours été protectionniste, car on a toujours voulu protéger l'industrie nationale, considérée comme faible, contre l'industrie étrangère et surtout contre l'industrie anglaise. — Après une prohibition absolue des produits de fabrication anglaise, la période de 1834 à 1844 se caractérise par sa modération en ce qui concerne les tarifs douaniers, puis jusqu'en 1860 les prohibitions absolues redeviennent très nombreuses. Avec l'année 1860, on s'éloigne de la prohibition, mais à partir de 1880 la France rentre dans une ère tout à fait protectionniste à l'exemple des États-Unis de l'Amérique du Nord et de l'Allemagne. En 1881, la France refait son tarif général des douanes sur des bases plus restrictives ; en 1882 elle renonce à renouveler ses traités de commerce avec l'Angleterre ; en 1885 et 1887 vient le tour des blés qui sont frappés de droits de plus en plus élevés...

Par conséquent l'attitude hostile, indifférente de la France pour tout ce qui aurait pu constituer une législation internationale du travail ne contredit pas non plus notre règle évolutionniste que nous rappelons dans les termes suivants :

Une fois le domaine de la réglementation locale, nationale franchi, il *paraît* qu'on doit aller jusqu'à son extrême limite : la législation internationale.

SECTION VI

QUELQUES OBSERVATIONS GÉNÉRALES EN CE QUI CONCERNE LA LOI ÉVOLUTIONNISTE PRÉCITÉE.

L'inexécution des prescriptions législatives concernant la protection ouvrière, l'intensité plus grande des forces du travail qui se produit à la suite de la réglementation locale, nationale de ces dernières et la protection douanière à laquelle on peut aboutir à force de porter des restrictions au régime de la liberté du travail — faits principaux qui empêchent momentanément, comme nous venons de le constater, l'essor vers la législation internationale du travail — prouvent d'un autre côté la réalité de notre thèse évolutionniste. Ces trois faits, en réalité, paraissent s'enchaîner à la suite de toute réglementation locale, nationale du travail. C'est tout d'abord le terrain réfractaire que cette dernière rencontre dans le sein des industriels qui frappe. Timorés par des menaces de pertes futures ou bien pour éviter des pertes réelles leur ayant enlevé une partie plus ou moins grande de leurs bénéfices, ou bien pour échapper à une ruine évidente, ils s'opposent à toute exécution des lois protectrices des ouvriers en présence du principe de la libre concurrence. Une fois les efforts en vue d'une application de ces lois ayant produit des résultats, les industriels pour se couvrir des dommages éprouvés dans leur capacité de concurrence, s'accrochent à l'intensité plus grande des forces du travail en pe-

sant en même temps en faveur d'une protection douanière. Eh bien, tous ces agissements résultent de la nécessité légitime de chaque pays de réglementation de voir sa capacité de concurrence ferme, bien assise en face de la concurrence étrangère, à l'abri de l'atteinte de cette dernière, nécessité qui se fait évidemment sentir à défaut d'une réglementation internationale du travail vers laquelle poussent tous les faits, une fois la réglementation locale, nationale adoptée.

a) Opposition aux lois protectrices des ouvriers en Angleterre :

En Angleterre, à partir de 1802, époque où l'on franchit le terrain de la protection ouvrière, commence une lutte acharnée de résistance de la part des industriels contre les lois protectrices des forces du travail. C'est une lutte préliminaire contre de simples efforts visant une réglementation du travail ou bien une lutte dirigée contre une réglementation acquise.

Cette lutte se manifeste sous quatre formes :

1° Pression exercée sur le législateur, le parlement, le gouvernement ou les institutions judiciaires ;

2° Oppositions formelles à l'exécution des prescriptions législatives ;

3° Agissements multiples et divers ayant pour but d'enlever aux lois protectrices leur crédit devant l'opinion publique ;

4° Agitations violentes des classes ouvrières contre les lois protectrices désignées comme causes d'un grand nombre de misères.

De partout s'accuse une vive opposition aux lois sur les fabriques, fabricants et ouvriers s'efforcent de tourner, d'éluder les prescriptions légales par toutes sortes de moyens et de pratiques les uns plus ingénieux que les autres...

Jusqu'en 1833, le législateur anglais se caractérise par sa timidité et par toutes espèces de ménagements dont il entoure les intérêts des capitalistes. Les lois de cette époque ne reçoivent pour ainsi dire aucune exécution. L'act 42, George III, c. 73, 1802, édicté dans l'intérêt de la santé et des mœurs des apprentis et autres personnes occupées dans les fabriques de coton, fut d'une faiblesse extrême ; son article 9 organisa un système de contrôle qui demeura sans efficacité⁽¹⁾. Les deux autres dispositions législatives votées par le Parlement furent aussi nulles quant à leur exécution⁽²⁾. Le § 17 de la loi de 1833 introduisit les inspecteurs de fabrique tout en ouvrant l'ère de l'application plus ou moins sérieuse des dispositions législatives concernant le travail⁽³⁾. Malgré

(1) « Acts », p. 7 note, « Plener », p. 3.

(2) *Rep. of Insp. of Fact.*, 30 avr. 1860, p. 51.

(3) Le 5 juillet de cette même année, lord « Altorp » combat le bill de lord « Ashley » craignant de sa part une influence dommageable pour les intérêts industriels du pays et un malheur pour les ouvriers qui resteront sans travail (extrait : *G. Cohn*). La loi de 1833 crée quatre inspecteurs (3 et 4, Will. IV, c. 103, § 17) et la loi de 1878 donne une grande latitude au ministre de l'intérieur qui, sous la conduite d'un inspecteur principal, peut nommer autant d'inspecteurs qu'il juge à propos (troisième partie de l'Act) (extrait : *G. Cohn*) Voir : *Report of the Chief Inspector of factories and workshops for the year ending*, 31 oct. 1878, London, 1879, p. 7 à 22.

les efforts désespérés des fabricants pour empêcher la complète exécution de la loi ⁽¹⁾, son application devint de plus en plus parfaite. C'est cette insoumission des fabricants qui entraîna les règles minutieuses d'application contenues dans le « Factory Act » additionnel du 7 juin 1844.

Avec 1846, commence une agitation très vive dans les classes ouvrières, agitation déterminée par les fabricants. L'exploitation des ouvriers atteint des proportions considérables ⁽²⁾; les fabricants violent ouvertement les dispositions protectrices, ils tâchent de les éluder, ils opposent des allégations mensongères, ils décrient publiquement les lois protectrices en invitant tout le monde de s'en éloigner; ils finissent par trouver accès favorable auprès des cours et

(1) Les fabricants de soie de 1833 ont dit : « Si on leur ôtait la liberté d'exténuer pendant 10 heures par jour des enfants de tout âge, ce serait arrêter leur fabrication; qu'il leur était impossible d'acheter un nombre suffisant d'enfants âgés de moins de 13 ans. Durant 10 ans ils ne faisaient que filer la soie chaque jour 10 heures avec le sang d'enfants si petits qu'on était obligé de les mettre sur des hautes chaises pendant toute la durée du travail. Les blanchisseurs en plein air cherchaient à se dérober à la loi de 1860 en déclarant faussement qu'ils ne faisaient point travailler des femmes pendant la nuit (extrait : *Capital*, « Karl Marx »). — Les fabricants ignoraient les lois promulguées sur le travail des enfants; ils s'agitaient d'une manière désespérée à mesure qu'on approchait de l'année 1836; ils intimidaient le gouvernement, ils employaient le système détestable des relais. Les rapports des inspecteurs fourmillaient de plaintes, ils démontraient l'impossibilité de contrôle vis-à-vis du système des relais nouvellement mis en pratique (*Rep. of. Insp. of. Fact.*, 31 oct. 1849, p. 6). Depuis 1836, les fabricants eux-mêmes adressaient au parlement mémoire sur mémoire pour dénoncer la concurrence immorale des autres fabricants mieux à même de violer les lois (extrait : *Capital*, « Karl Marx »).

(2) « Le capital était en pleine orgie. » (*Capital*, de « Karl Marx »).

tribunaux ⁽¹⁾ et ils parviennent même à influencer le gouvernement ⁽²⁾ et le parlement.

b) Opposition aux lois protectrices des ouvriers en Allemagne :

Rien qu'à se rappeler les mouvements, les agitations, les modifications, les transformations..., concernant l'inspection et le contrôle des lois sur les fabriques en Allemagne, rien qu'à se rendre compte du mal qu'on s'est donné en vue de leur exécution, on aura une idée de l'opposition, de la résistance que les lois protectrices ont rencontrées de la part des industriels de l'autre côté du Rhin.

Après la surveillance insuffisante, pleine de négligence et inefficace exercée par les autorités locales ⁽³⁾, après les résul-

(1) Une décision de la Cour de l'Échiquier (à propos d'un cas qui lui fut présenté le 8 févr. 1850), a reconnu que les fabricants agissaient contre le sens de la loi de 1844, mais que *cette loi contenait certains mots qui la rendaient absurde* (extrait : *Capital*, « Karl Marx »). — Les « County magistrates » furent favorables aux fabricants ; il arrivait très souvent de voir siéger des fabricants dans leurs propres causes ; voir *Reports, etc.*.... for. 30 apr. 1849, p. 4, 5, 21, 22.

(2) Sir « George Grey », ministre de l'intérieur (dans une circulaire du 5 août 1848), recommande aux inspecteurs de ne point intervenir pour violation de la lettre de la loi, tant qu'il ne serait pas prouvé suffisamment qu'on avait abusé du système des relais pour faire travailler des femmes et des adolescents, plus de dix heures. Pour une étude plus détaillée concernant l'exécution des lois sur les fabriques en Angleterre, consulter : Le *Capital* de « Karl Marx » ; la notice historique de M. « Plener » ayant trait à l'effet des lois sur les fabriques en Angleterre, et le résumé rétrospectif dans les rapports de 1874 : « Redgrave ».

(3) Un règlement du 9 mars 1839 accorda aux autorités locales un droit de surveillance plus étendu.

tats peu fructueux des commissions locales ⁽¹⁾, après le succès presque nul des « Bezirksregierungen » et après l'échec des « Gewerberäthe » ⁽²⁾, on aboutit enfin à la loi du 16 mai 1853 qui nomma des inspecteurs de fabrique pour les « Regierungsbezirke » de « Düsseldorf », « Aachen » et « Arnsberg ».

Ces transformations successives du régime de surveillance, de contrôle et d'application des lois protectrices de la classe ouvrière, reflètent clairement l'hostilité des industriels. En effet, il fallait modifier des systèmes, revenir sur des dispositions adoptées, émettre des ordonnances, créer, innover, etc... car on se heurtait à une mauvaise volonté générale. C'étaient : la vive opposition des fabricants qui demandait des efforts plus étendus, plus soutenus; certains ouvriers qui cherchaient à éluder les lois; les liens de dépendance et d'intérêt qui détruisaient toute notion du devoir chez les agents chargés de l'application légale; les considérations de politique qui paralysaient la bonne volonté, l'énergie du gouvernement; les sentiments dignes et louables qui entraînaient l'indulgence de certains agents honnêtes en face de cette opposition effroyable ⁽³⁾.

(1) Le Ministre du culte propose, le 28 mai 1845, la formation de commissions locales.

(2) Une ordonnance fut rendue le 9 févr. 1849 sur l'exécution par les « Gewerberäthe ».

(3) Souvent des inspecteurs irréprochables et scrupuleux, sans user de leur pouvoir et de leur autorité, ne faisaient qu'office de bons conseils auprès des fabricants. Selon nous, ils avaient grandement raison, car s'ils eussent été rigoureux, sévères et pleins d'autorité et de menaces légitimes, ils n'au-

Dans le « Regierungsbezirk » de « Düsseldorf » le rapport d'inspection de 1855 porte 898 violations de la loi; celui de 1865 : 73, et celui de 1866 : 28. Les recherches avaient porté sur 467 fabriques avec 4.382 enfants ⁽¹⁾.

Le rapport d'un fonctionnaire de 1874 porte 7.268 contraventions, il s'agissait de 699 fabriques avec 6.549 enfants ⁽²⁾. Dans le « Regierungsbezirk » d'« Aachen » (Aix-la-Chapelle), après le complet découragement du premier inspecteur, on fit preuve d'un grand courage et d'un dévouement inaccoutumé. Un rapport de 1865 porte 225 violations. — En 1871 on constate 223 violations et en 1874 : 603 ⁽³⁾.

« Alfons Thun », dans son article du *Jahrbuch de « Schmoller »* d'où nous venons d'extraire les faits de plus haut, constate qu'en 1850 et 1860, l'exécution des lois sur les fabriques aurait été tout à fait nulle sans un courant contraire aux pratiques des fabricants et sans la loi scolaire.

A partir de 1869 surtout, se dessine une agitation très vive ayant pour but d'assurer l'exécution des lois protectrices. De 1870 à 1874 les abus des fabricants deviennent

raient fait qu'attirer sur eux la haine générale, aviver l'opposition et affaiblir leur prestige ainsi que celui de la loi qu'on aurait pu violer ouvertement devant leurs yeux, au grand détriment de leur délicate mission.

(1) *Die Fabrikinspektoren in Deutschland*, von « Alfons Thun » : *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft im deutschen Reiche*, herausgegeben, von « Gustav Schmoller » 1881, I Heft, p. 57 s.

(2) « Alfons Thun », *op. cit.*, p. 58.

(3) « Alfons Thun », *op. cit.*, p. 59.

de plus en plus criants, les plaintes se multiplient, les socialistes démocrates agitent les couches les plus basses du prolétariat et enfin le 17 juillet 1878, toute l'Allemagne reçoit une loi instituant des inspecteurs de fabrique obligatoires.

Pour donner une idée de la résistance des fabricants aux lois protectrices des ouvriers, nous reproduisons textuellement le passage suivant contenu dans la publication précitée de « Alfons Thun » :

« Die Vorkehrungen welche die Fabrikanten treffen um
« die Beamten zu täuschen, erfordern ein wahres Studium,
« und wenn man sie alle durchschaut, so ist denselben mit
« gewöhnlichen Mitteln nicht zu begegnen, so sehr ist der
« durch billigere Arbeit erzielte Gewinn zur Gesetzübertre-
« tung verlockend. Sobald der Fabrikinspektor in einen
« Ort kommt, verbreitet sich seine Anwesenheit wie ein
« Lauffeuer durch denselben; vielen Fabriken kann er sich
« nur auf eine weite Fläche nahen und Kommis und Lehr-
« linge signalisiren seine Ankunft; in zahlreichen Etabliss-
« menten lässt der Portier keine Person herein, bevor
« er nicht im Komptoir rapportirt hat; in anderen führt der
« Weg in das Innere nur durch das Komptoir, in welchem
« man den Inspektor durch Begrüssungen aufzuhalten
« sucht, und selbst wenn es ihm gelingt rasch in die Fabrik
« einzudringen, so sind die Kinder schon systematisch auf
« Lügen eingeschult ⁽¹⁾. »

Cet état de résistance et d'opposition prit racines et

(1) « Alfons Thun », *op. cit.*, p. 69.

ne fit que s'aggraver avec le mois de juin de l'année 1887, époque où le « Reichstag » édicta : « qu'à partir du 1^{er} avril « 1890, les enfants ne pourront plus être employés dans les « fabriques à moins qu'âgés de treize ans révolus, ils auront « satisfait à l'obligation scolaire ». — Plus on approchait de 1890, plus aussi les fabricants manifestaient leurs inquiétudes, leur mécontentement, plus aussi ils penchaient vers une réelle agitation.

Aujourd'hui que l'Allemagne est en possession de son Code industriel de 1891, la question se référant à l'exécution des lois sur les fabriques ne cesse point d'être très importante et à l'ordre du jour !

c) Opposition aux lois protectrices en France :

En France, les tâtonnements et changements qui accompagnèrent l'application des lois sur les fabriques ne furent pas moindres. Nous savons que jusqu'en 1874, ces lois n'ont presque pas été exécutées et on peut affirmer qu'elles furent aussi peu efficaces que le coup de la réglementation avait été rapide et relativement général. A cette époque, l'on se trouvait sous le fonctionnement complet des commissions locales, qui devinrent l'objet d'une désapprobation générale devant l'Assemblée nationale à cause de leur faiblesse, de leur négligence, de leur timidité. C'était toujours : des liens d'intérêt, de dépendance, qui les empêchaient d'agir, des considérations personnelles, qui obscurcissaient chez elles les premières notions de leurs devoirs.

La loi de 1874 établit le service de l'inspection à côté du contrôle et de la surveillance devant être exercés par les

anciennes commissions locales. Elle établit deux inspecteurs : le premier nommé par l'État, le second par le département. Des conflits entre ces deux inspecteurs ne tardèrent point d'entraver l'application sérieuse des lois protectrices des ouvriers. En outre, tout ce système d'exécution était bizarre, il donnait naissance à un contrôle réciproque de nature à favoriser des collusions coupables : en effet, les industriels qui composaient les commissions locales étaient appelés à contrôler les inspecteurs, leurs propres contrôleurs.

Il paraît que la nature même des choses s'opposait à ce que dans certaines branches industrielles, on respectât rigoureusement l'interdiction du travail de nuit et du dimanche, concernant les enfants de moins de seize ans. — Toujours est-il que les concessions faites aux fabricants furent dignes d'être prises en considération : dans certaines industries alimentaires, les fonctionnaires chargés de l'exécution des lois durent céder aux entrepreneurs ⁽¹⁾. Les verriers, malgré la faveur qui leur fut accordée d'employer même des enfants de dix ans, firent preuve d'une résistance tenace aux lois ⁽²⁾ et l'exploitation des enfants ne diminua guère. Les industriels parisiens déclarèrent ouvertement aux inspecteurs chargés par la loi de 1883 aussi de

(1) Docteur « Georg Adler », *Die Frage des Internationalen Arbeiterschutzes*, 1888, p. 41, d'après « Victor Mataja », *Studium zur Französischen Arbeiterschutzgesetzgebung*. (« Pernerstorfers, Deutsche Worte ». Jahrg. 1887), p. 118.

(2) Docteur « Georg Adler », *op. cit.*, p. 41, d'après « Victor Mataja », *op. cit.*, p. 121.

l'exécution des dispositions législatives de 1848, qu'ils ne se conformeraient point à la loi, en tant qu'elle ne leur plairait pas ⁽¹⁾. Nous rappelons aussi avec le Docteur « Georg Adler » le rapport officiel de la Chambre de commerce de Toulouse, qui affirme qu'ici, la loi de 1874 n'a pas été repoussée seulement par les fabricants, mais aussi par les ouvriers ⁽²⁾.

Quant au nouveau système d'inspection de 1892, il diminua sensiblement, il est vrai, les cas de violation légale, grâce à une inspection mieux assise, dont les lacunes créées par la résistance désespérée des industriels épouvantés ne cessèrent pourtant point de s'accuser.

d) Opposition aux lois protectrices des ouvriers en Suisse :

La protection ouvrière rencontra aussi en Suisse, une opposition assez vive de la part des industriels. L'éducation économique du peuple, son calme, sa réflexion, son expérience,... sont appelés, d'une part, à y favoriser toute disposition législative fédérale sur les fabriques; mais d'autre part un obstacle se dresse devant toute idée d'uniformité législative, c'est celui résultant de la décentralisation du pays, de l'autorité de chaque canton. Par conséquent, malgré le bon terrain de la République Helvétique, prêt à recevoir une réglementation générale du travail industriel, cette dernière — à part l'intérêt individuel des fabricants et de certains

(1) Docteur « Georg Adler », *op. cit.*, p. 41, d'après « Victor Mataja », *op. cit.*, p. 120.

(2) Docteur « Georg Adler », *op. cit.*, p. 41, d'après « Victor Mataja », *op. cit.*, p. 119.

ouvriers — est appelée à se heurter aux situations diverses créées par l'autonomie de chaque canton. Aussi y a-t-il trois pouvoirs qui collaborent à l'exécution, à l'application des lois protectrices ouvrières : les autorités locales, les autorités cantonales et les trois inspecteurs fédéraux ⁽¹⁾.

Les autorités locales et cantonales se divisent le pouvoir de la surveillance et de l'exécution des prescriptions de la loi, selon les cas et l'importance des questions; quant aux trois inspecteurs fédéraux, organes du Conseil fédéral, agents permanents et salariés, ils exercent un pouvoir de contrôle seulement.

La Suisse a été divisée en trois circonscriptions concernant l'inspection des lois sur les fabriques; chacun des trois inspecteurs est chargé de faire des tournées d'inspection et d'en rapporter au Conseil fédéral.

Rien qu'à jeter les yeux sur les trois premiers rapports émis par les inspecteurs de 1879 à 1880, on pourra se rendre suffisamment compte de la résistance des industriels aux lois sur les fabriques.

I^{er} Rapport. — Ici encore l'hostilité des fabricants peut s'apprécier d'après l'influence qu'ils ont su exercer sur les fonctionnaires chargés de l'exécution légale. Ces fonctionnaires se sont souvent efforcés d'attirer les bonnes grâces des fabricants influents, en tant que la vigilance de l'autorité surveillante le leur permettait; ils sont même arrivés jusqu'à

(1) Article 18 de la loi fédérale sur les fabriques du 23 mars 1877. Ces trois inspecteurs sont placés sous la haute direction du département du commerce et de l'agriculture.

violer par eux-mêmes et ouvertement les prescriptions de la loi ⁽¹⁾. Et saurait-on leur en vouloir de trop, alors que des liens très étroits de dépendance et d'intérêt les unissaient aux principaux violateurs de la loi, aux riches et puissants fabricants ⁽²⁾?

Les deux autres rapports ne donnent pas des résultats plus satisfaisants, de sorte qu'on peut dire que tout consiste dans des plaintes contre la résistance des fabricants ou la complaisance coupable des fonctionnaires subalternes ou l'insuffisance et la faiblesse de la surveillance en général ⁽³⁾.

Sans oser affirmer que cette vive opposition aux lois sur les fabriques soit le résultat exclusif de la concurrence étrangère dont on craint les dommages, nous reconnaissons que cette dernière n'en constitue pas moins l'un de ses principaux mobiles! En réalité, abstraction faite de toute concurrence étrangère, les fabricants résisteront toujours à la première diminution venue de leurs bénéfices, si minime qu'elle soit, et sans regarder bien loin, ils s'estimeront lésés par toute disposition de faveur au profit des ouvriers. Les ouvriers, de leur côté, n'envisageront peut-être, que les résultats immédiats des lois protectrices : sans penser à la diminution des salaires, au chômage, à la misère,.... que pourra

(1) *Premier rapport en commun*, Mai 1879, p. 46.

(2) *Eod. loc.*, p. 691.

(3) Pour une étude plus complète consulter : les rapports des inspecteurs fédéraux dans les différentes circonscriptions ; sur l'exécution des dispositions législatives concernant la limitation légale de la journée du travail : « Raoul Jay », *Études sur la question ouvrière en Suisse*.

leur occasionner la concurrence internationale. Et puis, ne pourrait-on pas soutenir que toute modification apportée à une situation acquise, profondément entrée dans les mœurs d'un peuple, est destinée à rencontrer de vives hostilités au sein même de ce peuple?... C'est monstrueux que d'exploiter les êtres fragiles, le berceau de l'humanité! etc...., crieront des milliers de voix! Malgré cela, nous ne serions guère surpris de voir ces mécontents eux-mêmes recevoir à coups de bâton, les réformes tant désirées, mais sujettes à secouer, à déplacer leurs anciennes habitudes, leurs vieux préjugés, leurs pratiques invétérées,... tout cet ensemble d'agissements qu'ils se sont pour ainsi dire assimilé! Encore une fois, et loin d'avoir la prétention d'analyser toutes les causes qui, dans des cas multiples et divers, peuvent entraîner une insoumission aux lois sur les fabriques, nous constatons simplement qu'il en existe une principale entre autres : la crainte résultant de la concurrence internationale!

Quelques exemples pratiques feront ressortir la véracité de ces allégations :

Des fabricants anglais comparurent devant la commission royale convoquée en 1886, en déclarant s'opposer ouvertement aux lois sur les fabriques, très dangereuses et dommageables pour l'industrie nationale en présence de la *concurrence étrangère*.

Les ouvriers anglais, à leur tour, commencent à comprendre que la *concurrence internationale* s'oppose à une protection ouvrière radicale et désirent une égalité de situation pour tous les ouvriers du monde.

En Allemagne, les fabricants de fer et d'acier se montrèrent très prudents dans une de leurs réunions, en se prononçant en faveur d'une rente très modérée pour la vieillesse des travailleurs⁽¹⁾. Quel fut le motif de cette décision? Ce fut précisément la crainte de ces fabricants pour la capacité de concurrence de leurs industries!

Des industriels saxons déclarèrent, que l'exclusion des enfants du travail des fabriques occasionnait un grand tort à l'industrie nationale vis-à-vis de la *concurrence étrangère*⁽²⁾.

La réunion centrale des industriels allemands arrêta que : « C'est à peine si l'industrie allemande peut supporter la « réglementation du travail des enfants, en présence de la « *concurrence étrangère*⁽³⁾ ».

« Richard Rösicke », grand industriel, constata dans son ouvrage : *Arbeiterschutz*, que : « C'est seulement la mauvaise volonté des fabricants et leur crainte de voir sombrer l'industrie nationale, qui s'opposent à la décision du Reichstag de 1887⁽⁴⁾ ».

Le Docteur « Georg Adler » a dit à son tour :

« Der Widerstand der Unternehmerkreise gegen die Einführung von Arbeiterschutzgesetzen ist ein sehr grosser;

(1) Mittheilung aus der betr. Denkschrift des « Vereins deutschen Eisen und Stahlindustrieller » : *Berliner Tageblatt* u. « *Berliner Courier* » Oct. 1887.

(2) Docteur « Georg Adler », *op. cit.*, p. 43.

(3) Docteur « Georg Adler », *op. cit.*, p. 43.

(4) Décision qu'à partir du 1^{er} avr. 1890 les enfants ne pourront être employés dans les fabriques, à moins qu'âgés de seize ans révolus, ils aient satisfait à l'obligation scolaire.

« dadurch, dass durch den Erlass solcher Gesetze eine Schädigung der Konkurrenzfähigkeit der nationalen Industrie entweder thatsächlich möglich erscheint oder von den interessirten Unternehmerkreisen als wahrscheinlich hingestellt wird ⁽¹⁾. »

Les fabricants suisses du XIX^e siècle, se déclarèrent assez favorables à toute idée d'une protection ouvrière, mais seulement en tant que cette idée se concilierait avec les intérêts de la capacité de concurrence de leurs industries nationales ⁽²⁾.

Quant à l'intensité des forces du travail et à la protection douanière, nous renvoyons à ce que nous avons dit précédemment, tout en constatant non seulement que la concurrence étrangère et l'exécution des lois protectrices ouvrières constituent entre autres leurs mobiles déterminants, mais aussi que ces deux mobiles sont de très grande importance et que cette importance augmente de plus en plus avec tendance d'exclusivisme.

(1) Docteur « Georg Adler », *op. cit.*, p. 44.

(2) Nous faisons bien certainement allusion aux fabricants sincères et désireux de voir la condition des ouvriers s'améliorer et nullement à ceux qui se servent de l'idée de la législation internationale du travail comme d'un prétexte pour justifier leur attitude hostile en ce qui concerne les lois protectrices des ouvriers.

SECTION VII

QUELQUES MOTS SUR DEUX OBJECTIONS PRINCIPALES QU'ON POURRAIT
OPPOSER A NOTRE RÈGLE ÉVOLUTIONNISTE ET PAR CONSÉQUENT A
LA THÉORIE DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL.

A présent que nous avons fait ressortir l'utilité, le fondement de la législation internationale du travail et que nous avons exposé, expliqué, soutenu notre règle évolutionniste, nous apercevons deux objections principales qu'on pourrait nous opposer par rapport à ces dernières. Ces deux objections sont aussi sérieuses que séduisantes et en même temps de nature à détruire le crédit de notre règle évolutionniste ainsi que de toute la théorie de la législation internationale du travail.

Première objection :

Bien que d'accord avec nous sur tous les points que nous venons d'analyser et de discuter, on pourrait cependant nous adresser les paroles suivantes :

Pourquoi voulez-vous que ce ne soit qu'une entente entre États, en d'autres termes une législation internationale qui puisse rendre réalisable l'acquisition du maximum de bien-être possible au profit de la classe ouvrière? — Vous avez dit vous-même que dans tous les États industriels on a franchi le terrain de la réglementation, que partout on glisse de plus en plus vers sa puissance la plus élevée! Laissez donc faire, laissez aller les choses, permettez à chaque État

d'agir séparément,... car il viendra un moment où, grâce à d'efforts isolés, à des agissements nationaux multiples,... on aura atteint dans chacun de ces États ce maximum de bien-être possible au profit de la classe ouvrière et cela sans avoir eu recours à la moindre entente entre États, à la plus infime législation internationale!

En d'autres termes, plusieurs États : A, B, C, D, E, F, etc., étant tous entrés dans le domaine de la réglementation du travail : R, domaine de réglementation : R composé de : a, b, c, d,... a', b', c', d',... a'', b'', c'', d''.... (puissance la plus élevée) X^x degrés, pourquoi recourir à une entente, à un lien international entre A, B, C, D, E, F, etc... afin d'atteindre la puissance la plus élevée X^x sur l'échelle de la réglementation du travail : R, et ne pas admettre que chacun de ces États : A, B, C, D, E, F, etc... agissant séparément, dans leur intérieur,... ils arriveront tous au degré suprême X^x , sans avoir besoin d'une entente, d'un lien international et grâce seulement à leurs efforts isolés, à leur activité nationale?

Nous répondons en commençant par la question du temps :

Combien d'années, nous nous le demandons, faudra-t-il, pour qu'*en dehors d'une entente générale*, chacun des États de l'Europe industrielle puisse arriver isolément, par voie nationale, à cette perfection de réglementation voulue? Avec un peu de bonne volonté, il faudra reconnaître que dans ce cas il ne s'agira vraiment pas d'années, mais à coup sûr d'un grand nombre de générations. Donc, abstraction faite des efforts, agissements pénibles, sacrifices,... destinés à accom-

pagner toute action exagérée concernant une réglementation du travail simplement nationale et encore *l'urgence* à elle seule justifiera suffisamment le recours à une entente entre États, à une réglementation internationale.

Et si nous allions plus loin, si nous osions avancer que : jamais, le maximum de bien-être au profit de la classe ouvrière ne saurait se réaliser chez chaque nation industrielle grâce seulement à des agissements isolés, nationaux ? C'est qu'en réalité ce que nous venons de dire est ni plus ni moins une vérité. Chaque État cherchera évidemment à améliorer la condition de ses ressortissants ; il agira, il reformera, il transformera,... il ira même jusqu'à subir ou à faire subir certaines pertes intérieures *supportables*,... mais il ne se hasardera point au delà, nous en sommes plus que convaincu. Or, pour aboutir à un véritable bien-être au profit de la population ouvrière, il ne suffit guère de tout cela ! Il n'est pas assez de perdre ou de faire perdre intérieurement et dans une certaine mesure, de déboursier quelques sous en vue de l'état de vieillesse, de maladie,... en vue des accidents des travailleurs,... d'admettre par-ci par-là des limites à leur travail,... mais il faut se placer dans une situation d'infériorité manifeste vis-à-vis des autres États, il faut se sacrifier ou imposer des sacrifices intérieurement ! Quel sera donc l'État qui aura la naïveté de s'acheminer vers cette voie, de faire cet essai, de donner l'exemple ? Et en admettant qu'un État quelconque s'achemine vers cette voie, en supposant qu'il veuille bien faire cet essai, qu'il soit disposé à donner l'exemple,... n'y aurait-il pas à craindre pour lui qu'il

demeurât dupe en face des autres États gardiens jaloux de leur *statu quo* et s'empressant seulement de profiter du manque de prévoyance et de prudence de cet État?

Nous nous arrêtons là, car il nous semble que nous tournons dans un cercle vicieux! En effet,... après tout, pourquoi avons-nous donc soulevé toute cette question de la législation internationale du travail? C'est précisément parce que l'on a besoin de réformes radicales, salutaires dans l'intérêt de la population ouvrière et que les législateurs des différents peuples n'osent point les adopter, de peur de léser la capacité de concurrence de leur industrie nationale!

Nous nous plaçons encore sur le terrain des suppositions et nous admettons que, sans la moindre entente internationale, les différents États industriels ont pu atteindre, *chacun pour soi*, le maximum de bien-être X^x au profit du monde des travailleurs, et cela dans un délai relativement court! Eh bien! étant donné ces faits, nous nous demandons quel sera ce maximum X^x en présence de la diversité des conditions de production qui caractérise tous ces États? En plaçant l'Allemagne, par exemple, en face d'un pays de l'Extrême-Orient, soit les Indes, et en prenant dans chacun de ces deux pays une branche de la même industrie pour les comparer, il ne sera pas difficile d'énumérer les différences qui existeront entre ces deux contrées, par rapport aux branches industrielles choisies. En effet, tandis que l'ouvrier indien sera sobre, robuste, tandis qu'il se contentera d'un salaire peu élevé, tandis que les matières premières seront, peut-être, là-bas, à la disposition des fabricants, etc., etc..... l'ouvrier

allemand, au contraire, sera prétentieux, plus faible de constitution, il aura besoin d'un salaire très élevé, les fabricants seront peut-être obligés de faire venir les matières premières du dehors.....

— Donc! autre chose signifie : aboutir au maximum de bien-être X^x aux Indes, autre chose en Allemagne. En d'autres termes *ce maximum X^x ne sera pas uniforme!* — A présent, si l'on comparait tous les pays du globe terrestre entre eux, on y rencontrerait des échelles de réglementation tout à fait différentes, on y trouverait une grande diversité en ce qui concerne leur maximum de bien-être au profit de leurs populations ouvrières, de sorte qu'on aurait peut-être même l'occasion d'établir une échelle de maxima les concernant et variant de $+ X^{+x}$ à $- a^{-a}$ — Le danger consiste précisément en ce que, à défaut d'uniformité des maxima de bien-être chez les différents peuples du monde et d'un *lien international seul* capable de rapprocher en quelque sorte ces peuples entre eux, d'égaliser autant que possible leurs situations diverses, de mener, dans une certaine mesure, de front leurs réformes radicales et salutaires pour les fonder plus ou moins ensemble, en vue d'un bien-être général, tous ces peuples poussés par les exigences de la concurrence internationale ne soient tentés de pencher vers le maximum de bien-être le moins élevé : $- a^{-a}$ au grand préjudice des intérêts de la classe laborieuse!

En voilà plus qu'il ne faut pour combattre cette première objection principale; nous passons donc, à la deuxième objection.

Deuxième objection :

Quiconque pourrait nous dire :

A quoi bon recourir à une législation internationale et ne pas se contenter de législations nationales protectrices des ouvriers? Quant aux dangers résultant de la concurrence étrangère, n'est-il pas beaucoup plus simple de les écarter à l'aide de protections douanières rigoureuses?

En d'autres termes, si dans un pays *A*, la législation protectrice des ouvriers occasionne un tort à l'industrie nationale, une perte, par exemple, de 20 p. 0/0, en présence de la concurrence étrangère, pourquoi recourir à une législation internationale et ne pas interdire les produits de provenance étrangère ou bien les frapper à leur entrée d'un droit de douane qui contre-balancerait la perte éprouvée? De cette manière tous les États pourraient arriver au summum de bien-être au profit de la classe laborieuse, et cela sans courir aucun danger par rapport à leurs industries nationales!

Cette objection est d'autant plus vigoureuse que dans presque tous les pays civilisés souffle un courant de plus en plus protectionniste, de sorte qu'il paraît qu'on approche à pas rapides de l'ère du protectionnisme en général!

Pour répondre à cette objection, nous n'avons guère l'intention d'apprécier fidèlement les avantages ou les inconvénients du système du libre-échange ou de la protection, nous ne nous proposons pas non plus d'exposer les causes ayant déterminé cet engouement vers le protectionnisme, mais nous ferons remarquer simplement qu'au point de vue pratique, il paraît impossible de pouvoir bénéficier de la garantie que four-

nirait la protection douanière jusqu'à se mettre à l'abri des pertes réelles résultant d'une législation ouvrière très protectrice.

Ainsi, par exemple, un pays quelconque voulant dans l'intérêt de la protection de ses ouvriers se soumettre à des dispositions législatives très restrictives de la libre concurrence et en même temps sauvegarder son industrie nationale à l'aide de barrières douanières très fortes, n'aboutirait à rien du tout; au contraire,.... il occasionnerait un tort à son industrie nationale. En effet, du moment que les différents États du monde ne se suffisent pas à eux-mêmes, du moment que suivant les conditions de leur climat, de leur situation géographique, de leur développement,.... suivant les qualités, la capacité, le talent, l'aptitude, etc..... de leurs sujets, etc....., ils se partagent plus ou moins les différentes branches de l'industrie pour en bénéficier et pour en faire bénéficier les autres États, du moment que presque tous ces États prospèrent plus ou moins grâce à leurs industries d'exportation, ... le pays en question qui en fait partie lésera son industrie à l'intérieur ou bien son industrie d'exportation à force d'embrasser un système très protectionniste :

Pour fixer les idées, nous supposons un pays d'exportation *A* qui malgré son terrain peu favorable pour la culture de la betterave, excelle — grâce à l'importation de ce produit naturel du pays *B* — dans la fabrication du sucre de betterave, fabrication qui occupe le premier degré sur son échelle industrielle et grâce à laquelle la vie économique du pays est assurée! Ce pays pour pouvoir bénéficier, sans

danger, de sa législation protectrice des ouvriers frappe, sans exception, tous les produits étrangers et par conséquent aussi ceux provenant du pays *B*, que nous supposons libre-échangiste et soumis au régime de la liberté absolue du travail, d'un droit d'entrée de 20 p. 0/0 de leur valeur ⁽¹⁾.

Il est aisé de voir que cette disposition lésera tout d'abord les intérêts de la fabrication du sucre dans le pays *A* lui-même, par cela seul que la betterave étant comme tous les autres produits provenant du pays *B* et de l'étranger, frappée du droit d'entrée de 20 p. 0/0, le prix de la matière première augmentera de 20 p. 0/0 ⁽²⁾.

Et si nous supposons que cette disposition est spéciale, c'est-à-dire qu'elle frappe tous les produits provenant du pays *B* et de l'étranger, à part la betterave ou les matières premières en général, ou bien si nous supposons que cette disposition douanière ne frappe *que le sucre manufacturé*, provenant du pays *B*, le danger ne sera pas moins grave, car les pays étrangers ne manqueront certainement pas de prendre des mesures analogues,..... le pays *B* notamment ne tardera certainement pas d'agir par voie de représailles,

(1) Ce faisant, le pays *A* veut se rattraper de la perte que nous supposons également de 20 % et que sa législation protectrice des ouvriers lui fait subir.

(2) En somme, la situation de la fabrication du sucre dans le pays *A* sera modifiée dans cette hypothèse par le seul fait qu'en échange des résultats obtenus par la législation douanière de ce pays, législation douanière qui détruira la perte de 20 % devant résulter des lois protectrices ouvrières, il se produira — à la suite de l'augmentation de 20 % du prix de la betterave — une élévation du coût de production du sucre manufacturé : donc cette fois-ci perte de 20 % sur la matière première !

c'est-à-dire de frapper à son tour le sucre manufacturé provenant du pays *A* d'un droit de 20 p. 0/0 ou plus..... au grand préjudice de l'industrie d'exportation de ce dernier pays ⁽¹⁾.

Nous allons plus loin encore, jusqu'à admettre que pour une cause ou pour une autre, le pays *B* n'use guère de représailles dans notre dernière hypothèse. Alors il est certain que la législation douanière du pays *A* garantira son industrie nationale contre les dangers provenant de sa protection ouvrière et cela sans que les produits destinés aux marchés du pays *B* soient entravés par des mesures douanières. Mais, en somme, même dans ce cas peu vraisemblable, le pays *A* n'aura rien fait d'autre que s'assurer sur ses marchés nationaux, sans éviter du même coup tout préjudice sur les marchés de l'étranger, notamment sur ceux du pays *B*. En effet, sur ces derniers marchés, l'industrie de la fabrication du sucre du pays *A* se trouvera lésée en présence de celle du pays *B* entre autres, car tandis que sur la première pèsera la législation protectrice des ouvriers accompagnée d'une élévation du prix des marchandises, la deuxième sera non opprimée grâce au régime libéral du pays et par là mieux à même d'attirer les consommateurs. — Le danger sera d'autant plus grave si nous supposons que *A* est un pays dans lequel l'exportation industrielle joue

(1) Il est bien entendu que le pays *B* sera à plus forte raison tenté de prendre ces mêmes mesures dans l'hypothèse précédente, où par conséquent, à côté de l'inconvénient signalé, viendra s'ajouter le dommage résultant des représailles.

un rôle capital, un rôle de première et très grande importance, car les marchés d'un pays d'importation *B*,... auront ainsi la tendance de se fermer pour son activité industrielle.

Tous ces résultats se reproduiront chaque fois qu'un pays se trouvant dans des conditions analogues à celles du pays *A*, entretiendra des relations, des rapports industriels avec des puissances libre-échangistes et soumises au régime de la liberté absolue du travail !

À présent, si tous les pays du monde imitaient l'exemple du pays *A*, ils ne feraient que se placer tous dans une situation générale et dangereuse d'hostilité, de guerre économique, de lutte de tarifs,... ils ne feraient qu'exciter réciproquement leurs jalousies nationales au détriment de leurs aptitudes, de leurs talents, de leurs capacités, de leurs richesses naturelles, etc.,... en un mot au détriment de leur industrie et de leur commerce : véritables sources de félicité pour les nations⁽¹⁾.

(1) Toutes ces discussions ne portent que sur des suppositions, sur des exemples de pure fantaisie, sur des formules simplement théoriques dans l'intérêt de l'intelligence de la matière. Ce n'est donc qu'une partie de tous les phénomènes se produisant nécessairement à la suite des mesures supposées prises que nous avons embrassée dans les précédentes pages, partie qui nous intéresse de plus près. Quant aux cas réels, pratiques, ou bien quant aux suppositions, exemples, formules plus ou moins conformes à la réalité, leur étude nous a paru aussi inutile que difficile et compliquée. En effet, une fois placé sur ce terrain, on est obligé de tenir compte à côté des précédentes considérations, de la diversité des conditions concrètes de production caractérisant les différentes puissances industrielles en question, élément de nature à modifier fréquemment le mécanisme que nous venons de décrire. Malgré cela, nous nous empressons d'affirmer que les traits généraux de ce mécanisme dé-

Nous terminons ce chapitre premier, et avant d'aborder le chapitre deuxième consacré à l'histoire générale de l'idée de la législation internationale du travail, nous faisons remarquer que dans ce chapitre deuxième, nous continuerons indirectement la preuve de notre thèse évolutionniste, preuve qui résultera d'un coup d'œil d'ensemble permettant de se rendre compte du rapprochement de plus en plus prononcé des différentes nations ayant adopté une législation sur le travail, de l'idée d'une législation internationale concernant ce dernier !

crit sont exactement tracés et cela quels que soient le degré et les changements de cet élément : la diversité des conditions concrètes de production dans les différents pays. — Une troisième objection très sérieuse pourrait être mise sur pieds et opposée à notre loi évolutionniste ainsi qu'à toute la théorie de la législation internationale du travail. C'est celle qui se baserait sur l'utilité de toute protection ouvrière comme capable de contre-balancer en quelque sorte dans un avenir plus ou moins éloigné les dangers résultant de cette même protection ouvrière par rapport à l'industrie du pays. Cette objection nous amène à tourner encore dans ce même cercle vicieux de tout à l'heure, car à supposer qu'elle soit fondée, on pourrait se demander : pourquoi la question de la législation internationale du travail a été mise en jeu ? Quoi qu'il en soit, nous ne faisons pour le moment que reconnaître, qu'étant donné surtout la libre concurrence, ses effets, le machinisme, la division des tâches, ... l'utilité de la protection ouvrière n'existe plus qu'au point de vue moral, humanitaire et que par conséquent : profiter des résultats de cette protection ouvrière, se confond avec le sacrifice des intérêts matériels, pécuniaires, du peuple dont il s'agit. De plus, en allant au fond des choses, on pourrait même affirmer d'une manière générale qu'une protection ouvrière isolée, tout en étant funeste pour la capacité de concurrence d'un pays, ne servirait pas même la cause de l'humanité car, abstraction faite de l'émigration des travailleurs, cette protection, étant donné les exigences sociales, ne ferait qu'encourager, exciter davantage l'exploitation des forces du travail dans les pays étrangers soumis à la libre concurrence absolue.

CHAPITRE II

Histoire générale de l'idée de la législation internationale du travail.

SECTION I

PREMIERS MOUVEMENTS EN FAVEUR DE LA RÉALISATION DE L'IDÉE DE L'INTERNATIONALISME OUVRIER.

Il est incontestable que dès le début du XIX^e siècle, avant toute manifestation ouverte, les effets minimes produits par les premières dispositions restrictives du principe de la libre concurrence avaient déjà donné naissance à l'idée d'une législation internationale du travail.

C'est « Robert Owen », philanthrope écossais, qui, le premier manifesta ouvertement le désir d'une généralisation des réformes nécessaires au bien-être de la classe ouvrière. Il ne se contenta point de la prospérité qui régnait à « New-Lamark », grâce au régime de bienveillance qu'il y pratiquait, il voulait étendre ce système aussi en Amérique; de plus, il

adressa des pétitions aux différents États de l'Europe en vue de la protection des ouvriers ⁽¹⁾.

L'organisation politique de la Suisse et son industrie avant tout, désignaient cette dernière comme devant en premier lieu manifester ouvertement et clairement l'idée d'une législation internationale du travail industriel ; en vérité, l'industrie de chacun de ses cantons se heurtait, non seulement à la souveraineté de l'extérieur, mais aussi à l'autonomie des autres cantons. Les intérêts des ouvriers exigeaient notamment des réformes dans les différents cantons, mais ces réformes se trouvaient entravées par l'intérêt industriel de chacun de ces cantons. La question d'une entente se posant donc ici entre cantons, sur l'échelle nationale, dans l'intérieur du pays, se trouvait naturellement appelée — étant donné surtout l'importance de l'industrie suisse de l'exportation — à préparer l'essor d'une entente internationale.

Malgré cela, la méthode révolutionnaire qui procède subitement, l'emporta encore cette fois-ci, par rapport à la priorité, sur la méthode de la préparation et de la réflexion. Aussi, c'est grâce à cette méthode que la France peut revendiquer la maternité de la première manifestation *importante* et publique en faveur d'une législation internationale du travail.

(1) En 1818, notamment « Robert Owen » adresse une pétition au Congrès d'Aix-la-Chapelle, pétition dans laquelle il marque que le premier devoir des gouvernements de l'Europe, c'est la limitation légale et internationale de la journée de travail (« Benoît Malon », *Socialisme intégral*, p. 72). Cette impulsion n'eut aucun succès.

En effet, le 25 janvier de l'année 1841, époque à laquelle aucune loi d'ensemble ne réglementait le travail industriel en France — de sorte qu'on peut dire que même la législation nationale y faisait défaut — un fabricant, du nom de « Daniel Le Grand » ⁽¹⁾, saisit le chancelier de France et les membres de la Chambre des pairs d'une pétition dans laquelle il proposait une législation internationale du travail. Rien qu'à lire un mémoire signé : « Daniel Le Grand », déposé aux archives fédérales suisses, on pourra se convaincre des vastes conceptions et des nobles désirs de l'auteur.

Voici textuellement les premières lignes de ce mémoire :

« Il y a dans l'état actuel de l'industrie européenne certains faits que les nations isolément, individuellement ne peuvent régler, qui ne le seront que par un accord des puissances qui y sont intéressées ⁽²⁾. »

Dans son premier appel respectueux ⁽³⁾, il prouve avoir bien saisi la nécessité d'une législation internationale. Il reconnaît que l'unique moyen de dispenser à la classe ouvrière les bienfaits moraux et matériels désirables, sans que la concurrence en souffre, c'est une loi internationale sur le travail industriel.

(1) De « Steinthal » (Alsace), disciple du célèbre pasteur « Oberlin ».

(2) *Feuille fédérale suisse*, XLII^e année, volume III, n° 28, samedi 5 juill. 1890, p. 620.

(3) Adressé aux gouvernements des pays industriels dans le but de provoquer une loi internationale sur le travail industriel dont les dispositions seraient à arrêter par leurs délégués réunis en un congrès à Paris (*Feuille fédérale suisse*, *eod. loc.*).

Dans son dernier pressant et respectueux appel ⁽¹⁾, il fait allusion au bien-être moral et matériel des ouvriers, bien-être qui résulterait d'une loi internationale :

Interdisant le travail précoce excessif;

Assurant à la classe ouvrière un jour de repos après six jours de peine;

et,

la jouissance autant que possible de la vie de famille.

Il insiste encore sur les avantages que présente une loi de fabrique internationale, sur les lois particulières de chaque pays; il répète que c'est l'unique moyen pour pouvoir concilier les intérêts de la protection ouvrière, avec ceux des industriels et de la capacité de concurrence des différents pays. En même temps, il démontre les dangers croissants résultant de la concurrence de plus en plus acharnée et ruineuse, les difficultés croissantes à la conclusion d'une loi internationale et en tire comme conséquence que :

Tout ajournement à son égard serait une calamité et un danger.

Puis après avoir exposé la situation générale du monde industriel, il soutient la nécessité des conventions internationales.

Enfin, il énumère les huit grandes plaies, résultant de l'industrie moderne, qui menacent la santé du corps et de l'âme des ouvriers.

(1) En faveur des intérêts des classes souffrantes, si dignes de la sollicitude constante des gouvernements et si intimement et légitimement liés aux destinées des princes et des peuples (*Feuille fédérale suisse, eod. loc.*).

Ce sont :

« Le manque d'instruction et d'éducation » ;

« L'emploi précoce des enfants dans les ateliers » ;

« Le travail excessif » ;

« Celui de nuit » ;

« Celui du dimanche suivi des débauches du lundi » ;

« Le mélange des sexes » ;

« Le casernement des ouvriers » ;

« L'abandon de l'ouvrier âgé ⁽¹⁾ » ;

« Daniel Le Grand » propose ⁽²⁾ les conditions suivantes, comme devant être observées lorsqu'il s'agira d'employer des ouvriers dans des manufactures, fabriques, usines, chantiers, ateliers et leurs dépendances et dans toute industrie occupant plus de six ouvriers de tout âge en dehors de leur foyer domestique :

1° Interdiction du travail des garçons âgés de moins de 10 ans et des filles qui n'ont pas encore atteint l'âge de 12 ans ⁽³⁾ ;

2° Jusqu'à l'âge de 13 ans les enfants ne doivent pas être employés au travail pendant plus de 6 heures sur 24 heures divisées par un repos ⁽⁴⁾.

3° Depuis l'âge de 14 ans le travail pourra être porté à

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit., p. 625.*

(2) Projet d'une loi internationale sur le travail industriel (*Feuille fédérale suisse, loc. cit., p. 621 et 622*).

(3) § 2 du Projet, etc..... (*Feuille fédérale suisse, loc. cit., p. 621*).

(4) § 2 du Projet, etc..... deuxième partie (*Feuille fédérale suisse, eod. loc.*).

10 heures sur 24 heures, divisées par des repos, dont celui pour le dîner sera au moins d'une heure ⁽¹⁾.

4° Les ouvriers en général ne doivent pas être employés au travail plus de 12 heures sur 24 heures ⁽²⁾.

5° Ce travail ne pourra avoir lieu qu'entre 5 heures 1/2 du matin à 8 heures 1/2 du soir ⁽³⁾.

6° Interdiction du travail du dimanche ⁽⁴⁾.

Daniel Le Grand publia cet appel quatre fois : le 8 mars 1853, le 25 avril 1855, le 10 avril 1856 et le 16 avril 1857. — En 1857, il saisit les Cabinets de Berlin, Vienne, Saint-Pétersbourg, Paris et Turin. — Son essai, pourtant, demeura infructueux et aucun gouvernement ne crut devoir donner suite à ses propositions.

Malgré cela « cette voix sortie d'une vallée des Vosges » ne passa pas tout à fait inaperçue. — Elle avait en quelque sorte secoué les esprits, elle avait donné l'exemple, à présent, il ne s'agissait plus que de la suivre, de l'imiter!

M. « Hahn » soumet en 1856, année de la troisième publication de « Daniel Le Grand », l'idée de la réglementation internationale du travail au Congrès international de bienfaisance de Bruxelles. — Ici cette idée, loin de se heurter à un accueil froid et indifférent, fut adoptée.

Une année plus tard, elle trouve aussi en Allemagne un

(1) *In fine*, § 2 du Projet, *loc. cit.*, p. 621.

(2) *In initio*, § 1 du Projet, *loc. cit.*, p. 621.

(3) *In fine*, § 1 du Projet, *loc. cit.*, p. 621.

(4) § 4 du Projet, *loc. cit.*, p. 622.

accueil favorable. — Au Congrès de Francfort, notamment elle fait l'objet d'une approbation générale.

Pendant que Daniel Le Grand, tout à son œuvre, s'efforçait d'arriver à des résultats réels, en Suisse, on approchait rapidement d'une manifestation officielle de l'idée d'une législation internationale du travail.

Il y a là-bas un canton, qui avant tous les autres et plus qu'eux avait pourvu à l'amélioration de la condition des ouvriers; c'est le canton de Glaris. — Sa législation protectrice des ouvriers fut tellement supérieure à celles des autres cantons de réglementation, qu'elle servit plus tard de modèle pour la préparation de la législation fédérale sur le travail dans les fabriques. Mais une préoccupation très sérieuse tourmentait depuis assez longtemps son gouvernement et ses industriels. On se demandait : comment arriver à concilier salutairement l'application des lois et règlements protecteurs des ouvriers de Glaris avec les intérêts de sa capacité de concurrence, vis-à-vis des autres cantons et de l'étranger? Il s'agissait notamment de l'industrie des filateurs dont la réglementation s'accordait difficilement avec les dispositions particulières et diverses des cantons en général.

Le 26 septembre 1855, avant l'apparition des deux dernières publications de Daniel Le Grand, la commission d'État du canton de Glaris adresse une missive au président et au conseil d'État du canton de Zurich. Elle y met en avant l'idée de la conclusion d'un concordat intercantonal concernant la législation sur les fabriques et ne fait que

relever l'utilité incontestable d'une législation internationale.

Voici le passage intéressant de cette missive :

« Pour régler les conditions de concurrence entre les filateurs d'une manière tout à fait satisfaisante, pour autant qu'elles dépendent de ces points (c'est-à-dire : journée de travail, admission des enfants, etc.), il serait, sans doute, nécessaire de créer un système uniforme, au moyen de stipulations internationales entre les États industriels de l'Europe ; mais comme cette idée rentre dans tous les cas pour le moment dans la catégorie des vains désirs, on ne devrait au moins pas reculer devant la tentative de supprimer autant que possible les diversités dans une sphère plus restreinte et de ramener les mesures officielles aux mêmes principes ⁽¹⁾. »

Ces quelques lignes attirent notre attention sur deux points principaux : 1° la spécialité de la proposition y contenue, proposition qui n'a trait qu'à l'industrie des filateurs ; 2° son but, qui ne vise à proprement parler qu'une entente intercantonale, en ne faisant, pour ainsi dire, qu'allusion à un accord international, qualifié pour le moment de vain désir.

Quoi qu'il en soit, cette manifestation officielle échoua sur le domaine intercantonal comme sur le domaine international.

C'est également en Suisse que onze années plus tard, se

(1) *Mittheilungen aus den Akten der Züricherischen Fabrikkommission*, Zurich, 1858.

dessine le premier mouvement général en faveur d'une législation internationale du travail. — Son promoteur fut la célèbre association internationale des travailleurs ⁽¹⁾, dont le manifeste relève ses aspirations générales et communes ainsi que ses principes.

Nous reproduisons textuellement un passage du manifeste en question :

« Considérant,... que l'émancipation du travail, n'é-
« tant un problème ni local, ni national, embrasse tous
« les pays dans lesquels la vie moderne existe et néces-
« site pour sa solution leurs concours théoriques et prati-
« ques ⁽²⁾. »

Les membres de cette association réunis en congrès à Genève (1866), demandèrent pour tous les pays des lois uniformes sur la protection des travailleurs.

Voici le contenu de leurs conclusions par rapport à la réglementation du travail :

1° Journée maxima de 2 heures pour les enfants de 9 à 12 ans; de 4 heures pour ceux de 13 à 15 ans; de 6 heures pour ceux de 16 à 17 ans ⁽³⁾.

2° Interdiction, aux femmes, de travailler pendant la nuit,

(1) Fondée à Londres le 28 septembre 1864, dans un meeting public de socialistes de différents pays tenu à Saint-Martin's-Hall; l'inspirateur de cette association fut Karl Marx (*Le socialisme contemporain*, par « Edmond Vilely », p. 20).

(2) *Op. cit.*, p. 21.

(3) Ces dispositions devaient s'appliquer non seulement à n'importe quel genre de travail dans les fabriques, mais aussi à la petite industrie, à l'industrie du chez soi (*op. cit.*, D^r Adler, p. 67).

ainsi que de se livrer à des travaux difficiles et nuisibles à leur santé.

3° Journée maxima de 8 heures pour tous les travailleurs et interdiction du travail de nuit, à part les exceptions légales concernant certaines branches industrielles⁽¹⁾.

Bien qu'ils aient proclamé la nécessité d'une réglementation internationale du travail, ils ne proposèrent pour le moment que des agissements uniformes de la part de toutes les nations⁽²⁾.

Mais cette idée (d'une réglementation internationale du travail) fit des progrès incessants grâce au socialisme et à l'Association internationale des travailleurs ; en 1889, au Congrès de la Haye, on arrêtait les décisions suivantes :

1° « Il y a lieu pour les organisations ouvrières et les partis socialistes des deux mondes, de poursuivre en commun l'établissement d'une législation internationale du travail.

2° « Cette législation internationale, pour être protectrice de l'existence et de la liberté ouvrière, pour réduire les chômages et raréfier les crises de surproduction, devra porter avant tout sur les points suivants : a) interdiction du travail des enfants au-dessous de 14 ans, et, de 14 à 18 ans,

(1) *Op. cit.*, Dr Adler, p. 66, 67.

(2) Les vœux concernant la réglementation internationale du travail furent renouvelés par l'Association internationale des travailleurs dans tous ses Congrès. Nous rappelons en même temps le célèbre Congrès de *Baltimore* (1867) où l'idée de la législation internationale du travail reçut une approbation encourageante.

réduction de la journée à 6 heures; *b*) limitation à 8 heures de la journée de travail des adultes; *c*) repos obligatoire d'un jour par semaine ou interdiction aux employeurs de faire travailler plus de 6 jours sur 7; *d*) interdiction du travail de nuit, sauf certains cas à déterminer d'après les nécessités de la production mécanique moderne; *e*) interdiction de certains genres d'industrie et de certains modes de fabrication préjudiciables à la santé des travailleurs; *f*) fixation d'un minimum international de salaire, le même pour les travailleurs des deux sexes. »

3° « Pour assurer l'application des dispositions ci-dessus, il sera institué des inspecteurs nationaux et internationaux élus par les travailleurs et rétribués par l'État. L'élection des inspecteurs internationaux sera notifiée par voie diplomatique et dans le délai d'un mois, aux diverses puissances contractantes. Ces inspecteurs, au nombre de ... par pays et nommés pour ... années, auront tout pouvoir pour pénétrer, en tout temps, dans tout atelier, usine, manufacture, chantier, etc..., constater les infractions, dresser procès-verbal et faire condamner les contrevenants. Ce contrôle sera étendu à l'industrie domestique pour la même raison d'hygiène sociale qui a fait armer du droit de visite les Commissions des logements insalubres ⁽¹⁾. »

Il y avait longtemps, il est vrai, que la voix timide du gouvernement du canton de Glaris s'était éteinte sans succès! Mais en revanche, l'idée d'une législation interna-

(1) *Les revendications ouvrières*, A. Béchaux, en note, p. 65 et 66.

tionale du travail avait rallié des partisans, elle avait fait son chemin. — Trente-quatre ans auparavant, un simple canton helvétique avait à peine osé relever faiblement l'utilité de la législation internationale du travail. En 1889 — alors qu'un accord intercantonal se trouvait déjà consacré par rapport à la réglementation du travail dans les fabriques, grâce à la loi fédérale du 23 mars 1877 — à La Haye, tout un corps, toute une collectivité, poussés en avant par deux puissants partis : le parti ouvrier et le parti socialiste, arrêtaient avec tenacité et persévérance un programme net et précis concernant la réglementation internationale du travail.

En rapprochant ces deux dates pour comparer les événements qui les caractérisent et que nous venons de relever par rapport à notre question, on pourra se convaincre encore une fois de la tendance manifeste de la réglementation nationale du travail vers une réglementation internationale.

SECTION II

HISTORIQUE DE L'IDÉE DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL
EN FRANCE JUSQU'À LA CONFÉRENCE DE BERLIN DE 1890.

En France, malgré l'échec de Daniel le Grand, l'idée de la législation internationale du travail ne demeura pas sur place; au contraire, elle gagna de plus en plus du terrain, devant l'opinion générale, elle fit fortune.

En 1868, « Louis Wolowski », économiste français, pro-

pose la législation internationale du travail comme moyen suprême pour pouvoir se mettre à l'abri des dangers de la concurrence extérieure, étant donné une législation protectrice des ouvriers appliquée. Il s'occupe spécialement de l'application des lois protectrices des ouvriers et pense qu'un service d'inspection bien organisé et capable d'assurer cette application serait suffisant, sans qu'il y ait besoin de recourir à une législation internationale, car les dangers de la concurrence extérieure ne vont pas jusqu'à rendre cette mesure nécessaire.

Voici textuellement ce que cet auteur nous dit :

« S'il était vrai que les peuples fussent réduits « à s'acharner sans pitié sur ceux auxquels la faiblesse devrait
« servir de sauvegarde, s'il était vrai qu'ils fussent poussés,
« par une nécessité d'équilibre industriel, à exploiter à l'envi
« les uns des autres l'enfant, l'adolescent et la femme, ce
« serait le cas de recourir à une *entente internationale* qui,
« d'un accord commun, fit cesser un aussi douloureux trafic, comme elle a fait cesser l'abominable scandale de la
« traite des nègres. Tant de traités ont été conclus dans le
« but de faire tuer les hommes! On saluerait avec une reconnaissance profonde ceux qui auraient pour but de les
« faire vivre. »

« Mais la concurrence extérieure n'impose point ces sacrifices humains, et la France, moins qu'aucun autre peuple, pourrait se prévaloir d'une aussi dure nécessité ⁽¹⁾. »

(1) *Le travail des enfants dans les manufactures*, Leçons de M. Wolowski, des mardi 14 et vendredi 17 avr. 1868, p. 31.

Le 5 février 1873, « Louis Wolowski » soumit l'idée d'une réglementation internationale du travail à l'Assemblée nationale ⁽¹⁾.

Le 18 mars 1874, « J.-B. Dumas »; dans une pétition émanée de la Société de protection des apprentis, soumet cette même idée à l'Assemblée nationale ⁽²⁾.

Des socialistes français réunis en 1877, en congrès, à Lyon, se prononcèrent en faveur d'une législation internationale du travail ⁽³⁾.

Deux années plus tard, en 1879, les fabricants de l'assemblée d'industriels chrétiens de la région du Nord de Lille déclarent que :

« Les gouvernements peuvent et doivent réglementer d'une
« manière abondante les relations du travail et d'une manière
« indirecte mais efficace, même la production, en limitant
« les heures du travail par voie de négociations internationales, en empêchant le développement excessif du crédit
« et en imposant à l'industrie des conditions reconnues indispensables dans l'intérêt de l'hygiène et de la moralité ⁽⁴⁾. »

En 1881, des fabricants de la même assemblée, réunis à Paris, se prononcent dans ce même sens ⁽⁵⁾.

On avait franchi la période 1870-1880 et avec elle toute une ère qui se caractérise par un mouvement et un enthousiasme

(1) *Réforme sociale*, n° 98, 16 janv. 1890, p. 90, note 2°.

(2) *Eod. loc.*, p. 91, continuation de la 2° note.

(3) *Eod. loc.*, p. 91.

(4) *Monatsschrift für christliche Sozialreform* hrsg. von Frhrn. von Vogelsang, 9 Jahrg. 1887, p. 459.

(5) *Réforme sociale*, n° 98, 16 janv. 1890, p. 92.

siasme marqués pour l'internationalisme se rapportant à la protection ouvrière.

En 1881, la question se pose entre gouvernements à la suite de l'initiative helvétique : la France, il est vrai, répond défavorablement à toute idée d'une législation internationale du travail. — Mais un courant vigoureux agite l'opinion publique dans le sens de cette idée et cela grâce surtout, au parti ouvrier, au socialisme et à la fraction des catholiques.

Le prolétariat français, fortement constitué, se prononce à l'exemple du prolétariat dans les pays voisins en faveur d'un lien international.

Au mois d'octobre 1883, dans une conférence internationale ouvrière tenue à Paris, et à laquelle participaient des Français, Anglais, Espagnols, Italiens, un ordre du jour rédigé par les délégués des Trade-Unions anglaises fut émis en faveur d'une législation internationale du travail.

Il contient ce passage :

« La conférence émet l'avis que le but principal est de limiter la durée du travail et de faire aux travailleurs de toutes les nations une situation supportable. Il y a deux moyens pour atteindre ce but : la législation pour protéger ceux qui sont trop faibles pour se défendre eux-mêmes contre les abus du système de la concurrence ; l'organisation des travailleurs unis et disciplinés. Vu que, dans certains pays, l'organisation du travail est rendue impossible par des lois injustes, le devoir des ouvriers de tous les pays est de diriger tous leurs efforts contre les lois qui entravent la législation nationale et internationale nécessaire

« pour obtenir le résultat ci-dessus indiqué, ainsi que toutes
« les améliorations favorables à la classe ouvrière. »

Au mois d'avril 1884, dans un congrès ouvrier international tenu à Roubaix, on soutient l'excellence d'une législation internationale du travail ; on y indique en même temps les points sur lesquels elle devrait porter.

Les résolutions de ce congrès disent :

« La législation internationale devra porter : *a*) sur l'inter-
« diction du travail des enfants au-dessous de 14 ans ; *b*) sur la
« limitation du travail des hommes et des femmes ; *c*) sur l'in-
« terdiction du travail de nuit, sauf certains cas à déterminer
« d'après les exigences de la production mécanique moderne ;
« *d*) sur l'interdiction de certaines branches d'industrie et de
« certains modes de fabrication préjudiciables à la santé des
« travailleurs ; *e*) sur la fixation d'un minimum international
« de salaire et de la journée de travail à huit heures. »

Une fraction du parti catholique, à son tour, travaille sérieusement et avec persévérance, dans l'intérêt d'un accord international en ce qui concerne la question ouvrière.

Monsieur le comte Albert de Mun, se plaçant sous l'égide de l'Église catholique, soutient vigoureusement les intérêts des travailleurs en même temps que l'idée d'une législation internationale du travail. — C'est dans la séance du 25 janvier 1884 qu'il porta pour la première fois cette idée devant la tribune des assemblées françaises. Il rappelle comment la puissance de l'Église, jadis en état de protéger dans tous les pays la classe laborieuse contre les dangers du travail, s'est petit à petit effacée devant le pouvoir de l'État, seul capable

désormais, de pourvoir aux besoins d'un pays isolé. Quant à une législation internationale, il faut nécessairement l'action unie des différents États pour rétablir l'équilibre rompu résultant de la suppression des anciennes règles et lois chrétiennes ⁽¹⁾. C'est qu'à cette époque, en effet, le danger était imminent, le chômage faisait ses ravages habituels, la crise devenait de plus en plus accentuée, la situation économique, surtout à Paris, était déplorable. M. Langlois ⁽²⁾ au commencement de cette session avait, le premier, déposé une interpellation de la politique économique du gouvernement. Beaucoup d'orateurs imitent son exemple. M. Jules Ferry parle au nom du gouvernement et on finit par nommer une commission d'enquête sur les conditions du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ⁽³⁾. Quant à M. le comte Albert de Mun, il n'avait fait qu'intervenir dans la discussion de cette question aussi générale que sérieuse.

Voici un passage de son discours :

« Je voudrais que la France se donnât la gloire de les reprendre ⁽⁴⁾; il y a là une mission capable de la tenter, d'en flammer son cœur et son génie ⁽⁵⁾ ⁽⁶⁾. »

(1) *Discours du comte Albert de Mun*, par « Ch. Geoffroy de Grandmaison ». — *Discours politiques*, t. II, p. 111 à 137.

(2) Député de Seine-et-Oise et ancien disciple de Proudhon.

(3) Cette commission était composée de 44 membres, tous choisis soigneusement en dehors de l'opposition.

(4) De les reprendre : c'est-à-dire les négociations en vue d'une législation internationale du travail. Il disait : *reprendre*, car il avait déjà parlé de l'initiative suisse de 1881.

(5) Albert de Mun, *ead. loc.*, p. 123.

(6) Nous signalons seulement, le mémoire dans ce même sens, présenté

Suit un ordre du jour signé « Albert de Mun », « M^{gr} Freppel » et « M. Pière », « Loron de la Bassetière », « Martin » (d'Auray), « le vicomte de Desson de Saint-Aignon », « le vicomte de Bélizal », « le comte Lanjuinais », « de la Rochefoucauld, duc de Bisaccia », « de Billais », « le prince de Léon », « le marquis de la Rochejaquelein », « de Bodan », « le comte Kemenguy », « Calla », « Boyer », « Ollivier », « Le Gonidec de Traissan », « Villiers ».

Il porte :

« La Chambre invite le gouvernement :

1° « A prendre. »

2° « A préparer l'adoption d'une législation internationale
« qui permette à chaque État de protéger l'ouvrier, sa
« femme et son enfant contre les excès du travail, sans dan-
« ger pour l'industrie nationale ⁽¹⁾ ».... »

Dans la proposition de loi sur la protection des ouvriers par la réglementation du travail présentée par MM. « le comte Albert de Mun », « Freppel », « le vicomte de Bélizal », « Boscher Delangle », « Hillion », « Larère », « Roussin », « le comte de Kersanson », « Le Cour-Grandmaison » députés, on exprime des regrets de ne pas pouvoir, « en raison de la situation critique où la concurrence et l'excès de pro-

une année plus tard par le comte Ségur-Lamoignon à l'œuvre des Cercles catholiques. Nous ajoutons aussi que depuis, cette assemblée s'habitua à considérer la question d'une réglementation internationale du travail comme l'une des bases de son plan de réorganisation ouvrière (D^r Adler, *loc. cit.*, p. 83).

(1) Albert de Mun, *eod. loc.*, p. 136 et 137.

duction ont placé l'industrie nationale », donner aux réformes protectrices des ouvriers, toute l'étendue qu'elles comportent et proposer à la Chambre avec les mesures destinées à protéger l'ouvrier contre les excès du travail, toutes celles qui peuvent assurer l'éducation des enfants, le respect et l'honneur de son foyer de famille. Plus loin, on reconnaît les dangers d'une législation complète produisant une brusque transformation dans l'emploi de la main-d'œuvre et par conséquent imposant aux industriels des sacrifices à leur préjudice et à celui des ouvriers. On ajoute : « Que la plupart de ces réformes, rencontrant dans la concurrence leur principal obstacle, il nous paraît évident, non seulement, qu'elles doivent être liées à la réforme économique, mais qu'elles imposent, à bref délai, l'élaboration, de concert avec les puissances rivales, d'une législation internationale destinée à établir les conditions générales de la protection des ouvriers ». Puis, après avoir rappelé les préoccupations du Parlement allemand et du congrès des États-Unis en ce qui concerne cette question, ainsi qu'une proposition soumise dans ce sens à l'Assemblée nationale, on « estime qu'il est urgent d'y donner suite, si nous voulons assurer enfin aux ouvriers le bénéfice d'une législation fondée sur la justice et l'humanité ».

Le 11 mars 1885, Vaillant demande au conseil municipal de Paris d'émettre un vœu favorable à la législation internationale du travail. — Dans sa proposition, après avoir rappelé à son tour les désastres et malheurs du régime de la libre concurrence devant être détruit, il recommande comme mesures palliatives urgentes :

1° « L'augmentation de la faculté de consommation des
« travailleurs, protégés dans leur personne, leur famille, leur
« race, mis à même de vivre, de se défendre, de s'organi-
« ser.

2° « La réglementation de la production pour prévenir ses
« excès et la proportionner aux facultés et besoins.

« Que ces mesures pour combattre le mal avec succès
« doivent être aussi générales que le mal lui-même et deve-
« nir l'objet d'une loi commune à tous les pays où il sévit.

« Qu'ainsi par cette coordination, par cette généralité
« même, le travail et la production peuvent être réglés, ré-
« gularisés, leurs excès partout simultanément limités, en
« laissant, en garantissant à chaque nation sa faculté ou force
« de concurrence relative;

« Que déjà la conscience obscure de l'utilité d'une loi gé-
« nérale s'est exprimée par des traités de commerce qui ne
« pouvaient donner l'effet cherché, ou l'impossibilité de dé-
« terminer les rapports complexes d'échange, dans les con-
« ditions actuelles si irrégulières et variables de la produc-
« tion ;

« Que cette utilité devenue nécessité, doit être enfin
« reconnue par une législation internationale, qui règle la
« production d'une façon certaine en s'appliquant à la source
« même de toute production et de toute valeur : le travail,
« prévenant ainsi les crises en même temps qu'assurant au
« travailleur, avec un labeur moins pénible, une existence
« moins dure et plus libre;

« Qu'alors sur la base de cette réglementation internatio-

« nale comme point de départ et minimum commun, chaque
« pays, en rapport avec son développement moral et maté-
« riel et avec le degré d'organisation et de puissance de sa
« classe ouvrière, complétera par des lois particulières une
« meilleure défense du travail et des travailleurs ;

« Que les éléments essentiels de la loi internationale du
« travail, réclamée par l'élite du prolétariat de toutes les na-
« tions, sont depuis longtemps reconnus ;

« Qu'enfin, de même qu'il ne peut y avoir d'objection d'au-
« cun pays contre une législation internationale qui ne porte
« aucune atteinte à sa puissance économique relative, de
« même aucun égoïsme patronal ne peut opposer d'argu-
« ments valables, car sur ce point, contrairement à tous les
« autres, les intérêts de la classe capitaliste ne contredisent
« pas ceux de la classe ouvrière, l'une et l'autre ayant avan-
« tage à l'atténuation et à la prévention des crises, à la sécu-
« rité accrue de l'industrie et du commerce national, à la ré-
« gularité de leur fonctionnement.

« Vu les propositions déjà faites par le conseil fédéral
« suisse ;

« Vu le manifeste de 1884 de l'assemblée générale ouvrière
« suisse et les déclarations de nombreux congrès et meetings
« ouvriers ;

« Le conseil municipal de Paris émet le vœu :

« Que les Chambres décident et que le gouvernement
« entame le plus promptement possible avec les gouverne-
« ments étrangers les négociations nécessaires en vue de l'é-
« tablissement d'une législation internationale du travail... »

Dans la séance du 7 décembre 1885, MM. Camélinat, Numa Gilly, Boyer, Basly, Prudon, Clovis Hugues, députés, présentent à la Chambre une proposition de loi ayant pour objet de créer une législation internationale du travail ⁽¹⁾.

Tout d'abord ces honorables députés s'estiment satisfaits en pensant que leur proposition est juste et en harmonie avec les tendances et les besoins de la démocratie moderne. Aussi ils ne doutent guère du bon accueil qu'elle rencontrera parmi leurs collègues, car c'est une « œuvre de justice économique, d'amélioration immédiate et de pacification sociale ⁽²⁾ ». Puis après avoir exposé la situation générale du monde industriel, ses malheurs, les désastres de la libre concurrence, ils mettent en relief la tendance moderne vers des lois protectrices des ouvriers et l'internationalisme de plus en plus accentué dont ils retracent l'historique des dernières années. — Ils font précéder leur proposition par ces quelques mots :

« Un grand pas dans cette voie d'apaisement et d'amélioration immédiate sera fait par l'adoption de la proposition de loi que nous vous présentons avec confiance, persuadés que vous en reconnaîtrez le bien-fondé, l'urgence et la modération. »

Proposition de loi :

ART. 1^{er}. — « Le Gouvernement français répondra favorablement aux ouvertures du Gouvernement suisse,

(1) *Documents parlementaires*, « Chambre des députés », juill. 1886, p. 677 et 678.

(2) *Eod. loc.*, p. 677.

« concernant une législation internationale du travail.

ART. 2. — « Le Gouvernement français prendra lui-même l'initiative, de concert avec le Gouvernement suisse, d'entamer le plus tôt possible avec les gouvernements étrangers les négociations nécessaires en vue d'une législation internationale du travail.

ART. 3. — « Cette loi internationale aura pour but :

1° « L'interdiction du travail industriel des enfants âgés de moins de 14 ans;

2° « La limitation du travail des femmes et des mineurs spécialement protégés;

3° « Les mesures d'hygiène, de salubrité et de sécurité dans les ateliers, dans le but de protéger la santé, le développement physique et moral et la vie des travailleurs;

4° « La protection et l'assurance contre les accidents;

5° « L'inspection des usines, manufactures, ateliers et chantiers, par des inspecteurs dont la moitié, désignés par le Ministre des travaux publics, et la moitié élus par les travailleurs;

6° « La fixation pour les adultes d'une journée normale de travail ou du moins d'une limite maximum;

7° « Fixation d'un jour de repos par semaine;

8° « L'institution d'un bureau international de contrôle général de statistique ouvrière et industrielle, chargé d'étudier et de proposer les moyens d'étendre et de codifier la législation internationale du travail.

ART. 4. — « Il sera nommé une commission de 11 membres chargée de présenter un projet détaillé de légis-

« lation internationale du travail, après avoir pris l'avis
« des diverses sociétés ouvrières de France ⁽¹⁾. »

Pendant ce temps, la fraction du parti catholique ne se décourageait guère ; au contraire, sans se tenir pour battue, elle continuait à faire preuve d'une grande ténacité. Le comte Albert de Mun alla jusqu'à proposer de recourir à l'autorité du Pape, pour arriver à la réalisation de l'idée d'une législation internationale du travail.

Le docteur Adler ⁽²⁾ nous apprend que du 23 au 29 août 1886, eut lieu à Paris — sur l'invitation des corps de métier de France — une conférence internationale du travail. Son ordre du jour portait en tête : « Législation internationale du travail et réglementation de la journée normale de travail ⁽³⁾ ».

Voici sa résolution :

« Les travailleurs des différents pays inviteront leur gouvernement à nouer des négociations concernant la conclusion de conventions internationales et d'accord sur les conditions du travail. »

Suivent les principales propositions de cette conférence :

1° « Interdiction du travail des enfants au-dessous de 14
« ans ;

2° « Des règles protectrices pour les jeunes ouvriers au-
« dessus de 14 ans et pour les femmes (journée de 6 heures) ;

(1) *Documents parlementaires, eod. loc.*, p. 678.

(2) *Op. cit.*, p. 91.

(3) *Der Sozialdemokrat, Zentralorgan der deutschen Sozialdemokratie*, 37 vom 8 sept. 1886.

3° « Journée normale de 8 heures avec une journée de
« repos par semaine;

4° « Interdiction du travail de nuit, à part les cas excep-
« tionnels déterminés par la loi;

5° « Introductions obligatoires, dans les fabriques, de
« dispositions ayant pour but la protection de la santé;

6° « Interdiction de certaines branches industrielles et
« de certaines méthodes de production particulièrement
« dangereuses pour la santé des travailleurs;

7° « Emprisonnement civil et pénal des entrepreneurs
« en cas d'accidents;

8° « Surveillance des fabriques, etc..., par des inspec-
« teurs du choix des travailleurs ⁽¹⁾. »

La résolution de cette conférence fut admise, à part quel-
ques exceptions.

Le docteur Adler ⁽²⁾ nous apprend également que du 23
au 30 octobre 1887, les syndicats ouvriers de France se
réunirent en congrès à « Montluçon » et qu'ils prirent la
décision d'inviter le gouvernement à entrer en négociation
avec les autres puissances dans l'intérêt de la réalisation
d'une législation internationale du travail.

Leur programme est le suivant:

1° « Interdiction du travail des enfants au-dessous de 14
« ans;

2° « Journée de 8 heures et repos obligatoire d'un jour
« par semaine;

(1) *Der Sozialdemokrat*, 36 vom 1 sept. 1886.

(2) *Op. cit.*, p. 92.

3° « Interdiction du travail de nuit, à part certains cas...;

4° « Interdiction de certaines branches d'industrie et de
« certains genres de fabrication nuisibles à la santé;

« 5° Établissement d'un salaire minimum égal pour les
« travailleurs des deux sexes. »

La Suisse poursuivait toujours avec ardeur l'idée émise en 1881 et devait rencontrer, cette fois-ci, en France, une opinion tout à fait changée par rapport à la question de la protection internationale des ouvriers.

Les yeux de toute l'Europe étaient fixés sur l'invitation adressée par le gouvernement helvétique aux différents États en vue d'une réunion fixée pour septembre 1889 et ayant comme but : l'étude de la protection ouvrière. Partout les esprits s'agitaient en ce sens et s'efforçaient de rendre l'internationalisme ouvrier favorable devant l'opinion publique. Dans tous les pays industriels, on voyait des meneurs, des philanthropes, etc..., ayant à cœur d'aller au devant des désirs du gouvernement suisse.

En France, la fermentation ne fut pas moins grande. Devant le Parlement comme dans des réunions et dans la presse, des meneurs, des théoriciens, des ouvriers, des publicistes, etc..., faisaient une vive propagande dans l'intérêt de la réalisation des essais de la Suisse, dans l'intérêt de la protection internationale des ouvriers.

Le 17 mai 1889, M. Lyonnais et M. le comte Albert de Mun adressent au gouvernement, devant la Chambre des députés, une question concernant la conférence de Berne. Ils invitent le gouvernement français à donner tout son con-

cours à cette entreprise démocratique et chrétienne. M. Spuller déclare à son tour vouloir s'associer à ces agissements (1).

M. le comte Ségur-Lamoignon espère que les gouvernements se mettront à l'œuvre pour répondre, par une étude consciencieuse, en commun, à l'invitation du conseil fédéral suisse (2).

Le R. P. Burnichon dans son article : « *La liberté du travail et la réglementation* », paru dans « *Les études religieuses, philosophiques et littéraires* », se prononce dans ce même sens (3).

Une députation d'ouvriers obtint de la part de M. le comte de Paris le témoignage qu'il était préoccupé de la même pensée (4).

M. A. Gibon dit : « *Une loi internationale très simple et la pratique du patronage,.....* » pourraient, à notre sens, améliorer la situation décrite par M. Décurtins dont il s'estime le disciple dévoué (5).

De plus, le gouvernement lui-même se déclare favorable aux ouvertures du conseil fédéral suisse (6).

Du 14 au 20 juillet 1889, les socialistes se réunissent en congrès à Paris. Ce congrès dont les résolutions avaient été en grande partie préparées lors de la conférence inter-

(1) *Réforme sociale*, 16 janv. 1890, p. 94.

(2) *Association catholique*, t. XXVII, n° 5, 15 mai 1889, p. 156.

(3) *Réforme sociale*, janv. à juin 1889, p. 81 et 82.

(4) *Réforme sociale*, *eod. loc.*, p. 82.

(5) *Réforme sociale*, *eod. loc.*, p. 92 et 93.

(6) *Réforme sociale*, 16 janv. 1890, p. 94.

nationale de La Haye, le 28 février 1889, n'était pour ainsi dire qu'une continuation de cette dernière. Les possibilistes et marxistes, en désaccord sur beaucoup de points, adoptent les uns et les autres, dans leur programme, la réglementation internationale du travail. M. « Jules Guesde » à cette occasion s'occupe soigneusement de toutes les résolutions ayant trait à la protection internationale des ouvriers ⁽¹⁾ et ⁽²⁾.

Le 30 août 1889, le conseil fédéral des Bouches-du-Rhône adopte un vœu :

« Invitant le Gouvernement à prendre l'initiative d'une
« législation internationale du travail, fixant à 8 heures
« la durée de la journée de travail. »

SECTION III

HISTORIQUE DE L'IDÉE DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL EN BELGIQUE JUSQU'À LA CONFÉRENCE DE BERLIN DE 1890.

L'idée de la réglementation internationale du travail y trouva plus d'une fois asile et protection.

M. « Denis », représentant de l'enseignement, a maintes fois prétendu : qu'en dehors de conventions internationales, il est impossible d'améliorer d'une manière durable la condition des ouvriers.

Le parti socialiste belge à son tour n'a pas manqué de

(1) *Réforme sociale*, *eod. loc.*, p. 91.

(2) Quant à l'étude des résolutions de ce congrès, nous renvoyons à la réunion de La Haye 1889, dont les résolutions sont identiquement pareilles.

soutenir la question de l'internationalisme ouvrier. Le célèbre socialiste, docteur « de Paepe » présenta, notamment en 1880, au congrès d'hygiène de Bruxelles, une proposition conçue dans ces termes :

« L'assemblée émet le vœu de voir la société de médecine publique, ainsi que les congrès internationaux d'hygiène, de médecine, de législation, d'industrie et de commerce, d'économie politique et sociale, etc..., s'occuper de la question d'une législation internationale du travail. Cette législation aurait principalement pour objet de faire respecter d'une façon uniforme les règles de l'hygiène dans les conditions du travail et notamment :

« 1° D'appliquer, dans tous les pays les mesures indiquées par l'hygiène, dans la disposition des usines, fabriques, ateliers, etc.;

« 2° D'arriver, soit à la suppression quand elle est possible, soit à une réglementation uniforme de l'emploi des matières premières toxiques insalubres (ex. la céruse);

« 3° De supprimer le travail des enfants dans les mines, usines, manufactures et tous autres chantiers de travail;

« 4° D'éloigner la femme de certaines industries incompatibles avec l'organisme féminin;

« 5° De fixer pour les adultes une « journée normale » de travail, ou du moins une limite maxima des heures de travail. »

Le Congrès, très favorable à cette proposition, ne tarda pas de l'envoyer à l'examen de la Société de médecine pu-

blique de « Belgique ». Cette proposition fut encore représentée la même année au Congrès international du commerce et de l'industrie. Mais à cause du régime censitaire du royaume, le projet de la législation internationale ne put parvenir au parlement.

Presque à la veille de la conférence de Berlin, les socialistes belges, dans un congrès tenu à « Gand », se déclarèrent encore une fois favorables à l'internationalisation des rapports du travail ⁽¹⁾.

Tels sont les événements que nous croyons devoir signaler en Belgique par rapport à cette question !

SECTION IV

HISTORIQUE DE L'IDÉE DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL
EN AUTRICHE, JUSQU'À LA CONFÉRENCE DE BERLIN DE 1890.

L'idée de la réglementation internationale du travail trouva en Autriche un terrain très favorable. Dans le courant de la neuvième décade du siècle, la politique sociale et économique du pays reçut un élan tout nouveau, divers progrès furent réalisés sur le terrain ouvrier, la classe ouvrière, notamment, fit l'objet de plus d'une réforme législative satisfaisante. Sans parler des socialistes qui, ici comme partout, devinrent les apôtres zélés du système de l'internationalisme ouvrier, nous nous bornerons à dire quelques mots

(1) Tout cela sans parler de l'influence considérable exercée dans ce sens par le puissant parti catholique belge.

seulement sur l'influence salutaire exercée par le parti catholique dans l'intérêt du triomphe de ce système.

Déjà, en 1885, le parti catholique autrichien faisait ressortir la situation malheureuse résultant de ce que la législation nationale n'est pas capable de protéger suffisamment la classe des travailleurs, quant au système de l'internationalisation des rapports du travail pouvant y remédier, il le considérait comme précoce, étant donné l'insuffisance du développement de l'éducation sociale dans les différents pays. Il concluait donc en recommandant le développement de cette éducation sociale dans l'intérêt du triomphe futur de l'internationalisme ouvrier ⁽¹⁾.

Le comte de « Kuefstein » notamment, considérait la protection internationale des travailleurs comme un pas vers le rétablissement de la grande famille chrétienne ⁽²⁾.

Le professeur « Friedrich Kleinwächter » à son tour faisait ressortir l'utilité d'une entente internationale concernant le travail, en déclarant qu'à défaut d'une pareille entente la protection sociale douanière constitue un apanage nécessaire de toute protection ouvrière ⁽³⁾.

(1) Voir : *Eine internationale Arbeiterschutzgesetzgebung Oesterreichische Monatsschrift für christliche Sozialreform* herausgegeben vom Freiherrn C. von « Vogelsang », Jahrgang, 1885, p. 439 à 445.

(2) Voir : « Kuefstein » : « Die drei wirthschaftlichen Entwicklungsstufen der grossen Kulturvölker mit besonderer Bezugnahme auf die projektirte internationale Verständigung über Arbeiterschutzgesetzgebungen », *op. cit.*, Jahrgang, 1885, p. 517 à 534.

(3) Voir : « Friedrich Kleinwächter » : *Die reaktionäre Strömung auf dem Gebiete des heutigen Wirthschaftslebens*, *op. cit.*, p. 352 à 402. — Tous ces renseignements sont puisés dans : Dr « Georg Adler », *op. cit.*, p. 84 et s.

La fin de la neuvième décade du siècle et la seconde initiative helvétique occasionnèrent en Autriche comme dans tous les autres pays industriels une fermentation assez considérable ; il s'agissait notamment de fixer l'attitude du Gouvernement autrichien en présence de la conférence projetée par le Gouvernement suisse. La question vint devant la Chambre des députés de Vienne ; le prince de « Liechtenstein » présenta à cet effet une proposition ayant pour but d'engager le Gouvernement autrichien à répondre favorablement à l'invitation du Gouvernement suisse. Grâce aux événements et circonstances de l'époque où la situation économique et commerciale du pays laissait beaucoup à désirer, où des réclamations répétées se faisaient entendre de partout de la part des ouvriers,... la proposition « Liechtenstein » fut acceptée à l'unanimité.

Voici les passages les plus importants du discours que le prince de « Liechtenstein » prononça à cette occasion :

« En 1881, déjà le conseil fédéral suisse avait adressé aux
« gouvernements européens la proposition de régler par une
« entente internationale les conditions de protection du
« travail. Cette proposition rencontra alors une certaine
« faveur auprès de plusieurs États, mais elle échoua auprès
« d'autres. Le Gouvernement allemand en particulier, si je
« suis bien informé, ne crut pas qu'en ce qui le concernait
« l'idée fût encore mûre. Dans ces derniers temps le Conseil
« fédéral suisse a fait une seconde tentative en adressant à
« tous les gouvernements européens une proposition d'entente
« internationale pour une législation commune protectrice

« du travail. En 1881, l'attitude défavorable de certains gou-
« vernements provenait de deux causes : d'abord la répu-
« gnance naturelle qu'éprouvent tous les États à régler autre-
« ment que dans la pleine liberté de leur autonomie les con-
« ditions de la législation sociale et économique, point qui
« touche aux plus importants attributs de la souveraineté ;
« ensuite la conviction, très fondée du reste, des très grandes
« difficultés qu'on rencontrerait à adopter une règle uniforme
« pour résoudre ces questions qui revêtent dans chaque État
« un caractère extrêmement différent. Mais aujourd'hui, à
« mon sens, il s'est produit dans l'opinion publique un revi-
« rement important, et l'on discerne plus exactement la so-
« lution. Certains effets de la concurrence excessive peuvent
« être paralysés dans certains pays par des tarifs protecteurs
« et d'autres mesures, ils peuvent être également paralysés
« par l'activité et l'intelligence des individus. Mais cette
« concurrence qui s'exerce par le travail des femmes et des
« enfants, par la durée excessive de la journée de travail et
« par la profanation du dimanche, acquiert des proportions
« telles que l'action législative isolée, si énergique qu'elle
« soit, de chaque État, n'est plus capable d'en contenir le dé-
« veloppement. Cette concurrence ne peut être efficacement
« restreinte que sur un champ de production qui dépasse le
« territoire d'un seul État ou même d'un groupe d'États.
« Partout aujourd'hui le terrain est préparé à une action
« internationale par la similitude essentielle de la législation
« qui commence à prévaloir dans chaque État isolément.
« Tous les gouvernements chrétiens s'appuient sur des prin-

« cipes communs à cet égard ; tous reconnaissent que le corps
« de l'enfant n'est pas assez fort pour résister au travail dans
« les fabriques ; tous reconnaissent que la femme appartient
« non pas à la machine, mais à ses enfants et à son foyer ;
« tous reconnaissent que la profanation du dimanche, la
« violation du précepte divin impliquent un recul dans la
« civilisation populaire ; tous enfin reconnaissent qu'en dé-
« passant la limite naturelle assignée par Dieu aux forces
« corporelles par le développement excessif du travail quo-
« tidien, on porte à la fois atteinte à la civilisation univer-
« selle et on viole les lois de la justice, de la liberté et de la
« charité chrétienne. Des conventions internationales peuvent
« seules y apporter un remède efficace, et une telle entente
« est assurément bien plus urgente que des mesures d'une
« importance relativement passagère, telles que les conven-
« tions postales et monétaires, celles qui concernent les
« poids et mesures, la protection des patentes et de la pro-
« priété artistique et littéraire. C'est pour cela que j'ai pré-
« senté une proposition ; j'aurais certainement trouvé le
« chiffre réglementaire des signatures, mais j'ai éprouvé le
« scrupule de lui imprimer le caractère d'un acte de parti,
« et je n'ai pas voulu lui enlever la portée que l'assentiment
« spontané de toute la Chambre peut lui donner, et que je lui
« demande ! (1) »

C'est donc ainsi que fut préparé le rôle décisif et avancé

(1) Voir : « Ségur-Lamoignon », *La législation internationale du travail dans l'association catholique*, n° 5, mai 1889, p. 566 et suiv.

que l'Autriche devait plus tard jouer devant la conférence de Berlin en ce qui concerne l'internationalisme ouvrier ⁽¹⁾.

SECTION V

HISTORIQUE DE L'IDÉE DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL
EN SUISSE, JUSQU'À LA CONFÉRENCE DE BERLIN DE 1890.

C'est en Suisse qu'il faut revenir pour trouver les véritables essais sérieux dans le sens de la réalisation de l'idée d'une réglementation internationale du travail. — Assez avancé sur le terrain d'une protection ouvrière plus ou moins appliquée, ce pays — abstraction faite de son industrie d'exportation très développée et de son organisation politique — doit plus que tout autre se trouver vivement intéressé à un lien international touchant la protection ouvrière. En effet, ce lien est appelé à lui être doublement précieux, car il lui permettrait :

(1) Nous signalons encore le sixième congrès international pour l'hygiène et la démographie tenu à « Vienne » en septembre 1887. Cette réunion composée d'un grand nombre de statisticiens, d'inspecteurs de fabriques, de médecins..... de toute l'Europe industrielle, aboutit à des résolutions comme les suivantes : les principes hygiéniques commandent : a) la restriction légale concernant le travail des jeunes ouvriers de 14 à 18 ans ; b) interdiction d'employer les enfants de 12 à 14 ans ; c) interdiction du travail du dimanche ; d) établissement d'une journée normale ; e) Pour les femmes : limitation du temps de travail ainsi qu'interdiction du travail de nuit ; f) dans le cas où on ne peut se soustraire aux dangers de certaines exploitations qu'à l'aide de leur interdiction, il faut recourir, en vue de cette interdiction, à une entente internationale.

1° De se conformer aux aspirations humanitaires et égalitaires de ses sujets par une protection ouvrière ne portant aucune atteinte à son industrie.

2° D'obtenir une situation d'égalité industrielle en faisant tomber les causes artificielles de supériorité industrielle des autres pays, alors qu'aucune puissance humaine ne saurait lui enlever une supériorité résultant de sa situation géographique et de ses nombreuses conditions naturelles.

L'esprit général de cette nation a été et est encore profondément pénétré par cette vérité; aussi n'a-t-il guère manqué d'en donner des preuves qui résultent non seulement des agissements d'un canton, mais même de l'action du gouvernement fédéral ainsi que des efforts privés ayant comme base les intérêts des industriels. De même les essais d'internationalisation de la question ouvrière se sont exercés ici, aussi bien sur la voie de la généralité, c'est-à-dire, en embrassant toutes les branches de la grande industrie, que sur celle de la restriction, c'est-à-dire en ne se rapportant qu'à une branche quelconque de l'industrie.

Ainsi, à part l'initiative timide du canton de Glaris, manifestée en 1855 et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler assez longuement, la Suisse se distingue par une double tentative de son gouvernement fédéral et par des efforts dus aux agissements de certains industriels désireux d'une entente internationale ayant trait à leur branche industrielle seulement.

En Suisse, depuis la moitié de ce siècle, la question de la réglementation internationale du travail, n'a pas cessé de

faire l'objet d'une préoccupation constante et générale. Mais ce n'est que la date du 5 juin 1876 qui marque le point de départ de nouvelles manifestations officielles concernant cette question. A cette époque, les Chambres législatives de la Confédération se réunissent à Berne. M. le colonel Frey, de Bâle-Campagne, futur plénipotentiaire de Suisse à Washington, développe à l'occasion de l'ouverture du conseil national, en sa qualité de président sortant de ce dernier, une allocution dédiée particulièrement au projet de loi récemment présenté, concernant la réglementation du travail dans les fabriques.

Le passage le plus intéressant de cette allocution est le suivant :

« En outre, il y aurait lieu de prendre en considération la
« question de savoir si la Suisse ne devrait pas provoquer la
« conclusion de traités internationaux tendant à régler les
« questions ouvrières d'une manière uniforme dans tous les
« États industriels. En effet, la grande difficulté de la légis-
« lation sur les fabriques consiste en ce que, par l'action
« isolée d'un État, dans le sens d'un allègement des ou-
« vriers, son industrie peut, suivant les circonstances, être
« mise gravement en péril, à mesure qu'elle cesse d'être apte
« à lutter contre la concurrence étrangère. Il est vrai que les
« conditions de production des divers États industriels dif-
« fèrent énormément; cependant ces divergences ne sont
« sans doute pas assez considérables pour rendre inexécu-
« table le projet d'une uniformité relative dans les questions
« ouvrières, projet qui n'excluerait d'ailleurs pas une certaine

« marge permettant de tenir compte des éléments dissemblables ⁽¹⁾. »

Le colonel « Emil Frey » relève bien dans ce passage la nécessité des « *traités internationaux tendant à régler les questions ouvrières d'une manière uniforme dans tous les États industriels* ». C'est toujours pour la capacité de concurrence du pays qu'il conçoit des craintes en présence d'une protection ouvrière en même temps que de la concurrence étrangère. Mais ce qu'il faut surtout retenir de ce passage, c'est que son auteur y entrevoit les difficultés d'exécution des dispositions internationales ayant trait au travail, difficultés résultant de la « *diversité des conditions de production dans les différents États* ». Cet obstacle cependant ne l'arrête guère, il le considère comme vaincu, mais en accordant des concessions, en se contentant « *d'une uniformité relative* ⁽²⁾ *dans les questions ouvrières* », en tolérant « *une certaine marge permettant de tenir compte des éléments dissemblables* » ; par conséquent nous affirmons sans hésiter que cette allocution, après s'être heurtée à la difficulté d'exécution des propositions, désireuse d'avancer, finit par une renonciation à ces dernières, renonciation, il est vrai, partielle, mais pas moins décourageante et par cela seul au plus haut degré dangereuse, étant donné surtout le besoin de crédit éprouvé par l'idée de l'internationalisme ouvrier dont l'allocution en question poursuit le relèvement et la réalisation.

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 627.

(2) Le mot « relative » est susceptible d'une interprétation fort large.

La démocratie suisse pourtant, tout en partageant cette idée se montre assez rassurée quant à son succès.

En effet la « *Züricher Post* » expose les dangers que pourrait entraîner une législation simplement nationale, protectrice des ouvriers, ayant dépassé certaines limites. Pour éviter ces inconvénients, elle propose un lien international qui serait appelé, en outre, à augmenter la capacité de consommation du prolétariat et à empêcher la surproduction. Quant au moyen à appliquer pour arriver à nouer cette entente elle recommande un congrès international. — Sous l'influence d'un optimisme exagéré, elle pense que cette exhortation sera bien suffisante pour occasionner la secousse nécessaire et décisive devant lancer cette idée sur la route du succès.

En 1880, l'association sociale démocratique des ouvriers de la Suisse, forme une réunion de délégués devant s'occuper des questions ouvrières. Cette réunion se prononce à l'unanimité en faveur de l'idée d'une protection internationale des ouvriers (1).

Quant à la société suisse appelée « Grütliverein », il est incontestable qu'elle n'a pas hésité de s'associer à ces mêmes idées de généralisation (2).

Bientôt les corporations suisses (3) et le conseil national de « Graubündten (4) » adoptent les mêmes vues.

(1) « Docteur Adler », *op. cit.*, p. 75.

(2) « Docteur Adler », *eod. loc.*

(3) « Docteur Adler », *eod. loc.*

(4) « *Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* » herausgegeben von « Dr Ludwig Richter » Zweiter Jahrgang (1881), p. 113.

Le 9 décembre 1880, M. le colonel Emil Frey, conseiller national, présente la motion suivante :

« Le Conseil fédéral est invité à entrer en négociations
« avec les principaux États industriels, dans le but de pro-
« voquer la création d'une législation internationale sur les
« fabriques ⁽¹⁾. »

Ce n'est que le 30 avril 1881 que le conseil national traite cette question. Il se préoccupe du bien-être physique et moral de la classe ouvrière devant résulter des négociations avec l'étranger. La motion n'est point combattue, au contraire, elle rencontre une faveur générale au sein du conseil. Mais malgré ce bon accueil, il paraît qu'on hésite, qu'on manque de confiance par rapport à elle, il paraît qu'on juge la situation générale des États industriels comme peu mûre pour oser avancer de pareilles prétentions. — Et la preuve..., c'est qu'on s'empresse de revendiquer, au profit du conseil fédéral, le choix du moment où il faudra qu'il agisse!..., c'est qu'on appuie sur l'existence d'un État très important, mais dépourvu de toute législation sur les fabriques analogue à la législation suisse.

Voici textuellement ce que nous dit le protocole du Conseil national :

« L'ouverture de négociations avec l'étranger, dans l'idée
« de fixer des mesures uniformes quant à la législation sur
« les fabriques, est justifiée tant au point de vue sanitaire,
« qu'au point de vue moral et militaire. La division sage du

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 627.

« temps de travail réagira convenablement sur le bien physi-
« que et moral ; aussi, ne doit-on pas chercher à augmenter
« encore le temps de travail ; au contraire, une diminution
« serait fort désirable dans l'intérêt de la santé des ouvriers,
« ce qui a son contre-coup dans le militaire, comme il résulte
« des notes statistiques ci-après » :

Suivent ces notes

« La motion elle-même n'est nullement combattue ; en
« revanche, M. Ruchonnet, conseiller fédéral, demande de
« laisser au Conseil fédéral le choix du moment qui lui pa-
« raîtra convenable ; pour le début, les négociations ne pour-
« ront avoir lieu qu'avec les États possédant sur les fabriques
« des législations analogues à celle de la Suisse, par exemple,
« l'Angleterre et la France, tandis que l'Autriche qui a, à
« cet égard aussi, une grande importance pour la Suisse,
« n'a encore aucune législation sur la matière, ce qui retar-
« dera les négociations.

« L'adjonction des mots : « lorsqu'il le jugera à propos »,
« n'est point combattue ; la motion est adoptée par 54 voix,
« sans oppositions, en ces termes :

« Le Conseil fédéral est invité à entrer en négociations avec
« les principaux États industriels, lorsque le moment lui pa-
« raîtra favorable, dans le but de provoquer la création d'une
« législation internationale sur les fabriques (1). »

Le zèle du Conseil fédéral écho des aspirations et des

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 629.

sentiments de la nation, ne lui permit guère d'user, au sens propre du mot, de la latitude que lui accordait la clause de la motion adoptée. Aussi se mit-il immédiatement à l'œuvre, mais sans se dépouiller toutefois de tout profit résultant de cette clause stipulée. En effet, l'activité immédiate dont nous venons de parler ne fut déployée que dans le sens d'un agissement préliminaire, préparatoire, d'un sondage d'opinions et de sentiments dans les autres pays, d'une mesure ayant pour but d'assurer le terrain, d'escompter l'avenir.

Une instruction portant la date du 10 mai 1881, fut adressée aux légations suisses à Paris, Berlin, Vienne, Rome, au consulat général de Suisse à Londres et au consulat suisse à Bruxelles.

Sa teneur est la suivante :

« En date du 30 du mois dernier, le Conseil national, sur
« la proposition de M. le conseiller national « Frey », nous a
« invités à entrer en négociations avec les principaux États
« industriels, lorsque le moment nous paraîtra favorable, dans
« le but de provoquer la création d'une législation interna-
« tionale sur les fabriques.

« Afin de donner suite à cette invitation, nous croyons
« devoir, en première ligne, nous procurer, auprès des États
« industriels de l'Europe, des informations précises pour sa-
« voir s'ils seraient disposés à prêter les mains à un règle-
« ment international de la question du travail dans les fabri-
« ques et dans quelle mesure. Ces informations préalables
« nous mettraient à même de juger si des démarches officiel-
« les auprès des gouvernements des États respectifs pour-

« raient être couronnées de succès et de déterminer la marche à suivre pour atteindre le but ⁽¹⁾.

« Nous vous prions en conséquence, de bien vouloir vous procurer, à bonne source, des renseignements confidentiels sur cet objet et de nous faire ensuite rapport sur le résultat auquel vous serez parvenu. »

Pas un des États interpellés ne crut devoir répondre favorablement à l'idée d'une réglementation internationale du travail. Les motifs de leur opposition étaient divers : Il s'agissait notamment de l'état d'hostilité des esprits par rapport à la réglementation du travail; de la divergence des opinions en ce qui concerne la réglementation internationale du travail; d'un ajournement de toute réponse immédiate, vu le but peu précis de la proposition et le défaut d'une protection ouvrière assez accentuée; de la diversité des conditions particulières des différents États, de leur population, de leurs institutions politiques n'admettant pas qu'un gouvernement puisse : 1° Consentir à la limitation de sa liberté d'action en matière de travail. 2° Considérer comme praticable la conclusion d'une convention internationale le concernant. — De plus, le Gouvernement belge n'a pas même daigné exprimer ses pensées par rapport à ce sujet.

Nous reproduisons textuellement les rapports des envoyés de la Suisse auprès des gouvernements interpellés. Ils nous fournissent, en détail, tous les renseignements nécessaires à cette question.

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 629.

I. — Rapport de M. Kern, ministre de la Confédération suisse à Paris, du 20 mai 1884 :

Il commence par rappeler la résistance que rencontra devant les Chambres un projet de loi concernant la durée du travail des mineurs et des femmes, il ajoute :

« Il paraît au gouvernement, toujours d'après M. de Bagneaux (directeur du cabinet et du personnel du ministère du commerce, consulté par notre ministre), que le rôle de l'État n'est pas d'intervenir dans les contrats entre patrons et ouvriers et de porter atteinte, sans nécessité absolue et bien démontrée, à la liberté du travail.

« Si donc, en France même, le gouvernement se montre très peu disposé à entrer dans cette voie, il serait encore bien moins enclin à se lier les mains par voie internationale sur cette matière. La Suisse a rendu de grands services à l'Europe en prenant l'initiative d'internationaliser les secours aux blessés, les postes, les télégraphes, etc..., mais il ne faudrait pas aller trop loin, ni trop vite dans cette voie, parce que toutes les idées ne sont pas également mûres partout.

« Nous n'avons pas à nous prononcer sur le fond de la question, mais seulement à rendre compte des dispositions rencontrées dans les cercles compétents français, à la suite des démarches faites pour exécuter vos instructions du 10 de ce mois.

« La précision des réponses de M. de Bagneaux, la position de haute confiance dont il jouit auprès du ministre du commerce, M. Tirard, les votes de la Chambre des députés

« tés et de la Commission du Sénat, tout cet ensemble de
« circonstances implique, dans les cercles gouvernementaux
« et parlementaires français, un état d'esprit qui laisse diffi-
« cilement entrevoir le succès de pourparlers officiels sur la
« base de la motion de M. le conseiller national Frey pour
« provoquer une législation internationale sur les fabri-
« ques ⁽¹⁾. »

II. — Rapport de M. Alfred de Claparède, chargé d'affaires de la Confédération suisse à Berlin, du 3 juin 1881 :

« En réponse à votre lettre du 10 du mois dernier, j'ai
« l'honneur de vous informer que, par note du 1^{er} courant,
« le Ministère de l'Extérieur de l'Empire d'Allemagne, ré-
« pondant à ma demande confidentielle concernant la pré-
« paration d'une législation internationale sur le travail dans
« les fabriques (motion Frey) me fait savoir :

« Que le Gouvernement impérial ne se trouverait pas
« dans le cas de coopérer à frayer la voie à une législation
« internationale sur les fabriques, attendu qu'en principe
« elle n'estime pas opportun de revendiquer de sa part la
« réglementation légale de cette matière par la voie des trai-
« tés ⁽²⁾. »

III. — Rapport de M. J.-R. Pioda, ministre de la Confédération suisse à Rome, du 14 juin 1881 :

« En réponse à une Note verbale que j'ai adressée au
« Ministère Royal des Affaires Étrangères ensuite de Votre

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 630.

(2) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 630 et 631.

« office du 10 Mai dernier par lequel Vous me chargiez de
« Vous informer si le Gouvernement italien serait disposé à
« prêter les mains à un règlement international sur les
« fabriques, conformément à la proposition de M. le con-
« seiller national Frey, ledit Ministère vient de m'informer
« par une communication confidentielle que cette question
« sera soumise sans délai à l'examen des Ministères compé-
« tents.

« Le Ministère Royal désirerait toutefois avoir préliminai-
« rement des renseignements sur le but de la proposition
« dont il s'agit, c'est-à-dire quelle partie de la question
« complexe du travail dans les fabriques devra être réglée
« par cette entente, à savoir : si c'est ce qui concerne les
« rapports entre ouvriers et chefs de fabrique, le travail des
« enfants et des femmes, l'hygiène des ateliers, les grèves,
« la grande et petite industrie, ou bien tous ces points à la
« fois.

« En m'exprimant le désir d'être renseigné à ce sujet, le
« Ministère m'informe qu'à l'exception d'un projet de loi
« (dont le texte est contenu dans le n° 23 des Annales de
« l'Industrie et du Commerce, que j'ai l'honneur de Vous
« adresser sous bande) concernant le travail des femmes
« et des enfants dans les fabriques, rien n'a encore été fait
« en Italie pour régler cette matière.

« En Vous priant de vouloir bien me mettre à même de
« répondre à la demande de renseignements que vient de
« m'adresser le Ministère Royal et me transmettre pour ce
« dernier quelques exemplaires de la loi fédérale sur le tra-

« vail dans les fabriques, je saisis cette occasion pour Vous
« réitérer, etc... (1). »

IV. — Rapport de M. Tschudi, ministre de la Confédération suisse à Vienne, du 16 septembre 1881 :

« Le Ministère de l'Extérieur n'a pas manqué de commu-
« niquer aux Ministères compétents des deux Pays de l'Em-
« pire, la demande confidentielle qui lui a été adressée en
« date du 16 mai de cette année par M. Tschudi, Envoyé
« extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de la Confédé-
« ration Suisse, touchant la question de savoir si le Gouver-
« nement Impérial-Royal serait disposé à coopérer dans le
« sens d'une entente internationale concernant la législation
« sur le travail dans les fabriques.

« Le Gouvernement Impérial-Royal a pris acte avec recon-
« naissance de la communication du Gouvernement Suisse et
« l'a prise en sérieuse considération.

« Bien qu'on ne puisse nier que, considérée sous le point
« de vue politico-social, la réglementation par la voie inter-
« nationale des conditions qui rentrent dans la question ci-
« dessus paraisse opportune et désirable, en tant que les dif-
« ficultés qui s'opposent aux législations des états particuliers
« dans le traitement de cette matière, et qui ont leur source
« dans les craintes au sujet du préjudice qui pourrait être
« causé à la force de concurrence de l'industrie nationale,
« pourraient être plus facilement écartées, le Gouvernement
« Impérial-Royal ne peut s'empêcher d'exprimer la crainte

(1) *Feuille fédérale suisse, cod. loc.*, p. 631.

« qu'on ne puisse d'autant moins attendre un succès pratique
« d'une tentative de régler les principes fondamentaux du
« travail dans les fabriques par la voie internationale, que,
« vu les conditions particulières des différents États, de leur
« population et de leurs institutions politiques, aucun Gou-
« vernement ne pourrait consentir à se laisser limiter dans
« sa liberté d'action dans cette partie de la législation d'une
« importance si éminente sous le rapport économique et pra-
« tique.

« Dans tous les cas, le Gouvernement Impérial-Royal de-
« vrait faire dépendre sa participation éventuelle à un traite-
« ment possible de la question soulevée :

« 1° De la communication préalable d'un programme qui
« précise d'une manière concrète les points d'entente pro-
« posés, de l'examen de ces points et de son assentiment
« donné à ce programme, et

« 2° De la certitude de la participation de tous les grands
« États industriels.

« 3° En outre, et le cas échéant, les instructions qu'il don-
« nerait à ses délégués ne pourraient qu'autoriser ceux-ci à
« prendre note « *ad referendum* » des points dont l'adop-
« tion serait recommandée par l'assemblée des délégués, et
« le Gouvernement Impérial-Royal se réserverait les déci-
« sions ultérieures.

« Le Ministère de l'Extérieur prend la liberté de prier
« M. le Ministre plénipotentiaire de la Confédération Suisse
« de bien vouloir faire part au Conseil fédéral Suisse de la
« communication ci-dessus, qui reproduit la manière de

« voir du Gouvernement Impérial-Royal vis-à-vis de la question soulevée par le Conseil National ⁽¹⁾. »

V. — Rapport de M. H. Vernet, consul général de Suisse à Londres (14 juillet 1881) :

« Me référant à ma lettre du 25 mai dernier, j'ai maintenant à vous informer que le Secrétaire d'État pour le « Home Department » a exprimé son avis dans ce sens, que « les conditions du travail varient tellement dans différents « pays, qu'il semble impraticable de conclure une convention internationale satisfaisante concernant la réglementation des fabriques ⁽²⁾. »

VI. — Enfin M. Jules Borel, consul suisse à Bruxelles, a beau faire des « démarches réitérées » auprès du Gouvernement belge, ce dernier continue à garder un silence significatif par rapport à la question de la réglementation internationale du travail ⁽³⁾.

La *Feuille fédérale suisse* nous dit à ce sujet :

« Ainsi que le dénotent les communications ci-dessus, « le résultat de notre première démarche a été, il faut bien « le reconnaître sans ambages, bien peu encourageant et « bien peu réjouissant ; nous nous sommes en conséquence « abstenus d'autres tentatives, persuadés qu'elles resteraient absolument sans résultats ⁽⁴⁾. »

Après toutes ces communications, nous pensons qu'il est

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 631, 632 et 633.

(2) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 633.

(3) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 633.

(4) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 633.

absolument inutile de faire remarquer que cette tentative de la Suisse a complètement échoué.

Ce qui paraît singulier au premier degré à force d'être frappant, c'est cet enthousiasme général de la Suisse, ces efforts que son gouvernement déploie en faveur d'une législation internationale du travail, alors qu'une complète froideur caractérise les gouvernements des autres États.

Nous avons déjà signalé la cause de cet étrange phénomène, et, en ce moment, nous nous proposons seulement de la développer un peu.

Il est vrai de dire, que c'est un ensemble de circonstances s'entre-croisant qui a nécessairement poussé la Suisse sur la pente de la réglementation internationale du travail.

En effet, elle possède une industrie d'exportation très développée, chose qui évidemment ne lui est pas propre, mais dont elle ne doit pas moins se féliciter et qu'elle est intéressée à maintenir, à fortifier!... Voici donc son premier but naturel : Ménager, assurer la prospérité, augmenter autant que possible sa puissante industrie d'exportation, véritable source de richesse pour la nation. Or, il y a un moyen bien simple d'atteindre ce but, étant donné le régime de la libre concurrence. C'est l'exploitation des forces du travail!... Mais, il ne faut pas oublier que la Suisse possède aussi des lois protectrices des ouvriers et toutes sortes de règlements et de dispositions favorables à eux... *Quid*, par conséquent? Comment concilier ces intérêts opposés?

La question est d'autant plus difficile, en Suisse, que la

protection ouvrière y a poussé des racines profondes, de sorte que passer outre les dispositions protectrices des ouvriers, cela veut dire ici, plus que violer simplement une loi écrite, plus que sacrifier un simple sentiment d'humanité, mais cela veut dire lutter contre une situation de moralité et d'éducation acquise, déraciner des sentiments généraux d'humanité, qui se sont développés au sein même de la nation, en finissant par faire corps avec elle. — Ce n'est donc pas seulement du trafic d'un principe de bonté et d'humanité qu'il s'agit ici, mais aussi d'un obstacle, d'une difficulté matérielle, de la vive opposition qu'une exploitation mesquine des forces du travail rencontrerait de la part de la nation ⁽¹⁾. — De là, cette propagande d'internationalisation de la question ouvrière, de là, cet enthousiasme pour la réglementation internationale du travail.

Et après tout, ce lien international s'annonce sous des couleurs très séduisantes pour l'industrie helvétique, car il démolirait — comme nous l'avons déjà fait remarquer — les causes de supériorité de l'industrie étrangère, causes ré-

(1) Tout ce passage n'est pas, selon nous, en contradiction ouverte avec ce que nous avons reconnu dans le chapitre I. En effet, nous le répétons : les lois protectrices des ouvriers ont rencontré en Suisse comme partout une assez vive opposition, surtout de la part des fabricants. Mais, tout d'abord, les fabricants ne comprennent pas la totalité de la nation suisse, ils en forment, au contraire, une minorité seulement. Et puis, nous avons eu la prudence de dire : exploitation exagérée, mesquine, de sorte que nous osons soutenir qu'on peut bien s'opposer vivement à une loi empêchant une exploitation quelconque des forces du travail et, en même temps, à une exploitation exagérée, mesquine, dépassant toutes les bornes.

sultant de l'exploitation exagérée des forces du travail dont la Suisse ne peut pas bénéficier étant donné l'éducation et les sentiments généraux de la nation, alors qu'il ne pourrait guère la dépouiller de ses avantages naturels, avantages résultant de la facilité avec laquelle elle peut jeter ses marchandises sur les marchés étrangers grâce à sa situation géographique, avantages résultant de ses cours d'eau, etc..., avantages résultant de l'esprit calme, réfléchi, de l'éducation, de la capacité,... de ses ouvriers, etc...

Quoi qu'il en soit, l'initiative gouvernementale manquée de 1881, entraîne un découragement général. Aussi, le Gouvernement suisse paraît-il abandonner, pour le moment, tout nouvel essai de ce genre.

Malgré cela, les mouvements, les agitations, les agissements, les propagandes en faveur de l'idée de la réglementation internationale du travail ne tarissent guère ! Nous nous demandons s'il pouvait en être autrement, alors qu'il s'agissait de mener de front la satisfaction d'un sentiment humanitaire, très louable, du peuple et la protection de son industrie !

Les débats et discussions de 1881 à 1887 touchant la législation internationale du travail sont nombreux et importants. Ce sont des économistes, des fabricants,... et même des ouvriers... qui élèvent leur voix pour faire regagner à l'idée de l'internationalisme ouvrier les faveurs qu'elle avait obtenues jadis!...

Ce n'est qu'un mouvement ouvrier très important que nous nous proposons de rappeler en quelques lignes avant

de passer aux nouveaux événements dont le branle est donné le 23 décembre 1887. — Nous voulons faire allusion à l'assemblée générale des ouvriers suisses de 1883, signalée par le docteur Adler dans son remarquable ouvrage que nous avons déjà cité et qui nous sert de guide dans nos recherches historiques.

L'auteur en question dit que les délégués d'environ 250 associations ouvrières se réunissent en Congrès général suisse au mois de septembre de l'année 1883. Ils arrêtent une résolution ayant pour but de recommander au Gouvernement suisse la continuation de ses négociations avec les gouvernements des pays industriels étrangers dans l'intérêt de la conclusion d'une loi internationale sur les fabriques. Un comité d'initiative devant poursuivre une agitation en ce sens parmi les ouvriers français et allemands est créé en même temps.

Voici les postulats de la circulaire émise par ce comité, circulaire distribuée aussi aux associations ouvrières de l'étranger :

« 1° Journée maxima de huit heures;

« 2° Interdiction du travail de fabrique aux enfants de moins de quinze ans;

« 3° Limitation du travail des femmes et des enfants mineurs;

« 4° Interdiction de certains procédés et manières de fabrication nuisibles à la santé ⁽¹⁾. »

(1) Dr Adler, *op. cit.*, p. 86.

Le docteur Adler fait remarquer également que les résolutions de Zürich firent l'objet de plusieurs sortes de discussions dans la Presse ! Il attire surtout notre attention sur le ton sympathique et bienveillant avec lequel la *National-libérale Korrespondenz* se prononce en faveur d'une nouvelle initiative d'internationalisation de la part de la Suisse ⁽¹⁾.

Au dire de ce même auteur trois années plus tard, le 27 juin 1886, le professeur « S. Vögelin », conseiller national, approuve à son tour au « Zentralfest » du « Grütliverein » tenu à « Grenchen » les résolutions et les tendances du Congrès de Zürich. Il est par conséquent partisan de l'idée de la législation internationale du travail, mais ce qui l'effraye par rapport à son succès, c'est l'indifférence des gouvernements étrangers. Il est d'avis qu'on pourrait arriver à une entente entre États par rapport au travail, mais seulement en préparant le terrain dans les pays étrangers, en gagnant l'opinion des classes ouvrières de ces pays, en s'efforçant de semer dans leur sein, à l'aide de propagandes, des sentiments profonds, inébranlables, durables, d'humanité, des sentiments propices à l'internationalisme ouvrier ! ⁽²⁾ ⁽³⁾.

A cette époque les yeux de la nation suisse se trouvent attirés par la situation générale de l'Europe industrielle.

(1) Dr Adler, *op. cit.*

(2) « Vögelin », *Die internationale Fabrikgesetzgebung*, p. 13.

(3) Selon nous, cette idée est aussi vraie que juste. En effet, nous venons de remarquer que nous nous sommes sensiblement rapproché de la thèse du professeur « Vögelin » en soutenant que ce fait *acquis* a largement contribué au relèvement et au succès, en Suisse, de l'idée de l'internationalisation des rapports ouvriers.

Presque partout on possède des lois protectrices des forces du travail ou bien on fermente dans le but de s'en créer; presque partout l'initiative privée fait des efforts dans l'intérêt de la sauvegarde de la vie, de la santé, de la moralité des travailleurs. Certes, les circonstances ne sont pas identiquement pareilles dans les différents pays, les mobiles déterminants y sont plus ou moins divers, le degré du protectionnisme ouvrier varie en quelque sorte suivant les contrées, mais il n'est pas moins vrai que les principes généraux des différentes législations étrangères sur le travail soient concordants avec ceux de la législation suisse ayant trait à ce même ordre d'idées.

L'occasion paraît donc bien favorable pour essayer un nouvel acheminement vers la protection internationale des travailleurs.

Aussi MM. Décurtins et Favon, conseillers nationaux, déposent-ils sur le bureau du conseil national, le 23 décembre 1887, la motion dont la teneur est la suivante :

« En considération du fait qu'un grand nombre d'États
« possèdent ou préparent une législation sur le travail dont
« les principes concordent avec ceux de la législation suisse
« sur cet objet, le Conseil fédéral est invité à se mettre en
« rapport avec ces États, afin de régler par des traités internationaux ou par une loi internationale les points suivants :

- « 1° La protection du travail des mineurs;
- « 2° La limitation du travail des femmes;
- « 3° Le repos hebdomadaire;

« 4^e La journée normale de travail ⁽¹⁾. »

Cette motion n'est discutée que le 27 juin 1888 au sein même du Conseil national. Ses signataires la motivent d'une manière aussi raisonnable que juste.

Leur préoccupation porte sur la divergence singulière et accentuée qui existe entre la situation générale de la classe ouvrière dans les différents pays industriels et celle des marchés du monde. Ils font remarquer qu'il est impossible d'admettre que la question ouvrière soit limitée par des barrières nationales alors qu'une dissolution générale caractérise les marchés, alors que ces derniers ont franchi ces mêmes barrières nationales pour revêtir la forme internationale. Or, disent-ils, en face de cette généralisation des marchés du monde, de cette influence que les conditions économiques des pays civilisés font sentir les uns sur les autres, de cette fluctuation que la production d'un pays exerce sur les marchés des pays voisins, en présence du vif intérêt que les différents pays portent aux conditions sous lesquelles s'effectue la production dans les pays environnants, de l'uniformité des lois économiques qui règle le développement des conditions du travail dans les fabriques, conditions essentiellement pareilles; « il n'existe aucune raison de déclarer les principes fondamentaux de la législation sur la protection ouvrière, opportuns et convenables seulement pour tel ou tel pays ⁽²⁾ ».

(1) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.*, p. 634.

(2) *Feuille fédérale suisse, eod. loc.* 1888, p. 101.

Ils nous présentent les intérêts des employeurs comme menacés de dangers et de préjudices, étant donné la protection ouvrière à côté de la concurrence étrangère; ils en tirent la conséquence que la réglementation internationale du travail est une « *condictio sine quâ non* » du développement du droit de l'ouvrier ainsi qu'un « moyen de prévenir l'excès nuisible de la production ».

Enfin, après avoir rappelé les inégalités sociales, les désastres du régime de la libre concurrence nécessitant une entente internationale, après avoir insisté sur le mouvement croissant des différents États vers la protection ouvrière, ils finissent à leur tour par affirmer leurs hésitations en ce qui concerne la réalisation complète et immédiate de leurs désirs, de même que leur indulgence à l'égard des premiers résultats qui seraient obtenus.

Onze années s'étaient écoulées depuis le développement de l'allocution Frey. Dans cet intervalle la question de l'internationalisme du travail a été discutée, interprétée, elle a fait l'objet de débats, elle a eu le temps de mûrir plus ou moins... et malgré cela les signataires de cette motion de 1887 entrevoient, comme le colonel Frey, des difficultés, leurs mains sont arrêtées par des obstacles comme jadis la voix du colonel Frey avait été gênée dans l'exposition de ses propositions à l'occasion de l'ouverture du Conseil national.

Voici en quels termes décourageants MM. Décurtins et Favon finissent par motiver leur motion :

« On ne peut sans doute pas s'attendre à de grands résul-

« tats immédiats, mais il y aura déjà une certaine importance à introduire la question dans l'ordre du jour européen, à mettre en lumière les progrès de l'opinion publique et l'entente générale au sujet des méthodes mises en pratique, et à donner à l'idée une forme concrète et une formule précise. Les efforts que l'on fera pour se rapprocher de l'idéal du droit ne seront pas inutiles. »

Quelle est l'attitude du Conseil fédéral en présence de cette nouvelle impulsion?

Bien que favorable à la motion précitée, le Conseil fédéral ne manque pas de se caractériser par un certain découragement, une timidité quelconque dans ses résolutions. Il va même jusqu'à s'efforcer de garantir les esprits de toute désillusion excessive concernant les résultats qu'on obtiendrait.

Cependant, il trouve un certain point d'appui à l'aide duquel il essaie de dissiper le découragement provenant des échecs subis; ce point d'appui lui est fourni par l'évolution qui s'opère dans le monde social.

Puis après avoir mis en lumière « deux autres points importants à régulariser par voie internationale », après avoir exposé le peu de chance qui s'oppose à l'adoption de « la journée normale pour l'ouvrier », il croit avoir touché le noyau du problème de l'internationalisme ouvrier, il s'estime être sur la piste d'une certaine solution satisfaisante le concernant.

D'après le Conseil fédéral, pour arriver au succès de cette idée il faut :

1° Employer un système de procédure différent ;

2° Diriger en même temps la sollicitude et les agissements vers un second champ d'activité.

Tout d'abord — guidé probablement par l'expérience — il laisse entrevoir les défauts ayant accompagné ses anciennes manières de procéder ; c'étaient bien certainement le caractère général, flottant, indécis, le but peu précis de ses propositions de jadis qui ont occasionné en grande partie leur échec. Aussi décide-t-il d'agir désormais d'une manière « concrète », par voie « détaillée ».

Ensuite, il remarque qu'on devrait s'efforcer d'obtenir un courant favorable à cette idée non seulement de la part des gouvernements des différents pays, mais aussi de la part de leurs « cercles intéressés », de leurs classes ouvrières, en un mot de la part de la *totalité* des différentes nations.

Selon nous, la manière de voir du Conseil fédéral est exacte ⁽¹⁾. — En effet, qu'est-ce qui fait le côté faible entre autres de toute la question touchant la réglementation internationale du travail ? — C'est sa complexité, son caractère flottant, indécis, la diversité des opinions, des mœurs, des milieux,.... où elle s'agite !... Or, il ne s'agit pas seulement de vouloir, d'imposer sa volonté, d'obtenir des engagements de la part des différents gouvernements, engagements par lesquels ces gouvernements se feraient forts d'imposer des règles à leurs sujets, de créer des situations artificielles,

(1) Tout en l'approuvant par rapport aux procédés à employer, nous faisons nos réserves en ce qui concerne la réglementation internationale du travail.

mais il s'agit de gagner l'opinion de la *totalité* des nations, de les préparer, de les faire tendre vers le même but, il s'agit de procéder par voie lente et raisonnable en se conformant à l'évolution sociale bien entendu, même quant aux résultats obtenus. — C'est seulement de cette manière qu'on pourrait arriver à bâtir sur un fonds relativement solide.

Voici du reste le protocole du conseil national du 27 juin 1888, écho de la voix de M. le conseiller fédéral « Deucher » qui résume la manière de voir du Conseil fédéral :

« Le Conseil fédéral, par l'organe de M. « Deucher »,
« conseiller fédéral, déclare qu'à l'unanimité cette autorité
« accepte la motion. Toutefois il ne faut pas se faire trop d'il-
« lusions sur des résultats énormes que les mesures à pren-
« dre pourront produire. L'idée de la motion n'est évidem-
« ment pas neuve. Déjà, en 1852, « Glaris » réclamait une
« législation intercantonale pour les ouvriers. En 1857, l'Al-
« sacien « Le Grand » a demandé qu'on réglemente ces ques-
« tions, tout en exprimant à peu près les différentes idées
« émises dans cette séance. Elles ont eu de l'écho dans les
« associations ouvrières des grands États industriels. En 1881,
« la motion « Frey » se prononçait à peu près dans la même
« direction. Y donnant suite, le Conseil fédéral s'est adressé
« aux gouvernements étrangers; les réponses étaient loin
« d'être encourageantes. Un des États questionnés n'a pas
« même daigné répondre, en dépit de diverses recharges. Du
« reste, le monde et les idées ne sont pas stationnaires; au
« vu de leur évolution récente, qui s'opère surtout dans le
« domaine social, le Conseil fédéral n'abandonne pas l'espoir

« de pouvoir réaliser au moins en partie le programme. En
« même temps il y aura encore deux autres points impor-
« tants à régulariser par voie internationale, savoir : les rap-
« ports entre patrons et ouvriers, et l'organisation hygiéni-
« que des fabriques. En revanche, il n'y a aucune chance
« d'arriver à faire adopter la journée normale pour l'ouvrier.
« Dans quelque temps le Conseil fédéral a l'intention de se
« présenter devant les autres États, non pas avec un rapport
« général, mais avec un programme concret et détaillé. Par
« là on remettra la question à flot et forcera les États à s'en
« occuper. On fait observer que, les intérêts de toutes les
« couches de la population étant ici identiques, il faudrait
« que l'on ne procède pas seulement de gouvernement à
« gouvernement pour régler internationalement par
« une entente, mais il faudrait aussi que les cercles intéres-
« sés correspondants dans les États, entrent en relations
« dans ce but, et donnent leurs concours à toute l'action.
« Ici la population ouvrière pourrait prendre part à cette
« organisation sans manifester aucune hostilité contre les pa-
« trons.

« Conclusion :

« Personne n'ayant combattu la motion, elle est prise en
« considération et renvoyée au Conseil fédéral dans le sens
« de l'article 67 du règlement ⁽¹⁾. »

La *Feuille fédérale suisse* nous apprend ensuite que M. le
conseiller national Dr « Décurtins » fut chargé par le dé-

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 635 et 636.

partement de l'industrie et de l'agriculture de l'élaboration d'un mémoire ayant pour but d'éclairer la motion « Décurtins » « Favon » dans l'intérêt de sa réalisation.

Voici les conclusions de ce mémoire du 12 février 1889, qui porte le titre : « La question de la protection ouvrière internationale ».

« Il va de soi qu'une convention internationale ne peut
« entrer dans le détail des questions. On devrait se contenter
« de fixer quelques points fondamentaux comme obligatoi-
« res, et nous nous permettons de désigner comme tels les
« suivants :

« 1° Détermination d'une limite minimum d'âge pour le
« travail des enfants dans les fabriques et les mines ;

« 2° Interdiction du travail de nuit pour les femmes et les
« mineurs ;

« 3° Interdiction absolue du travail des femmes dans cer-
« taines industries insalubres ou dangereuses ;

« 4° Interdiction du travail du dimanche ;

« 5° Introduction de la journée *maximum* de travail pour
« les mineurs.

« Ces prétentions ne sont pas si exorbitantes que tous
« les États de l'Europe ne puissent obtempérer au vœu de
« les faire au moins discuter dans une conférence de délè-
« gués.

« Mais une question peut être soulevée ici avec droit :
« Ne serait-il pas opportun de débattre la question de la
« création d'un office central international? Cet office aurait
« à recevoir et à transmettre les rapports concernant l'exé-

« cution de la convention internationale. Il aurait aussi à
« étudier la question du développement de la législation
« ouvrière et à publier les résultats de ses études ⁽¹⁾. »

Une note circulaire du 15 mars 1889 est adressée par le Conseil fédéral aux gouvernements des États industriels de l'Europe. Sont interpellés notamment les ministres de l'extérieur de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemark, de l'Espagne, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Luxembourg, des Pays-Bas, du Portugal, de la Russie, et de la Suède et Norvège.

En voici la teneur :

« En 1881 déjà, nous avons pris la liberté de faire pres-
« sentir les gouvernements de quelques-uns des principaux
« États industriels de l'Europe, par l'entremise de nos
« agents diplomatiques et consulaires, sur la question de
« savoir s'ils seraient disposés à prêter la main à la conclu-
« sion d'une convention internationale sur le travail dans les
« fabriques. »

« Les réponses que nous avons reçues nous ont con-
« vaincus qu'il régnait sur cet objet des manières de voir
« passablement divergentes.

« D'une part, on appuyait sur les difficultés que rencon-
« trerait notre initiative, tandis que, de l'autre, on désirait
« tout d'abord voir préciser dans un programme, de l'exa-
« men duquel dépendrait la décision ultérieure, les points
« propres à être introduits dans une convention.

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 636 et 637.

« Dans ces conditions, nous n'avons pas cru devoir, pour
« le moment, donner de suite à cette affaire. Mais, dans
« l'intervalle des huit années qui se sont écoulées dès lors,
« les circonstances ont pris, sans aucun doute, une tournure
« plus favorable. Plusieurs États ont adopté des lois sur le
« travail industriel ; d'autres se préparent à le faire. Divers
« corps législatifs se sont occupés de projets sur cette
« matière et ont même discuté spécialement la question de
« conventions internationales y relatives. Cette question a
« été traitée d'une manière très approfondie dans la littéra-
« ture ; dans la vie publique même, elle acquiert un intérêt
« croissant, qui a pour effet de mettre à néant nombre
« d'appréhensions antérieures. — Il s'est produit aussi
« d'importantes manifestations, dont nous ne citerons que
« l'une des plus récentes, les décisions du VI^e Congrès inter-
« national d'hygiène et de démographie qui a eu lieu à
« « Vienne » en 1887. Partout — on ne peut pas le mécon-
« naître — les rapports de la production et du travail se
« présentent dans des conditions telles qu'il n'est réellement
« pas permis de refuser à cette question une véritable impor-
« tance d'actualité.

« Aussi ne croyons-nous pas agir d'une façon inopportune
« en venant de nouveau agiter l'objet qui nous occupe au-
« près des gouvernements des États industriels de l'Europe.
« Les circonstances actuelles mieux définies le permettant,
« nous présenterons la question sous une forme plus posi-
« tive, tout en tenant compte des vœux exprimés précédem-
« ment déjà par quelques-uns de ces gouvernements.

« D'après notre manière de voir, il ne devrait pas s'agir
« ici uniquement de conventions internationales dans l'inté-
« rêt pur et simple des ouvriers et de leurs familles —
« l'expression généralement usitée de « législation interna-
« tionale sur la protection des travailleurs » ne nous paraît
« pas heureusement choisie, surtout à cause même du mot :
« « législation » employé ici — mais il nous semble que l'on
« devrait tenir compte plus particulièrement de deux points
« spéciaux :

« d'une part, une certaine réglementation de la production
« industrielle,

« et,

« de l'autre, l'amélioration des conditions de la vie de
« l'ouvrier.

« Quant au premier point, qu'il nous soit permis de nous
« référer au fait que, pour beaucoup de gens, les traités in-
« ternationaux paraissent être le moyen le plus efficace pour
« restreindre la production, qui aujourd'hui s'étend bien
« au delà des besoins, et, par conséquent, pour diminuer le
« mal qui résulte de cet état de choses, et ramener ainsi
« les conditions réciproques de production dans des limites
« naturelles et rationnelles.

« Il est vrai de dire que, de ce premier point, dépend
« aussi le second, c'est-à-dire l'amélioration de la situation
« de l'ouvrier. En effet, la législation nationale ne peut pas
« étendre sa bienfaisante influence, pour la sauvegarde des
« familles ouvrières, au delà d'une certaine mesure. Toute-
« fois, il est urgent que l'État agisse aussi d'une manière ef-

« ficace dans cette direction. Ce qui le prouve bien, ce sont
« les lois existant aujourd'hui dans un grand nombre d'États,
« en partie même depuis plusieurs dizaines d'années, et les
« mauvais résultats qu'ont fournis les enquêtes auxquelles
« on s'est livré dans ce domaine au point de vue de l'hy-
« giène, de la statistique et de la science sociale. L'humanité,
« aussi bien que le souci d'améliorer la force armée des États
« affaiblie par la dégénérescence de nombreuses classes de
« population, interdit de laisser subsister plus longtemps cet
« état de choses.

« Les progrès que l'on cherche à obtenir ne pourront
« certainement pas se réaliser d'un seul coup; aussi ne s'a-
« gira-t-il, sans doute, que d'arriver aux résultats réalisables
« dès l'abord. Dans cet ordre d'idées, nous désirerions,
« avant tout, voir régler avec succès par une union interna-
« tionale, le « travail du dimanche » et le « travail des enfants
« « et des femmes » dans les établissements industriels, afin
« que la famille ne soit pas livrée à la dépravation physique
« et morale et, en un mot, ruinée par le fait d'une exploita-
« tion trop considérable et trop précoce des forces de l'ou-
« vrier, exploitation contraire aux lois de la nature et à la
« moralité.

« La marche à suivre pour arriver à une entente interna-
« tionale sur cette importante question devrait être, selon
« nous, de convoquer, tout d'abord, une conférence ne por-
« tant aucun caractère diplomatique et réunissant des délé-
« gués des différents États intéressés. Cette conférence, se
« basant sur un programme adopté d'avance, étudierait la

« question et fixerait les points dont l'exécution paraîtrait dési-
« rable et que l'on soumettrait ensuite aux gouvernements
« des États participants, en leur proposant de les sanction-
« ner par une convention internationale.

« Pour le programme de la conférence préparatoire en
« question, nous prenons la liberté, en nous référant à l'ex-
« posé qui précède et en tenant compte de la législation
« existant actuellement déjà dans les divers États, de vous
« proposer les points suivants :

« 1° Interdiction du travail du dimanche;

« 2° Fixation d'un minimum d'âge pour l'admission des
« enfants dans les fabriques;

« 3° Fixation d'un maximum de la journée de travail pour
« les jeunes ouvriers;

« 4° Interdiction d'occuper les jeunes gens et les femmes
« dans des exploitations particulièrement nuisibles à la santé
« et dangereuses;

« 5° Restriction du travail de nuit pour les jeunes gens et
« les femmes;

« 6° Mode d'exécution des conventions qui pourront être
« conclues.

« Lorsque la conférence se sera entendue sur ces points
« ou sur certains d'entre eux, les résultats en seront com-
« muniqués aux gouvernements sous forme de propositions
« pures et simples ne liant encore personne. Alors, dans le
« cas où l'un ou l'autre des gouvernements ne trouverait ac-
« ceptable pour lui qu'une partie seulement de ces proposi-
« tions, on pourrait conclure des conventions internationales

« spéciales entre ceux des États qui tomberaient d'accord sur
« la solution d'un même groupe de questions. Ces conven-
« tions n'auraient pas pour but de remplacer les lois natio-
« nales; elles obligeraient seulement les parties contrac-
« tantes à introduire dans leur législation nationale certaines
« prescriptions de minimum. Il va de soi qu'il resterait
« toujours loisible aux États qui voudraient aller plus loin
« de le faire. Ainsi, par exemple, la Suisse ne pense nul-
« lement à affaiblir, mais bien plutôt à développer encore
« davantage sa législation sur les fabriques, à laquelle elle
« s'est complètement accoutumée dans cette période de douze
« années depuis sa mise en vigueur. Pour les États dont la
« législation ne renferme pas encore de ces prescriptions de
« minimum, il n'est pas douteux que, s'ils voulaient entrer
« dans l'union internationale, on stipulerait, en leur faveur,
« une période transitoire d'une durée convenable. On réser-
« verait enfin, à des conférences ultérieures spéciales, aux-
« quelles participeraient les États qui y seraient disposés, le
« soin de fixer définitivement les textes des conventions à
« conclure.

« Nous prenons donc la liberté de soumettre aux gouver-
« nements des États industriels européens nos vues sur
« cette grave question, et nous les prions, en même temps,
« de bien vouloir nous informer s'il leur serait agréable de se
« faire représenter par des délégués à une conférence préa-
« lable qui aurait lieu, dans ce but, « à Berne » au mois de
« septembre de l'année courante.

« Si, comme nous l'espérons, nos ouvertures rencontrent

« un accueil favorable, nous nous réservons de communiquer
« ultérieurement un programme détaillé, pour servir de base
« aux discussions de la conférence.

« Nous saisissons cette occasion, etc. ⁽¹⁾.... »

La plupart des États interpellés répondent.

Des réponses nettement favorables parviennent
de :

L'Autriche-Hongrie ;

La France ;

Le Luxembourg ;

La Belgique ;

Les Pays-Bas ;

et

Le Portugal.

L'Autriche-Hongrie fait part de son assentiment par la note du 5 mai 1889 et par celle de la légation impériale royale à Berne du 24 juin 1889.

Elle s'empresse de désigner les délégués appelés à prendre part à la conférence annoncée.

La France, dans sa note du 4 mai 1889, insiste sur l'intérêt très vif qu'elle porte à toutes les questions sociales, particulièrement à celles qui concernent la production industrielle et l'amélioration des conditions de la vie de l'ouvrier.

Tout en ayant conscience des difficultés que doit rencontrer une entente aussi générale, elle reconnaît les avantages que présente la marche proposée par le Conseil fédéral suisse.

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 636 et suiv.

Le Grand-Duché du Luxembourg affirme par note du 31 mai 1889, qu'il se préoccupe de l'amélioration matérielle de la vie des ouvriers. Aussi ne tarde-t-il point de désigner par note subséquente du 28 juin 1889, M. le D^r Brasseur comme délégué.

Quant à la Belgique, aux Pays-Bas et au Portugal, ils donnent leur assentiment par note des 27, 13 avril et 6 mai 1889.

Des réserves sont formulées par la Grande-Bretagne et l'Italie.

La Grande-Bretagne (note de M. « Arth. Leweson Gower », 7 juin 1889) observe tout d'abord que le but poursuivi n'est pas de ceux qui se prêtent aux délibérations d'une conférence internationale. La similitude des législations ouvrières lui paraît peu compatible avec la diversité des conditions propres à chaque pays. Elle se montre peu disposée à discuter la réglementation du travail des adultes; elle tranche donc cette question du nombre de celles qui lui paraissent pouvoir être utilement étudiées ⁽¹⁾. Elle énumère ces dernières :

- 1° L'interdiction du travail du dimanche;
- 2° La détermination d'un minimum d'âge pour l'admission des enfants dans les fabriques;
- 3° La fixation d'une limite maximum de la journée de travail pour les jeunes ouvriers;

(1) Lord « Salisbury » a employé à ce sujet des termes très énergiques, il a dit que la question du travail des adultes « ressortissait au charlatanisme socialiste ». Lire aussi le discours de M. « Morley ».

4° L'interdiction d'occuper les femmes et les jeunes gens dans les exploitations particulièrement nuisibles à la santé ou dangereuses;

5° La restriction du travail de nuit pour les femmes et les jeunes gens.

Finalement, elle donne à entendre qu'elle désire être édifiée plus complètement sur les conditions dans lesquelles la conférence s'ouvrira.

L'Italie (note de « Damiani », 3 juin 1889) consent sans la moindre difficulté à se faire représenter à Berne, mais tout cela « sous réserve de la plus ample liberté en ce qui concerne son accueil aux vœux qui y seront formulés ».

Pour justifier son attitude réservée, elle oppose sa législation sur les fabriques qu'elle ne possède que depuis peu de temps et « qui représente la limite extrême à laquelle l'État peut pousser, dans les conditions actuelles des industries italiennes, la réglementation du travail national sans en entraver aucune branche ».

Elle ne manque pas non plus de signaler avec empressement les trois questions que cette législation résout d'une manière opposée au programme de la conférence notamment, l'interdiction du travail du dimanche, l'interdiction du travail des femmes âgées et la fixation d'un maximum de la journée du travail pour les jeunes ouvriers, et déclare que, sur ce point aucun engagement ne pourra être pris pour le moment.

L'Espagne paraît indécise; en effet, sans se prononcer sur ses intentions à l'égard de la conférence projetée, elle ne

fait qu'accuser réception de la note-circulaire suisse par note du 2 avril 1890.

La « Russie » refuse catégoriquement toute participation à la conférence de Berne. Ses motifs sont au nombre de deux :

1° Le défaut d'opportunité (note de M. « Meissner » du 24 juin 6 juillet 1889);

2° La difficulté de régler uniformément le travail dans les fabriques en « Russie » vu la diversité des conditions du travail dans les différentes parties de l'Empire (note du ministère de l'extérieur à Saint-Pétersbourg au consulat général de Suisse dans cette même ville, 20 juillet (1^{er} août 1889).

Quant à l'Allemagne, le Danemark et la Suède et Norvège, ils se distinguent par leur silence.

Nous nous empressons de faire remarquer que la note ci-dessus ne fut pas adressée aux États-Unis de l'Amérique; nous pensons que c'est une certaine timidité, plutôt le besoin de s'assurer d'abord d'un succès quelconque sur le territoire européen, qui a empêché cette note de franchir l'Océan jusqu'à nouvel ordre. Peut-être que la Suisse se trouvait aussi frappée par cette circonstance que la législation de l'union américaine n'étendait sa compétence que sur les propres ouvriers des États-Unis de l'Amérique.

Le silence et les réserves de certains États ainsi que les circonstances politiques de l'époque, occasionnèrent le renvoi de cette conférence projetée pour le mois de septembre 1889 au printemps de l'année 1890. A cet effet, une note du 12 juillet 1889 fut adressée aux ministres de l'extérieur de l'Al-

Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemark, de l'Espagne, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Luxembourg, des Pays-Bas, du Portugal, de la Russie, de la Suède et Norvège.

En voici le contenu :

« En réponse à notre circulaire du 15 mars dernier,
« adressée à tous les États industriels de l'Europe, et con-
« cernant une conférence internationale à tenir à Berne, au
« mois de septembre, pour régler par voie internationale des
« questions se référant au travail dans les fabriques, les gou-
« vernements des États dont les noms suivent par ordre de
« date, ont promis leur participation :

- « Pays-Bas ;
- « Belgique ;
- « Portugal ;
- « Autriche-Hongrie ;
- « France ;
- « Luxembourg ;
- « Italie ;
- « Grande-Bretagne.

« Le Gouvernement russe a refusé, par des motifs d'op-
« portunité, et ceux de l'Empire allemand, du Danemark,
« d'Espagne et de Suède — Norvège n'ont pas encore ré-
« pondu.

« En terminant notre circulaire précitée, nous faisons ob-
« server que, si nos ouvertures rencontraient un accueil
« favorable, nous nous réservions de communiquer ulté-

« rieurement aux hauts gouvernements un programme dé-
« taillé, pour servir de base aux discussions de la confé-
« rence.

« En faisant les études préalables pour ce programme spé-
« cial et en regard des réserves assez importantes que certains
« gouvernements, d'accord sur le principe, ont cru devoir faire
« dans leur déclaration d'adhésion, nous sommes arrivés à
« la conviction qu'il est absolument nécessaire, dans l'intérêt
« de la chose, pour écarter les malentendus encore existants
« et pour arriver à un résultat satisfaisant des négociations,
« que le programme détaillé que nous avons promis soit
« soumis, avant la réunion de la conférence, à une étude
« ultérieure et à un examen minutieux de la part de tous les
« gouvernements participants.

« Or, pour cela, le temps qui reste encore jusqu'au mois
« de septembre prochain, nous paraît évidemment trop
« court; aussi jugeons-nous utile de vous proposer d'ajourner
« au printemps de l'année prochaine la réunion de la confé-
« rence.

« Nous osons espérer que d'ici là, après avoir pris con-
« naissance de notre programme spécial, les hauts gouver-
« nements des États qui n'ont pas encore donné leur adhé-
« sion jusqu'à ce jour, pourront se décider à prendre part
« aux délibérations dont il s'agit.

« Dans l'hypothèse que vous serez d'accord sur notre pro-
« position d'ajournement, nous ne manquerons pas de vous
« communiquer, le plus tôt que faire se pourra le programme
« spécial.

« Veuillez agréer, etc.
.
.

Il n'y eut que la Belgique, la France, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas qui acceptèrent ce renvoi.

Les Pays-Bas firent remarquer, notamment par note du 7 août 1889 : que leur adhésion sans réserves ne doit restreindre en aucune façon la liberté de décision du gouvernement du roi par rapport aux questions à traiter ainsi que celle du délégué des Pays-Bas à la conférence préalable, et cela étant donné surtout les divergences d'opinion au sujet de la portée des mesures à prendre et qu'un règlement international devra résoudre. Ils relèvent également qu'il serait inutile « de faire à l'avance des réserves concernant la question du travail du dimanche, l'étendue de sa défense, les personnes auxquelles cette défense sera applicable, la nature des travaux à défendre et le temps pendant lequel ces travaux seront interdits ». Aussi, espèrent-ils que le « Conseil fédéral » « ne saurait avoir en vue une défense absolue de tout travail pendant toute la journée du dimanche, pour qui que ce soit et pour n'importe quelle profession ou quel métier ».

Encouragée par l'amélioration des conditions multiples, la Suisse se décide à reprendre la question, « d'établir le programme de discussion prévu à la proposition finale de la note-circulaire du 15 mars 1889 et d'adresser des invitations formelles à la participation à une conférence ».

A cet effet, elle adresse aux ministères de l'extérieur de :

L'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemark, de l'Espagne, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Luxembourg, des Pays-Bas, du Portugal et de la Suède et Norvège :

Une note du 28 janvier 1890 dont la teneur est la suivante :

« En nous référant à notre circulaire du 12 juillet 1889,
« relative à la réglementation du travail, nous avons l'honneur de soumettre à l'examen de Votre Excellence le projet
« de programme que nous avons élaboré pour servir de base
« aux délibérations de la Conférence internationale dont nous
« avons annoncé la prochaine convocation, conférence qui,
« comme nous l'avons dit, ne revêtira aucun caractère diplomatique.

« Vous voudrez bien vous convaincre que notre projet
« s'en tient strictement aux indications générales de notre
« circulaire du 15 mars 1889, et qu'il se borne à en développer les différents points en n'abordant que les détails
« nécessaires aux buts que l'on peut actuellement se proposer
« d'atteindre.

« Les diverses questions du programme se justifient
« d'elles-mêmes. Nous avons choisi la forme d'un questionnaire parce qu'elle nous a paru s'appropriier mieux à la discussion et parce que nous voulions éviter, en principe, de
« rien préjuger. Dans notre pensée, il serait, du reste, réservé à la conférence elle-même de décider si elle veut
« notre projet de programme de discussion comme base de
« ses délibérations.

« Sur ce point, les délégués seront, sans doute, munis des
« instructions nécessaires.

« Les décisions éventuelles de la conférence ne revêtiront
« pas un caractère obligatoire, ainsi que nous l'avons déjà
« relevé dans notre circulaire du 15 mars 1889.

« Aucune objection n'ayant été soulevée contre l'ajour-
« nement de la conférence au printemps de l'année courante,
« nous avons l'honneur de vous proposer qu'elle s'ouvre le
« lundi, 5 mai 1890, à 3 heures de relevée, dans la salle du
« conseil des États du palais fédéral, à Berne.

« Nous prions Votre Excellence de vouloir bien, dans sa
« réponse, que nous osons espérer favorable, nous faire
« connaître les noms des délégués qui seront appelés à
« représenter son Gouvernement.

« Veuillez agréer, etc. »

Le projet du programme de discussion, mentionné comme
annexe, était de la teneur suivante :

*Projet d'un programme de discussion pour la conférence
internationale concernant la protection des ouvriers.*

I

INTERDICTION DU TRAVAIL DU DIMANCHE.

« 1° Dans quelle mesure y a-t-il lieu de *restreindre le tra-*
« *vail du dimanche?*

« 2° Quelles sont les exploitations ou les méthodes d'ex-

« ploitation pour lesquelles, *d'après leur nature même*,
« l'interruption ou la suspension du travail est inadmissible
« et le travail du dimanche doit par conséquent *être permis*?
« 3° Y a-t-il, dans ces exploitations, des mesures à pren-
« dre au point de vue du repos dominical des ouvriers pris
« séparément? »

II

FIXATION D'UN AGE MINIMUM POUR L'ADMISSION DES ENFANTS DANS LES FABRIQUES.

« 1° Y a-t-il lieu de fixer un âge minimum pour l'admis-
« sion des enfants dans les fabriques?

« 2° L'âge minimum doit-il être le même dans tous les
« pays, ou bien doit-il être fixé ayant égard au développe-
« ment physique plus ou moins précoce de l'enfant, suivant
« les conditions climatiques des divers pays?

« 3° Quel âge minimum doit être fixé dans chacun de ces
« deux cas?

« 4° Peut-on admettre des exceptions à l'âge minimum
« une fois fixé, s'il y a diminution du nombre des jours de
« travail ou de la durée de la journée? »

III

FIXATION D'UNE DURÉE MAXIMUM DE LA JOURNÉE POUR LES JEUNES OUVRIERS.

« 1° Y a-t-il lieu de fixer une durée maximum de la jour-
« née pour les jeunes ouvriers?

« Doit-on y comprendre les heures de l'enseignement scolaire obligatoire?

« 2° Cette durée maximum de la journée doit-elle être échelonnée suivant diverses classes d'âge?

« 3° Combien d'heures de travail (sans ou avec les pauses effectives) doit comprendre la journée maximum dans l'un ou dans l'autre cas (chiffres 1 et 2)?

« 4° Entre quelles heures de la journée doit être réparti le temps du travail? »

IV

INTERDICTION D'OCCUPER LES JEUNES GENS ET LES FEMMES DANS LES EXPLOITATIONS PARTICULIÈREMENT NUISIBLES A LA SANTÉ OU DANGEREUSES.

« 1° Est-il nécessaire de restreindre l'emploi des jeunes gens et des femmes dans les exploitations particulièrement nuisibles à la santé ou dangereuses?

« 2° Les personnes de ces deux catégories doivent-elles être exclues de ces exploitations :

« *Absolument* (les jeunes gens jusqu'à quel âge?) ou bien en partie (les jeunes gens jusqu'à un certain âge? Les femmes à certaines époques?)

« Ou bien la durée du travail des jeunes gens et des femmes dans ces exploitations doit-elle être réduite?

« Quel est le minimum des exigences à adopter dans les deux derniers cas?

« 3° Quelles sont les exploitations nuisibles à la santé ou

« dangereuses auxquelles doivent s'appliquer les dispositions ci-dessus (chiffres 1 et 2?) »

V

RESTRICTION DU TRAVAIL DE NUIT POUR LES JEUNES GENS ET LES FEMMES.

« 1° Doit-on exclure absolument ou en partie les jeunes gens du travail de nuit?

« Jusqu'à quel âge doit durer cette exclusion?

« Quelles sont les conditions dans lesquelles on peut les admettre en partie?

« 2° Les femmes doivent-elles, sans distinction d'âge, être exclues du travail de nuit?

« En cas d'admission, y a-t-il lieu de statuer sur certaines restrictions?

« 3° Quelles sont les heures de la journée de travail qui rentrent sous la dénomination de travail de nuit; en d'autres termes quand commence et finit le travail de nuit? »

VI

EXÉCUTION DES DISPOSITIONS ADOPTÉES.

« 1° A quelles catégories d'exploitations (mines, fabriques, ateliers, etc.) sont applicables les dispositions adoptées?

« 2° Doit-on fixer un délai pour l'exécution des dispositions adoptées?

« 3° Quelles sont les mesures à prendre pour assurer l'exécution des dispositions adoptées?

« 4° Doit-on prévoir des conférences se renouvelant périodiquement, de délégués des États participants?

« 5° Quelles tâches doit-on assigner à ces conférences ⁽¹⁾? »

La France, l'Italie et les « Pays-Bas » adhèrent à cette date de convocation de la conférence ⁽²⁾.

La France, notamment, fait espérer la nomination prochaine de deux délégués et les Pays-Bas donnent communication de la nomination projetée de M. le Dr « Snyder » de « Wissenkerke » comme délégué.

Le Luxembourg ne fait que confirmer par note du 10 février 1890 la nomination comme délégué de M. le Dr « A. Brasseur ».

Quant au Portugal, il s'est contenté d'accuser simplement réception, par lettre du 21 février 1890.

Étant donné ces faits, il est aisé de se rendre compte du revirement général qui s'est produit depuis 1881 en faveur de l'idée d'une réglementation internationale du travail.

Il y a neuf ans, l'initiative helvétique a abouti à un échec écrasant, à présent, bien qu'on se trouve encore éloigné d'un

(1) Un fait digne de remarque entre autres, c'est que le programme ci-dessus ne comprend ni la réglementation du travail des ouvriers mâles et adultes, ni la restriction de la production qui pourtant avait été relevée par la note du 15 mars 1889. — Nous tenons à faire remarquer que tous ces renseignements concernant la Suisse ont été puisés dans la *Feuille fédérale suisse*, *loc. cit.*, p. 626 et s.

(2) Notes des 18, 21 et 22 févr. 1890.

succès véritable, complet, général, il paraît que les événements permettent au moins certains résultats satisfaisants dans un avenir plus ou moins proche.

De plus, à côté d'un assentiment presque général de la part de l'Europe industrielle ⁽¹⁾ on voit le noyau même de cette initiative de l'internationalisme ouvrier, le centre même de cette propagande de la réglementation internationale du travail, s'étendre, s'élargir... Un monarque très puissant, l'empereur « Guillaume II » se décide à concourir à l'amélioration de la situation « des ouvriers allemands » dans les limites de la protection de l'industrie de son pays. — A cet effet il s'efforce de provoquer en Allemagne un mouvement analogue à celui de la Suisse, de conduire à de bons résultats l'idée d'une entente internationale en matière de travail, peut-être même de ravir à la Suisse cette initiative aussi digne que louable, du moins en apparence.

Quoi qu'il en soit, la Suisse fait preuve de beaucoup de sagesse et de tact. — Se dépouillant de tout sentiment d'ambition et d'amour-propre, elle affirme se préoccuper avant tout, de la protection des ouvriers. — Aussi prend-elle une attitude fort conciliante en s'effaçant devant l'action de l'Allemagne, c'est-à-dire en renonçant pour le mo-

(1) Autriche-Hongrie, notes du 5 mai 1889 et du 24 juin de cette même année. — Belgique, note du 27 avr. 1889. — France, note du 4 mai 1889. — Luxembourg, notes du 31 mai 1889, du 28 juin de la même année par laquelle il fait connaître la nomination de M. le Dr Brasseur comme délégué, et du 10 févr. 1890, par laquelle il confirme cette nomination. — Italie, note du 18 févr. 1890. — Pays-Bas, notes du 13 avr. 1889 et du 21 févr. 1890. — Portugal, notes du 6 mai 1889 et du 21 févr. 1890.

ment à donner suite à son initiative dans l'intérêt du succès général de la question.

Voici, du reste, la circulaire du 25 février 1890, par laquelle la Suisse contremande la conférence projetée à Berne pour le 5 mai de la même année :

« Le 15 mars de l'année dernière, reprenant un projet
« dont nous avons déjà entretenu plusieurs gouvernements
« en 1884, nous avons invité les États industriels de l'Eu-
« rope à se faire représenter à une conférence qui se réuni-
« rait à Berne au mois de septembre suivant, pour examiner
« l'opportunité d'une entente internationale sur la régle-
« mentation du travail et la protection des ouvriers. Par
« note-circulaire du 12 juillet, les mêmes États ont été
« informés que nous croyions devoir ajourner la conférence
« au printemps de cette année.

« Le 28 janvier, nous en avons fixé la date au 5 mai
« prochain, et nous avons arrêté le programme proposé par
« nous comme base de discussion.

« Le jour même où nos circulaires étaient expédiées de
« Berne, le 5 février, paraissait à Berlin le rescrit de
« S. M. l'Empereur Guillaume II, chargeant S. A. le Prince
« de Bismarck, chancelier de l'Empire, de sonder les dispo-
« sitions des autres États à l'égard d'une Conférence qui
« se réunirait à Berlin pour s'occuper des questions inté-
« ressant le sort des ouvriers.

« Cette coïncidence imprévue a donné lieu à des pour-
« parlors entre la Suisse, l'Allemagne et les autres États.
« Le Gouvernement impérial allemand nous a fait part de

« son intention d'inviter les États à Berlin déjà pour le
« milieu de mars; il a exprimé le désir que nous renon-
« cions pour le moment à la Conférence de Berne, la réunion
« simultanée de deux Conférences ne lui paraissant pas
« dans l'intérêt de la chose.

« Préoccupés avant tout, de la réussite de l'œuvre que
« nous avons d'abord prise en mains, et sincèrement dési-
« reux de voir couronner de succès les efforts entrepris
« dans le même but par S. M. l'Empereur d'Allemagne;
« tenant compte, en outre, d'une part, de ce qu'une répar-
« tition du travail entre les deux Conférences n'a pas paru
« possible; d'autre part, de ce que plusieurs des États qui
« ont accepté notre invitation ont aussi donné leur acquies-
« cement à la Conférence de Berlin, nous n'avons pas hésité,
« dans ces circonstances, à déférer au désir qui nous était
« exprimé, désir partagé d'ailleurs par d'autres gouverne-
« ments, et à renoncer, pour le moment, à donner suite à
« notre initiative.

« En portant ces faits à la connaissance de Votre Excel-
« lence, nous avons donc l'honneur de L'informer que la
« Conférence convoquée à Berne pour le 5 mai n'aura pas
« lieu. Si heureux que nous eussions été d'offrir à cette Con-
« férence notre hospitalité, nous trouvons un motif de satis-
« faction dans notre ferme espoir que la cause de la protec-
« tion des ouvriers fera, à la Conférence de Berlin, un sérieux
« pas en avant.

« Nous saisissons cette occasion, etc... (1). »

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 655 et s.

En tous cas, il est impossible de ne pas être frappé par ce revirement favorable qui s'est produit depuis 1881, jusqu'au point de vouloir en rechercher les véritables causes !

Selon nous, la cause est bien simple... C'est que cette question de l'internationalisme ouvrier a *forcément mûri par la nature même des choses*, étant donné notre *règle évolutionniste*. Il n'y a que cela!... Aussi l'opinion de M. « Nicolas E. Politis » nous paraît *bien peu compréhensible*, tout au plus, *d'une singulière logique*. Cet auteur écrit ⁽¹⁾ : « Pour expliquer pourquoi certains États, ayant décliné la « conférence en 1881, l'acceptèrent en 1889, on a dit que la « question était *mûre en 1889*, et, elle ne l'était pas encore « en 1881 ; il serait plus vrai de dire que le *parti socialiste* « *avait fait beaucoup de progrès* dans l'intervalle, et les « gouvernements, qui doivent dorénavant *compter avec ce* « *parti*, ne pouvaient refuser de lui donner *cette satisfaction* « *morale* » ; — plus loin, il reproduit ces paroles de M. « Cheysson » ⁽²⁾ : « Il n'est plus possible aujourd'hui aux « gouvernements, d'écarter ces questions par une *dédai-* « *gneuse fin de non-recevoir*. *L'opinion publique* avec la- « *quelle ils doivent de plus en plus compter*, ne le leur per- « *mettrait pas* ».

Nous avouons ne pas être capable de saisir, de concevoir la portée de cette objection qu'on a l'air de vouloir nous adresser, il est vrai, d'une manière assez timide ⁽³⁾ !

(1) *Revue internationale de sociologie*, René Worms, 2^e année, 7-8 juill.-août 1894, p. 541.

(2) « Cheysson », *Rapport, Réforme sociale*, 16 janv. 1890, p. 93.

(3) On y dit : « il serait plus vrai de dire... ».

Nous osons demander à cet estimable auteur ce qu'il entend par les mots : « le parti socialiste a fait des progrès, etc... », ce qu'il extrait du passage de M. « Cheysson » pour fortifier sa prétendue idée qu'il paraît préférer timidement à la nôtre ?

En effet, quel est, entre autres, le but du parti socialiste par rapport à la question de la réglementation internationale du travail si ce n'est la relever, *la rendre mûre*?... Or, du moment que ce parti a fait « beaucoup de progrès », du moment que les « gouvernements doivent dorénavant compter avec lui », du moment qu'il est arrivé à pouvoir opposer « l'opinion publique à la dédaigneuse fin de non-recevoir » de ces derniers, n'est-il pas vrai de dire, qu'il a gagné devant l'opinion générale des nations et que par là, la question qu'il soutient y a acquis, à son tour, des attaches de plus en plus solides en *mûrissant*?

C'est donc la présence d'un parti qui devient de plus en plus important et puissant, la présence de l'influence exercée par une opinion publique grandissante, qui ont extorqué cette attitude favorable des gouvernements ! Or, d'où provient cette importance et cette puissance grandissante, d'où provient cette opinion publique favorable si ce n'est de l'âme des nations ? — Quelles sont les preuves immédiates du succès d'une idée, du fait que cette idée a mûri, si ce n'est l'opinion publique favorable qui l'entoure, la prospérité du parti qui la soutient ? — Or, dire qu'une idée a mûri, ou bien, que le parti qui la représente a acquis de l'autorité, est arrivé à imposer ses volontés, a fait beaucoup de pro-

grès... n'est-ce pas à peu de mots près dire la même chose?

Oui, répondra-t-on! mais... on a eu soin d'ajouter qu'il ne s'agissait que d'une « satisfaction morale » à accorder au parti socialiste!... Nous osons nous demander pour répondre, si ces concessions nominales ne constituent pas le germe, le début d'un véritable succès,... si l'expérience du monde n'enseigne pas que cette satisfaction aujourd'hui purement morale pourrait revêtir un jour ou l'autre le caractère de la réalité!

Conclusion :

M. « Nicolas E. Politis » doit être, au fond, du même avis que nous; mais... il présente notre opinion sous un autre cachet; c'est-à-dire en faisant ressortir de préférence *les conséquences extérieures* du fait que la question de l'internationalisme ouvrier a mûri. Pourtant ses discussions sont bizarres, car d'après elles, il paraît vouloir combattre notre opinion ou du moins la reléguer dans un dernier plan à l'aide d'une opinion tant s'en faut semblable, revêtue d'une autre forme seulement ⁽¹⁾.

(1) Nous croyons ne pas nous être trompé en ce qui concerne l'idée de M. « Nicolas E. Politis ». En effet, nous le reconnaissons, il existe une grande différence entre une simple extension de propagande, entre une acquisition de partisans de la part d'un parti ou dans l'intérêt du triomphe d'une idée et une acquisition réelle de crédit devant les yeux du monde. Or, il nous semble que l'estimable auteur ci-dessus, en parlant du grand progrès réalisé par le parti socialiste, de l'influence que ce parti exerce sur les gouvernements,... *en invoquant les paroles de M. « Cheysson »*, relève plutôt une situation du genre du dernier fait compris dans notre précédente phrase, situation qui se confond selon nous avec cet état de choses que : *l'internationalisme ouvrier a mûri*.

Quant à la prétendue satisfaction qu'on a eu à cœur de donner à la Suisse et au caractère anodin et faible du programme, nous répondons :

1° L'histoire enseigne le contraire, étant donné les mouvements multiples et grandissants qui se dessinent progressivement, en ce sens dans toute l'Europe industrielle.

2° Plus le point de départ est modeste et simple, plus les agissements sont lents et raisonnables — plus, aussi, les résultats en sont sérieux et solides. — Et puis, il est peu probable qu'autant d'États de première importance se soient donnés du mal rien que pour accorder une simple satisfaction à un gouvernement étranger, rien que pour aboutir à quelques discussions théoriques accompagnées de l'admiration de la nature, alors qu'à l'avance ils étaient persuadés du résultat négatif de leurs négociations.

A côté de tous ces agissements, initiatives, opinions..., etc. de la Suisse, visant la réalisation de l'idée de la législation internationale du travail, il est très important de mentionner un mouvement particulièrement intéressant à la base duquel se trouve l'initiative privée.

Nous faisons allusion, notamment, à la fédération des brodeurs de la Suisse orientale et du Voralberg ⁽¹⁾.

Cette initiative toute spéciale attire surtout notre attention car :

(1) Pour étudier d'une manière complète et détaillée cette fédération, consulter le remarquable ouvrage de M. « Jay », professeur agrégé à la Faculté de droit de Paris, intitulé : *Étude sur la question ouvrière en Suisse*, Troisième partie : — *Une corporation moderne*, p. 215 et s.

1° Elle démontre une fois de plus la vérité et l'exactitude de notre formule évolutionniste.

2° Elle constitue une façon spéciale d'aborder le problème de la réglementation internationale du travail, façon qui permet d'entrevoir une solution plus satisfaisante peut-être, un espoir quelconque quant au succès de cette idée de l'internationalisme ouvrier.

Nous disons en premier lieu que l'action des brodeurs de la Suisse orientale et du Voralberg avec ses phases multiples, prouve surabondamment que toute réglementation locale, restreinte des forces du travail tend à devenir générale, internationale.

Nous commençons par nous demander : qu'est-ce qui a poussé au premier chef les brodeurs suisses à s'unir en fédération pour réglementer leur industrie?

C'est incontestablement la situation fâcheuse dans laquelle se trouvait plongée cette dernière à un moment donné.

Depuis lors, acheminés sur la pente de la réglementation du travail, dans l'intérêt du relèvement de leur industrie, les brodeurs fédérés se sentent obligés de travailler de toutes leurs forces pour attirer dans leur fédération un nombre de plus en plus considérable de brodeurs, pour généraliser autant que possible leurs associations! — Et ces tentatives sont très naturelles, toutes indiquées en présence des désavantages que leur système de réglementation rencontre, étant donné le régime dissolvant de la libre concurrence.

En effet, voilà ces brodeurs gênés dans leur œuvre de réglementation par des confrères non fédérés de la localité, du

canton, du pays... Ils emploient toutes sortes de moyens, ils prennent toutes espèces de mesures pour éviter les conséquences fâcheuses de leur concurrence; ils veulent à tout prix les faire entrer dans leur association... Les voilà très contents de l'existence d'une initiative analogue dans le Voralberg; les voilà pleins d'enthousiasme en apprenant la constitution en Saxe d'une fédération analogue!... Cette corporation moderne, cependant, approchait de sa période de malheurs, de déclin,... l'année 1891 notamment marque le point de départ de ses débâcles, sa crise fut terrible, son existence menacée!... Malgré cela les esprits de réforme ne se découragent guère, les membres de la fédération ne votent nullement en faveur de sa dissolution..., au contraire, tout ce monde se dirige vers le caractère obligatoire de la fédération, il rêve des conventions internationales ayant pour but de régler les conditions de production de l'industrie de la broderie. — Voici donc sous quelles couleurs s'annoncent les résultats nécessaires et extrêmes de tous ces agissements ayant comme base l'initiative privée.

Nous disons en second lieu que cette initiative des brodeurs de la Suisse orientale et du Voralberg comprend une façon plus avantageuse peut-être, d'aborder le problème de la réglementation internationale du travail.

En effet, ce qui fait surtout la difficulté de la réalisation de cette idée, c'est comme nous l'avons déjà reconnu, sa complexité, son caractère flottant, indécis, son but peu précis... La preuve, c'est qu'à tout moment, on sent la nécessité de se limiter, que pour commencer on a été forcé d'exclure du

domaine de la réglementation projetée le travail agricole, les travaux des modestes artisans, ceux accomplis dans les industries domestiques... Qu'on s'est borné à n'embrasser que les travaux exécutés dans les établissements appelés fabriques... Puis, au fur et à mesure qu'on avançait, on se voyait contraint de s'éloigner de plus en plus du domaine de l'abstraction, de s'approprier des formules plus précises, mieux définies, en d'autres termes de limiter le programme lui-même de la réglementation projetée en lui donnant une forme concrète, en le détaillant... On se voyait obligé en outre, de se livrer à tout un travail ayant pour but de préparer, d'introduire dans les mœurs des nations ce système de réglementation... Or, la voie toute spéciale suivie par les brodeurs de la Suisse orientale, offre un moyen beaucoup plus simple d'atteindre ces buts. En réalité, une activité dirigée sur un champ plus étroit, une activité n'embrassant qu'une branche industrielle, permet de surmonter avec plus de facilité les difficultés inhérentes à la complexité de la question, à la diversité des conditions de production, à la variété des mœurs, etc... Cette activité restreinte simplifie merveilleusement la solution d'un problème aussi vaste et général... Et puis, en supposant que dans une industrie spéciale ⁽¹⁾ des résultats relativement complets soient atteints

(1) Par exemple l'industrie de la broderie, qui fournirait d'ailleurs un champ d'expérimentation « particulièrement favorable et cela surtout pour deux raisons : parce que dans presque tous les pays les brodeurs sont déjà plus ou « moins organisés et aussi parce que les fabricants ou commerçants de cette « industrie sont aussi désireux d'une réglementation internationale que les ouvriers eux-mêmes (Jay, *op. cit.*, en note, p. 263). D'après le *Grütlianer*, des

grâce à cette façon de procéder, ne serait-il pas vrai de dire que ce triomphe partiel constituerait un exemple salubre, une impulsion autrement encourageante et rassurante vers la généralisation de la législation internationale du travail à toutes les branches industrielles ?

Aussi, s'il s'agissait de choisir, si par hasard nous nous avisions à soutenir le système de la réglementation internationale du travail, nous repousserions énergiquement tout ce qui pourrait constituer une méthode d'action révolutionnaire, mais nous enseignerions à côté de la méthode lente et raisonnable de la préparation et de la réflexion, à côté d'une limitation salubre des points et des règles à arrêter, la concentration, pour commencer, de tous les agissements sur une branche spéciale, la restriction du champ d'activité.

C'est, selon nous, de cette manière seulement qu'on pourrait arriver peu à peu à creuser, à faire mûrir, à pénétrer... dans l'intérêt du triomphe, au début partiel, plus tard général, peut-être, de l'internationalisme ouvrier.

SECTION VI

HISTORIQUE DE L'IDÉE DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL EN ALLEMAGNE, JUSQU'À LA CONFÉRENCE DE BERLIN DE 1890.

C'est la constitution tardive de l'empire d'Allemagne qui fit que la sollicitude du législateur pour la question ouvrière s'y éveilla relativement tard. Malgré cela les esprits de ré-

« 10 et 12 mars 1892, cette réglementation internationale devrait nécessairement déterminer la durée du travail et un prix minimum » (Jay, *op. cit.*).

forme n'avaient guère sommeillé là-bas, leurs opinions avaient éclaté dans des discours, au milieu de réunions publiques, dans des journaux, revues, etc. — Et pouvait-il en être autrement : alors que l'Allemagne était entourée de pays où l'exploitation des forces du travail avait atteint son comble, où une amélioration sensible des conditions de la classe ouvrière avait été obtenue grâce au législateur ou à l'initiative privée? alors qu'elle-même se sentait glisser de plus en plus vers les conséquences dangereuses d'un régime nouvellement adopté? — L'idée de la réglementation internationale du travail avait également attiré son attention. C'est incontestable que la fermentation en ce sens dans certains pays industriels l'avait saisie, que le bruit occasionné par la question de l'internationalisme ouvrier soulevée dans des pays voisins l'avait impressionnée; mais il n'est pas moins vrai que la nation était bien persuadée par elle-même de l'utilité d'une pareille mesure en présence du protectionnisme ouvrier; il n'est pas moins vrai que cette idée se trouvait peut-être plus préparée, ici, pour mûrir, que dans un certain pays appelé à donner son hospitalité à une impulsion plus que précocée! — Et, si nous ajoutons qu'un parti très puissant, le parti socialiste, auquel elle avait servi de berceau et qui s'y trouvait en pleine floraison, ne tarda point d'embrasser notre question pour en devenir un apôtre zélé, il est impossible de méconnaître que par la force même des choses et des circonstances, sa destinée lui avait assigné un rôle de première importance dans la question de la réglementation internationale du travail.

Autant que nous le sachions, c'est en 1858, une année seulement après la dernière publication de « Daniel Le Grand » que l'idée d'une entente internationale fut pour la première fois nettement proposée de la part de l'Allemagne. Deux représentants de la chaire : notamment « Bluntschli » et « Brater » se prononcent ouvertement en faveur de cette idée ⁽¹⁾. Ils soutiennent que le moyen le plus sûr d'arriver à des résultats réels par rapport à l'interdiction du travail du dimanche, ce serait une entente internationale le concernant.

C'est encore grâce aux agissements du chef socialiste allemand « Karl Marx » que toute une association internationale de travailleurs lance, en 1866, à Genève, le protectionnisme ouvrier et l'émancipation des travailleurs du domaine local ou national sur le domaine social, international. En effet, l'influence de l'Allemagne ne fut pas minime dans ce congrès où la question ouvrière avait groupé autour d'elle les agissements des délégués ouvriers de presque tous les pays de l'Europe industrielle.

La puissance et l'éclat du nouvel État germanique, avaient ébloui les esprits. La nation se trouvait admirablement constituée et unifiée, l'indemnité de guerre récemment perçue l'avait enrichie, son amour-propre paraissait proche de l'apogée, sa fierté en était à son comble, une extension vraiment prodigieuse caractérisait son industrie,... A qui devait-on

(1) *Deutsches Staats-Wörterbuch herausg. von « Bluntschli » und « Brater »,* Band 3, p. 491.

cette prospérité croissante de la nation?... Il nous semble que la réponse était unique ! : A la sagesse, au raisonnement, à la capacité de son cerveau, c'est-à-dire à l'organisation heureuse de son gouvernement, en un mot à l'État ! Il n'y avait par conséquent rien d'étonnant que de voir, de l'autre côté du Rhin, bon nombre d'esprits portés résolument vers une exaltation de l'idée de l'État !

Tels furent les événements et circonstances destinés à amener la rupture ouverte avec l'économie politique classique en faveur de l'éclosion de l'école interventionniste !

Malgré la prospérité nationale que nous venons de décrire — alors que la nécessité d'une réforme quelconque n'était pas bien cuisante dans le domaine du travail, alors qu'on y pouvait plus ou moins se passer, à la rigueur, de toute mesure protectrice humanitaire, de toute intervention bienfaisante — les interventionnistes allemands se trouvaient en pleine activité, ils avaient arrêté les bases de leur école ; de plus ils l'avaient même définitivement constituée sous le nom de société dite de politique sociale ⁽¹⁾.

Or, qu'allait-il s'ensuivre durant l'inévitable crise industrielle qui devait naturellement succéder à cet élan prodigieux de l'industrie allemande, si ce n'est un redoublement d'agissements et d'efforts en faveur de la théorie interventionniste ? N'était-ce donc pas tout à fait naturel que de voir l'État allemand assailli de tous les côtés pour qu'il répande immédiatement ses bienfaits sur le monde malheureux des travail-

(1) Au congrès à Eisenach, 1872.

leurs, comme jadis, en ce qui concerne la nation en entier, au point de vue politique?

Le socialisme de la chaire, représentant important des nouveaux principes interventionnistes, paraît, d'après notre théorie, devoir être partisan de l'idée de la réglementation internationale du travail. — Il n'en est rien, car ses membres, tout en se prononçant en unanimité en faveur de l'intervention de la loi et des pouvoirs publics dans le contrat de travail, ne votent pas tous pour l'idée de l'internationalisme ouvrier! — Ainsi, « Gustav Schönberg », « Adolf Wagner », « Lorenz von Stein », soutiennent cette idée, tandis que « Lujo Brentano » et d'autres la repoussent.

Encore en 1871, avant le célèbre congrès d'Eisenach, « Gustav Schönberg », à cette époque professeur d'économie nationale à l'université de Fribourg, et « Adolf Wagner », professeur d'économie nationale à l'université de Berlin, tous persuadés qu'ils étaient des dangers de la protection ouvrière en présence du principe de la libre concurrence, développent ouvertement l'utilité d'une entente internationale concernant le travail.

« Gustav Schönberg », en adoptant comme point de départ la nécessité de la protection des forces du travail, se préoccupe des inconvénients que cette protection entraînerait en présence de la libre concurrence.

Voici à peu près sa façon de raisonner :

Le premier effet, dit-il, de la protection des forcés du travail, aboutit à une charge imposée aux entrepreneurs, charge résultant d'une hausse du coût de production des marchan-

disés ! — Or, il est évident que ces entrepreneurs chercheront un moyen de s'en exonérer et ce moyen leur sera naturellement fourni par une décharge sur les consommateurs à l'aide d'une élévation du prix de ces marchandises. Mais, en réalité, cette situation n'embarrassera guère les consommateurs car — en présence de la concurrence étrangère — il leur sera possible de l'éviter en achetant des marchandises du dehors au préjudice des entrepreneurs écrasés, au grand détriment de l'industrie nationale. D'où résulte qu'il faudrait introduire dans tous les pays les mêmes lois protectrices des ouvriers, qu'il faudrait soumettre toutes les dispositions humanitaires comme la fixation d'une journée normale, l'élévation du taux des salaires, l'interdiction des travaux nuisibles à la santé, l'interdiction ou la limitation du travail des enfants et des femmes, etc... à des négociations entre États.

Pour conclure, nous reproduisons textuellement un passage décisif de Schönberg lui-même :

« Wir haben bisher eine Aera internationaler Handelsver-
« träge erlebt, wir müssen und werden eine neue Aera erle-
« ben, in der auch die Gesetzgebung in der sozialen Frage
« Gegenstand internationaler Verhandlungen wird ⁽¹⁾. »

Les mêmes préoccupations obsèdent l'esprit « d'Adolf Wagner » qui propose également une entente internationale dans l'intérêt de la conciliation de la protection ouvrière avec la capacité de la concurrence nationale⁽²⁾. Cependant il nous

(1) « Schönberg », *Arbeitsämter*, p. 25 et s.

(2) « Adolf Wagner », *Rede über die soziale Frage*, p. 20 et s., 31, 34.

semble qu'il prévoit lui-même des difficultés s'opposant à la réalisation de cette idée utile et humanitaire ; en effet, il recommande dans le cas d'impossibilité d'arriver à un accord international, des mesures douanières protectrices dans l'intérêt des travailleurs nationaux. Voilà encore des hésitations devant la réalisation future de l'idée de la réglementation internationale du travail ! Cette fois-ci elles émanent d'un socialiste de la chaire, qui est en même temps un de ses partisans les plus convaincus !

On aurait dit que l'idée de la réglementation internationale du travail, mise ainsi en avant et soutenue par les deux chefs les plus marquants du socialisme de la chaire, devait trouver un appui très solide dans le sein du Congrès d'Eisenach, destiné à arrêter les bases définitives du socialisme réglementaire. Cependant il paraît — d'après M. « Adler ⁽¹⁾ » qui s'en rapporte aux dires de M. « Brentano ⁽²⁾ » — que cette idée rencontra une vive opposition dans le sein même de ce Congrès.

Quant à M. « Brentano », sans s'affirmer nettement hostile à l'idée de la réglementation internationale du travail, il a l'air de ne pas saisir la nécessité de la réalisation d'une pareille idée. — En effet, tout en reconnaissant que le principe du libre-échange paraît devoir s'accorder, se concilier avec la réglementation internationale du travail ⁽³⁾, il consi-

(1) « Adler », *op. cit.*, p. 68.

(2) *Verhandlungen der Eisenacher Versammlung zur Besprechung der sozialen Frage, Referat Brentanos, über Fabrikgesetzgebung*, p. 22.

(3) Grâce à laquelle on pourrait éviter une protection douanière devant

dère cette dernière comme inutile, étant donné l'efficacité, l'intensité plus grande, l'augmentation de productivité des forces du travail résultant de toute protection, de tous ménagements, de ces mêmes forces du travail. Et de plus, non seulement qu'il estime les effets de cette efficacité, de cette intensité plus grande, de cette augmentation de productivité des forces du travail comme suffisants pour contre-balancer l'affaiblissement de la capacité de concurrence occasionné par les lois protectrices, mais il va bien plus loin, il les considère comme capables de relever l'industrie nationale ⁽¹⁾ ⁽²⁾.

Plus tard « Brentano » expose dans son ouvrage intitulé : *Handbuch der Polit. Oekonomie* ⁽³⁾, le programme du « parti ouvrier chrétien-socialiste ⁽⁴⁾ » relatif à la réglementation internationale du travail. — En voici le contenu :

1° Interdiction du travail du dimanche; suppression du travail des enfants et des femmes mariées dans les fabriques.

2° Journée normale modifiée d'après la communauté de métier.

3° Impulsion énergique vers l'internationalisme de ces

nécessairement être entraînée dans certains pays de protection ouvrière par une exploitation exagérée des forces du travail exercée dans d'autres pays.

(1) Voir l'ouvrage sur l'*État chrétien* de « H. Thiersch », 1875.

(2) Voir les discussions de « Franz Duncker » devant l'assemblée d'Eisenach. — Ce dernier se prononce en faveur de l'idée de la réglementation internationale du travail (Verhandlungen, etc., p. 43).

(3) S. Aufl., t. I, p. 940.

(4) Fondé par le prédicateur de la cour « Stöcker ».

lois protectrices du travail; en attendant ce fait, protection suffisante du travail national.

En 1878, le professeur « Baron »⁽¹⁾ justifie la réglementation internationale du travail de la même manière que « Brentano ». Il pense notamment que le principe du libre-échange ne saurait se concilier avec la protection ouvrière d'un pays qu'à l'aide d'une entente entre États concernant cette protection ouvrière, par exemple, l'adoption d'une journée normale. Mais, à la différence de « Brentano », il considère cette entente internationale comme nécessaire et s'estime fort heureux de pouvoir avancer ses propositions, en un moment propice, c'est-à-dire, alors que les négociations concernant les rapports commerciaux entre États sont à l'ordre du jour.

La même année « Lohmann »⁽²⁾ se prononce aussi en faveur de la législation internationale de l'industrie⁽³⁾ et la *Zukunft*, organe « scientifique » de la « socialdémocratie » en Allemagne, propose également des ententes internationales⁽⁴⁾.

En 1879 et 1880, ce sont les « Staatswirthschaftlichen Abhandlungen » du « Dr R.-F. Seyfferth » qui s'occupent de l'idée de la réglementation internationale du travail en

(1) « Baron », *Der Normalarbeitstag in Nord und Süd*, 1878, Juni-Heft.

(2) Geheimer, *Ober-Regierungsrath und vortragender Rath im preussischen Ministerium für Handel, Gewerbe, etc.*

(3) « Lohmann », *Die Fabrikgesetzgebung der Staaten des europäischen Kontinents*, p. 7.

(4) *Die Zukunft*, *Sozialistische Revue*, I. Jahrg. *Zur Wirthschaftlichen Krisis*, p. 512.

votant en sa faveur ⁽¹⁾ et en 1881 le « *Jahrbuch für Sozialwissenschaft, und Sozialpolitik* » ⁽²⁾ ».

Durant la neuvième décade de notre siècle, les partisans de l'idée de la réglementation internationale du travail deviennent de plus en plus nombreux en Allemagne, leurs adversaires de plus en plus acharnés ; les impulsions, agissements, mouvements, propagandes, en ce sens, y acquièrent un caractère accentué. — Aussi cette période de temps comprend-elle un historique important, une riche littérature concernant l'idée de l'internationalisme ouvrier en Allemagne.

Le commencement de cette décade est remarquable, car il inaugure l'exposition de deux faisceaux de déclamations et de discussions tout à fait contradictoires, la mise en lumière de deux doctrines franchement opposées par rapport à l'idée de la législation internationale du travail.

Nous faisons allusion notamment aux deux thèses célèbres soutenues par « Gustav Cohn » ⁽³⁾ et « Lorenz von Stein » ⁽⁴⁾.

Le premier se déclare adversaire convaincu de la réalisation de l'idée de la réglementation internationale du travail ⁽⁵⁾.

(1) *Staatswirtschaftliche Abhandlungen*, herausgegeben von Dr R.-F. Seyffert, Erste Serie, p. 113-127, et Zweite Serie, p. 69-84 et p. 123 à 150. — Voir encore l'organe du pasteur « Todt » appelé *Staats-Sozialist*, Jahrg. 1879, n° 30, 26 juill., n° 31, 2 août et n° 38, 20 sept.

(2) *Jahrbuch für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik*, herausgeg., von Dr Ludwig Richter, Zweiter Jahrg. (1881), p. 109-114.

(3) Professeur à l'Université de « Göttingen ».

(4) Un des représentants les plus illustres du socialisme de la chaire.

(5) « Gustav Cohn », *Internationale Fabrikgesetzgebung in den Jahrbüchern für Nationalökonomie und Statistik*, Jahrgang, 1881, t. XXXVII. —

Le second défend résolument l'internationalisme ouvrier (1).

D'après « Gustav Cohn » il existe un obstacle très sérieux, un obstacle paraît-il insurmontable, qui s'oppose à la réalisation de l'idée de la législation internationale du travail. — Cet obstacle consiste notamment dans la diversité des situations réelles caractérisant les différents pays au point de vue économique et industriel. — Or, se demande notre auteur en doutant : Peut-on concevoir la réalisation d'une uniformité en ce qui concerne les dispositions protectrices des ouvriers du monde entier, dispositions qui varient actuellement suivant les États, en présence des situations réelles très diverses qui caractérisent l'industrie de ces mêmes États ? — Est-ce un pur hasard qui fait que la peine d'un demi-siècle déployée par l'Angleterre en vue de la protection du travail et de son exécution, aboutisse à l'act de 1878 qui n'exclue des fabriques que les enfants, de moins de dix ans, alors que la loi fédérale suisse de 1877 en exclue tous ceux au-dessous de quatorze ans ? — Gustav Cohn attache une grande importance à ces quatre années qui distinguent l'act de 1878 de la loi suisse de 1877, il attire notre attention sur la série de faits et d'évé-

« Gustav Cohn », *Referat über Internationale Fabrikgesetzgebung (nebst zwei kürzeren Reden) in den Verhandlungen des Vereins für Sozialpolitik von 1882.* — « Gustav Cohn », *Internationale Fabrikgesetzgebung*, dans ses *Volkswirtschaftlichen Aufsätzen* (1883).

(1) *Jahrbuch für Gesetzgebung, Verwaltung und Volkswirtschaft*, Jahrgang 1882, article : *Einige Bemerkungen über das internationale Verwaltungsrecht*, p. 395-442.

nements — histoire digne de remarque en l'honneur du peuple suisse — qui a dû se dérouler pour qu'on puisse atteindre cette disposition salubre; enfin il se demande si l'Angleterre, où la situation de fait est bien différente, saurait franchir ces quatre années d'un seul bond et en un clin d'œil? (1)...

Il continue : toute législation protectrice des forces du travail rencontrera un vif obstacle non seulement de la part des fabricants et entrepreneurs, mais surtout de la part des ouvriers eux-mêmes. En effet, ces derniers en vertu d'une loi de la nature, sont étroitement attachés à la vie et par là capables d'endurer n'importe quel état de misère, pourvu qu'ils vivent. Or, comment, cette classe grandissante du prolétariat pourrait-elle subsister en présence du machinisme, si ce n'est en faisant travailler ses enfants dès leur plus tendre jeunesse? Comment pourrait-elle vaincre la contrainte, l'impétuosité de la nature, si ce n'est en passant outre les exigences d'une vie de bonnes mœurs, inconcevable en dehors de la famille et d'une éducation plus ou moins soignée? — L'histoire ne nous fournit-elle point des exemples? — N'est-ce pas vrai que les excès ont été moindres là où le développement de l'industrie moderne a été relativement tardif, là où l'on a veillé sur les intérêts de la famille, de l'éducation, ... en un mot sur les intérêts moraux comme en Allemagne et en Suisse? — N'est-ce pas vrai que les abus

(1) « Gustav Cohn », *Verhandlungen des Vereins für Sozialpolitik*, von 1882, p. 62.

ont été criants dans les pays où l'industrie moderne s'est développée de bonne heure, dans les pays où les intérêts moraux... ont été sacrifiés? Comme en Angleterre ⁽¹⁾?

L'opposition des travailleurs étant ainsi mise à jour et justifiée, il la relève en donnant comme exemple la résistance séculaire que rencontre de leur part la loi allemande sur la scolarité ⁽²⁾?

De là il résulte que toute législation protectrice des forces du travail est nécessairement et étroitement liée à l'état général des ouvriers appartenant à la nation à laquelle elle doit s'appliquer, à la situation économique et industrielle de cette nation. Or, étant donné la diversité des conditions des ouvriers dans les différents pays industriels ainsi que la variété des situations économiques et industrielles de ces derniers, il est évident que la généralisation, l'uniformité d'une législation protectrice des forces du travail s'appliquant à tous ces pays est irréalisable.

Enfin « Gustav Cohn » relève la difficulté d'exécution de cette législation protectrice générale et uniforme! En distinguant soigneusement toute législation protectrice du travail de son exécution, il est obligé de reconnaître que les dispositions de protection d'un pays quelconque ne sont guère exécutées partout de la même manière, que cette exécution varie, qu'elle est plus ou moins complète suivant les localités, suivant les exigences du particularisme de chaque

(1) « Gustav Cohn », *op. cit.*, p. 60 et s.

(2) « Gustav Cohn », *op. cit.*, p. 61.

contrée ! Or, cette exécution ne sera-t-elle pas d'autant plus difficile à réaliser lorsqu'il s'agira d'un champ d'application très vaste, embrassant plusieurs pays, plusieurs souverainetés ⁽¹⁾ ?

Écoutons maintenant la voix de « Lorenz von Stein », partisan zélé de l'idée de l'internationalisme ouvrier.

Cet auteur développe une thèse que nous avons déjà eu l'occasion d'exposer et qui par suite nous est fort connue.

Tout en faisant ressortir les réformes essentielles touchant la condition des ouvriers, comme celles ayant trait :

- 1° Au temps de travail ;
- 2° Au travail des enfants ;
- 3° A celui des femmes ;
- 4° Au soutien des travailleurs en général... , il fait remarquer que toutes les règles dont le but consisterait dans l'exécution des réformes de plus haut, ainsi que toute autre disposition protectrice concernant l'état des travailleurs en général, occasionneraient une élévation du prix des marchandises, élévation résultant de la hausse du coût de production. — Or, il est évident, que plus les réformes en ce sens seraient profondes et nombreuses, plus aussi l'industrie du pays les ayant adoptées se trouverait lésée en présence de la concurrence libre du dehors.

Par conséquent :

Attendu que l'inégalité des lois sur le travail entraîne des conséquences fâcheuses ;

(1) « Gustav Cohn », *op. cit.*, p. 62.

Attendu qu'elle pose un problème de première importance devant la vive sollicitude des temps modernes...

« Lorenz von Stein » propose d'uniformiser les différentes lois sur la protection des ouvriers pour aboutir à une disposition générale et unique embrassant toute l'Europe⁽¹⁾.

Presque à la même époque, deux voix admettant, également, des solutions différentes au sujet de l'idée de la législation internationale du travail, trouvent toutes les deux asile dans le *Handbuch der Politischen Oekonomie* de « Schönberg ». — Nous voulons rappeler notamment les discussions de « Brentano » et l'opinion de « W. Lexis »⁽²⁾.

Brentano conserve toujours l'attitude hostile que nous lui connaissons. Il paraît toujours ne point saisir l'utilité, la nécessité d'une entente entre États par rapport à la protection des forces du travail. En effet, il fait remarquer, sans la moindre hésitation, que les lois protectrices nationales, nécessaires pour améliorer la condition des ouvriers, ne peuvent guère avoir pour effet d'affaiblir la capacité de concurrence du pays. Il en fournit, du reste, l'exemple, en indiquant les faits et phénomènes produits en Angleterre. Quant aux obstacles s'opposant à toute réalisation de l'idée en question, il en relève deux très importants :

1° La diversité des rapports sociaux dans les différents pays ;

(1) « Lorenz von Stein », *op. cit.*, p. 441. — Voir en même temps la thèse de « Wilhelm Roscher » développée dans son *System der Volkswirtschaft*, 1881, t. III, chap. sur *Soziale Gewerberegulative* et dans *Nationalökonomie des Handels und Gewerbetreibenden*, p. 683.

(2) Professeur à l'université de Göttingen.

2° La résistance aux lois protectrices, résistance rendant illusoire toute observation générale, commune de ces lois protectrices (1).

« W. Lexis » au contraire, envisage la question d'une manière toute différente. — Il reconnaît ni plus ni moins que toute législation sur les fabriques ayant pour effet de limiter la liberté de commerce d'un pays ainsi que toute disposition protectrice des travailleurs adoptée dans ce même pays, sont appelées à léser sa capacité de concurrence. Suivant lui le remède en est fourni grâce à la protection douanière qu'il essaie de justifier, d'approuver dans ce cas. — Mais après avoir émis des doutes sérieux sur les récompenses particulières économiques au profit des fabricants, récompenses que certains esprits prétendent inhérentes à toute limitation du travail des enfants, à toute fixation du temps du travail, etc..., il ne tarde point à faire des vœux pour qu'une entente internationale sur le travail dans les fabriques rende inutiles les protections sociales douanières (2).

(1) *Handbuch der Politischen Oekonomie* de « Schönberg », 1882, I, Auflage, Bd. I, *Über die Gewerbliche Arbeiterfrage*, p. 976 et s. — Voir en même temps, p. 35 et s. de la publication : *Die tägliche Arbeitszeit* de « Heinrich Fränkel » où ce dernier se prononce presque dans le même sens que « Brentano »; en effet, c'est surtout la diversité du développement industriel dans les différents pays ainsi que l'inégalité probable de l'exécution qui le déterminent en 1882, à s'opposer à l'idée de l'internationalisme ouvrier.

(2) *Handbuch der Politischen Oekonomie* de « Schönberg », 2, Auflage, Bd. II, über den « Handel », p. 1115. — Consulter, également, le *Wahl — katechismus der Deutschen Volkspartei für die Reichtagswahl*, 1884, p. 15. On y trouvera, notamment, par rapport à notre question, les résolutions très

Il est vrai de dire, que toutes ces discussions développées principalement de la hauteur des chaires avec beaucoup de vigueur et de talent, que toutes ces opinions jaillissant surtout sous la plume des représentants les plus illustres de l'enseignement, correspondaient à un courant autrement puissant ayant déjà agité l'Empire par rapport à la question de l'internationalisme ouvrier.

Deux mouvements très importants avaient groupé et englobé, entre autres, presque tous les agissements ayant pour objet cette question :

1° Le mouvement social-politique ;

2° Le mouvement social-catholique.

L'étude des principales opinions émises les 9 et 10 octobre 1882 au congrès de Francfort-sur-le-Mein appelé « Verein für Sozialpolitik », en ce qui concerne l'idée de la législation internationale du travail, nous renseignera suffisamment sur le caractère général et le but essentiel du mouvement social-politique en Allemagne par rapport à cette idée.

Comme le constate le docteur Adler, l'opinion générale de cette assemblée dont l'ordre du jour comprenait la question de la législation internationale sur les fabriques, et qui malgré cela avait choisi comme rapporteur ⁽¹⁾ et corapporteur ⁽²⁾ des adversaires de cette question, fut favorable à son égard.

importantes prises par le « parti populaire démocratique allemand », lors de son congrès tenu à « Karlsruhe », le 24 septembre 1882.

(1) « Gustav Cohn ».

(2) « Docteur Franck ».

Le rapporteur « Gustav Cohn » expose les raisonnements que nous lui connaissons⁽¹⁾.

Le corapporteur « docteur Franck⁽²⁾ » y émet trois fois des raisonnements hostiles.

Premièrement, il essaie de démontrer que le domaine sur lequel devra porter la législation internationale sur les fabriques, manque de précision et que, par conséquent, il a besoin d'être déterminé.

Il se demande :

1° Ce qu'on devrait entendre sous le nom de « fabrique » et « d'ouvrier de fabrique » ?

2° Quelles devraient être les limites d'une protection ouvrière ?

3° Faudrait-il protéger la bonne d'enfants aussi bien que l'ouvrière de fabrique ?

4° Le travailleur des champs comme l'ouvrier des ateliers⁽³⁾ ?

Deuxièmement, il entrevoit une difficulté, un danger dans le fait qu'une entente internationale sur le travail devra nécessairement — à la différence de tous autres accords entre États pouvant se limiter aux « pays de culture », à l'Europe par exemple — revêtir pour être utile un caractère général, universel, embrasser des pays qui se trouvent en dehors de la culture, la Chine et le Japon par exemple. Tout cela lui

(1) *Referat über internationale Fabrikgesetzgebung (nebst zwei kürzeren Reden)* in den *Verhandlungen des Vereins für Sozialpolitik*, 1882.

(2) Propriétaire de fabrique (Charlottenburg).

(3) *Verhandlungen*, etc..., p. 66.

fait concevoir — à part, bien entendu, la difficulté grandissante d'exécution qui s'ensuivrait — des craintes pour le niveau général atteint par les ouvriers appartenant « aux pays « de culture ». Il craint notamment qu'une entente internationale ne pousse ces ouvriers vers la condition de ceux appartenant à des « pays en dehors de la culture », condition de beaucoup inférieure par la force même des choses ⁽¹⁾.

Troisièmement, il avoue voir d'un œil de faveur l'emploi considérable :

1° Du travail des femmes ;

2° Du travail des enfants.

Car en cas de « stagnation des affaires », de « mauvaises conjectures », ce serait ces derniers qui subiraient le poids d'un renvoi fatal ; quant aux pères de famille, ils seraient au moins épargnés dans l'intérêt de la subsistance des leurs ⁽²⁾.

En même temps, des propositions favorables à l'internationalisme ouvrier furent formulées par :

« F.-I. Neumann », professeur à « Tubingue », « Léopold Sonnemann », « Louis Simons », « Bueck (Düssel-

(1) Remarque : Il est curieux de remarquer qu'au chapitre I de cet ouvrage, alors que nous n'avions pas la moindre connaissance des discussions de « Franck », c'est au contraire « le défaut » du lien international ouvrier qui nous avait suggéré cette même crainte en présence des différentes législations nationales sur le travail. C'est un fait que nous signalons simplement car l'opinion de « Franck » est loin d'avoir occasionné un changement d'avis de notre part. — Pour pouvoir étudier cette opinion de « Franck » d'une manière plus précise consulter : *Verhandlungen*, etc..., p. 67 et Dr Adler, p. 77 et s...

(2) *Verhandlungen*, etc..., p. 68 et s.

dorf) », « Miquel », Dr « Robert Friedberg », professeur à « Halle », etc... (1).

Le parti catholique de l'Allemagne, loin de négliger sa mission corroborée par le sceau du Christianisme, eut toujours à cœur de combattre les abus et les oppressions, de porter remède aux plaies sociales; il crut toujours de son devoir le soulagement du prolétariat, la protection des pauvres et des malheureux de ce monde !

Des plaintes amères, des situations désespérées, des conditions critiques et lamentables n'avaient cessé d'attirer sa vive sollicitude ! — C'est grâce à son appel, notamment, que l'année 1882 vit la formation d'un comité catholique social-politique destiné à s'occuper de l'usure, des salaires, etc... — C'est toujours sur son injonction que se forma plus tard une réunion sociale-politique libre, sur les bases du catholicisme (2).

C'était tout indiqué que le programme de cette assemblée libre devait comprendre la réglementation du travail et, par conséquent, sa limite supérieure et inévitable : « L'internationalisme ouvrier ». — Voici, du reste, les points essentiels de ses résolutions prises à ce sujet du 29 juin au 6 juillet 1886 :

I. — Après avoir justifié la légitimité de l'intervention de l'État dans les rapports économiques et du travail;

(1) Voir : *Verhandlungen*, etc..., p. 70 et s., ainsi que Dr Adler, *op. cit.*, p. 80 et s.

(2) *Jahrbuch der Freien Vereinigung Kathol. Sozialpolitiker*, Herausgegeben durch das Redaktions-Komitée, Erster Jahrgang, 1887, p. 3 et s. — *Jahrbuch*, etc., p. 6.

II. — Après avoir reconnu, du même coup, l'insuffisance de toute action isolée de la part d'un seul État;

III. — Après avoir mis en lumière et rappelé que les sentiments de la société chrétienne sont conformes à tous ceux ayant pour but une entente ou réunion internationale dont l'objet serait la réglementation des rapports économiques et du travail;

IV. — Après avoir exposé l'utilité, voire la nécessité d'une pareille entente ou réunion;

L'assemblée recommande de provoquer la réalisation de cette idée de toute manière propre ⁽¹⁾.

Cette assemblée marque le point de départ de toute une propagande ayant pour but le triomphe, non seulement de l'internationalisation de la protection ouvrière, mais aussi d'un lien international concernant les rapports économiques et du travail en général ⁽²⁾. — On y essaie d'asseoir cet internationalisme économique et du travail sur des bases solides en s'efforçant de dissiper tout nuage de doute pouvant planer sur les esprits par rapport à sa réalisation, à son exécution. A cet effet, on combat notamment avec énergie la formule malheureuse : une réglementation internationale du travail ne saurait se prêter à aucune exécution ⁽³⁾. — On y invoque des exemples heureux fournis en ce sens par les questions de poste, de règlements de frontières, de soins et

(1) *Jahrbuch der freien Vereinigung*, etc., p. 20 et s. Voir aussi, *Die Beschlüsse der freien Vereinigung*, etc., p. 3 et s.

(2) *Op. cit.*, p. 15 et s.

(3) *Op. cit.*, p. 14.

secours à accorder aux blessés en temps de guerre, etc... On y rappelle les succès ayant accompagné des entreprises analogues dont le but consistait dans la protection du capital ⁽¹⁾.

Tout ce mouvement porte l'empreinte de l'esprit du Christianisme ; on y relève, notamment, l'une des grandes bases de cette morale inébranlable et perpétuelle du Christ : L'union dans les idées et sentiments devant aboutir à une fraternité universelle ! Aussi cette honorable réunion après avoir repoussé toute idée, toute préoccupation d'un privilège exclusif attaché aux catholiques convaincus dans cette œuvre de propagande, avait proposé à tous les amis des travailleurs une union générale ayant pour but d'assurer le bien-être à la classe malheureuse du prolétariat ⁽²⁾ et ⁽³⁾.

Cinq mois, environ, séparaient le mouvement catholique précité de ces séances décisives et remarquables dont nous venons de nous occuper, et déjà un courant parti du sein du gouvernement lui-même, courant nettement hostile à l'internationalisme ouvrier, se dessinait en Allemagne.

C'est le prince « Othon de Bismarck », alors chancelier de l'Empire, qui peut être considéré comme le créateur de ce courant et l'occasion lui en fut fournie notamment par la pro-

(1) *Op. cit.*, même page.

(2) *Op. cit.*, p. 18.

(3) Voir : « D^r Lieber », député ultramontain, explication à la réunion de Mannheim, 21 nov. 1886, *Frankfurter Zeitung*, n° 327 du 23 nov. 1886. — Résolution de l'Assemblée catholique allemande en ce qui concerne le repos du dimanche devant être assuré par voie internationale, 1887, *Monatsschrift für Christliche Sozialreform*, Jahrg. 1887, p. 45 et s.

position « Hertling » ⁽¹⁾ du 15 janvier 1885, époque où il développa en plein « Reichstag » des raisonnements défavorables à la réglementation internationale du travail.

A lire les premières phrases de ses discussions, on serait tenté de le croire plutôt partisan de l'internationalisme ouvrier. — En effet, il commence par s'occuper de la fixation d'une journée normale dont le résultat, dit-il, consisterait dans une diminution du salaire, d'où il résulte qu'un véritable bien-être pour la classe des travailleurs ne pourrait être atteint que grâce à la fixation d'un salaire minimum. Mais comme cette dernière mesure est dangereuse pour la capacité de concurrence du pays, il faudrait un moyen pour en éviter les conséquences fâcheuses.

Par cela on peut voir que l'ancien chancelier se rendait bien compte des graves inconvénients attachés à toute mesure protectrice des forces du travail prise d'une manière solitaire, par un seul État.

Il va même plus loin,... jusqu'à reconnaître que le seul moyen de profiter sans danger d'une protection ouvrière ce serait :

La généraliser, établir une réunion internationale, une assemblée comprenant tous les pays du monde par rapport au travail;

Ce serait :

Arrêter les bases d'une réunion, d'une assemblée ayant

(1) Faite par le baron de « Hertling » au Reichstag en vue de la protection des travailleurs.

pour but l'établissement d'un salaire unique applicable à tous les pays du monde, à toutes les nations industrielles, embrassant toute l'humanité ;

Ce serait :

Obtenir de partout une observation stricte et commune de toutes ces dispositions internationales, générales.

Mais après avoir ainsi mis en relief l'utilité et la nécessité d'une législation internationale du travail découlant de toute protection ouvrière, il indique un obstacle qui s'oppose à la réalisation de pareilles idées, obstacle résultant notamment de l'impossibilité de leur exécution. De plus, il paraît tellement convaincu de la gravité et de la sérieux de cette difficulté inébranlable signalée, qu'il se croit entouré d'approbations générales à l'égard de son opinion ⁽¹⁾.

Il nous semble que l'avis du prince de « Bismarck » exerça une certaine influence sur l'opinion publique, étant donné surtout la grande autorité dont jouissait l'État allemand. — En effet, il ne s'agissait pas seulement d'un simple avis exposé par un personnage marquant, par un homme d'une certaine valeur, d'une importance quelconque, par le premier fonctionnaire de tout un empire, mais il s'agissait d'une opinion décisive soutenue avec énergie par le créateur d'un ordre nouveau de choses, d'une nouvelle forme de gouvernement, par le créateur de l'État allemand, il s'agissait de l'opinion de la personne pour laquelle cette forme nouvelle du gou-

(1) *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*, VI Legislatur-Periode, I Session 1884/85, Bd. I, p. 632 et s.

vernement se trouvait établie et en laquelle cet État allemand d'hier, objet d'une adoration presque générale, avait reçu son incarnation!

Nous n'osons guère affirmer avec certitude que ces discussions tombant des lèvres du premier et du plus puissant fonctionnaire de l'Empire aient eu pour effet d'intimider des esprits favorables à l'internationalisme ouvrier, d'arracher à ce dernier des défenseurs zélés, de transformer ses partisans en adversaires plus ou moins convaincus. — Tout ce que nous pouvons faire, cependant, c'est de considérer cette sortie gouvernementale hostile, comme le signal de toute une campagne contre la réalisation de l'idée de la réglementation internationale du travail.

En effet! Voilà le député conservateur « Ackermann » qui encouragé et fort, grâce à l'appui du chancelier, déclare toute réunion internationale concernant la fixation de la journée normale comme une chimère et cela sans se donner la moindre peine d'invoquer des motifs en sa faveur ⁽¹⁾.

Voilà aussi l'ultramontain (Kaplan) « Hitze » qui déclare ouvertement que la capacité de concurrence du pays ne serait point lésée par une disposition législative simplement nationale, comprenant la fixation de la journée normale, l'interdiction du travail du dimanche et des enfants, la limitation du travail des femmes ⁽²⁾.

(1) *Op. cit.*, p. 635.

(2) *Op. cit.*, p. 650 et s.

Voilà encore le prédicateur de la cour « Stöcker », fondateur du « Parti ouvrier chrétien socialiste », qui se prononce d'une manière flottante, indécise (1).

Voilà, enfin — ce qui nous étonne surtout — « Grohé », représentant du « Parti populaire démocratique » paraissant fléchir devant l'opinion du chancelier, ayant l'air de vouloir abdiquer dans une certaine mesure son rôle en abandonnant une partie des prétentions qu'il était appelé à soutenir. — En effet, il déclare franchement que la fixation d'une journée normale de travail est très désirable même en dehors d'un accord international (2)!

Quant à nous, nous ne ferons qu'invoquer à l'appui de notre formule évolutionniste l'idée très juste qui ressort des discussions de l'ancien chancelier et en vertu de laquelle toute protection ouvrière plus accentuée ne saurait être profitable qu'à la condition de revêtir la forme internationale.

Voici, du reste, les paroles mêmes du prince chancelier de « Bismarck » :

« Die ganze Sache (c'est-à-dire l'établissement d'un « Normalarbeitstag » et d'un « Normallohnsatz ») wäre nur dann « ausführbar, wenn wir durch ein Abkommen mit der ganzen Welt, sowie der Generalpostmeister einen Weltpostverein gestiftet hat, einen Weltarbeitstagverein herstellen könnten, zugleich mit einem Weltlohnsatzverein, der Amerika, England und alle Länder, die Industrien ha-

(1) *Op. cit.*, p. 644.

(2) *Op. cit.*, p. 644 et s.

« ben, kurz alle Welt umfasst, und dass auch keiner sich
« unterstände seinen Beamten und seinen Aufsichtsbeam-
« ten zu gestatten, im Interesse der Konkurrenz von diesem
« Satze im Mindesten abzuweichen ⁽¹⁾. »

L'année 1886 nous retiendra quelques instants car elle se distingue par un événement important, décisif et nous donne en même temps l'occasion de constater d'une manière *ferme* le fait, que la question de l'internationalisme ouvrier avait groupé autour d'elle des sollicitations favorables émanant de la part de deux corps de doctrines tout à fait opposés quant à leur but final.

I. — Le fait important et décisif consiste dans ce que « la fraction démocratique socialiste » affirme en plein « Reichstag » son opinion favorable à l'idée de la législation internationale du travail.

II. — Nous voulons faire allusion au socialisme réglementaire et au socialisme démocratique qui se rencontrent heureusement pour la défense de la question de l'internationalisme ouvrier. — Le fait est d'autant plus marquant que presque à la même époque où la résolution d'internationalisation des socialistes de la démocratie avait été lancée sur les bancs du « Reichstag », la plume de « Gustav Schöenberg », l'un des représentants les plus illustres du socialisme réglementaire, défendait l'idée de la généralisation des réformes ouvrières ⁽²⁾.

(1) *Op. cit.*, p. 632.

(2) Voir : *Handbuch der Politischen Oekonomie*, 1886, 2. Auflage.

Trop souvent le mot « socialisme » éblouit par sa complexité les esprits les plus clairvoyants. Aussi convenons-nous qu'il est fort difficile de le définir d'une manière précise. Mais il est non moins regrettable que de confondre le socialisme de la chaire, le socialisme réglementaire avec le socialisme appelé de la démocratie. — En effet, ce sont deux groupes de doctrines tout à fait opposés, paraissant destinés à être séparés par des mésintelligences et des querelles perpétuelles, ayant des buts très différents, et pendant que le premier travaille au relèvement, à l'exaltation de l'État moderne en ayant pleine confiance en lui, en lui demandant de guérir tous les maux de la société, en un mot pendant qu'il prêche l'État moderne providence; le second veut une transformation radicale, la vie d'une collectivité particulière, il travaille au relèvement et à l'exaltation d'une organisation sociale toute différente; c'est en cette dernière qu'il a pleine confiance, c'est à elle qu'il demande la guérison de tous les maux sociaux, en un mot il prêche un État à part, l'État des prolétaires, le quatrième État, terre promise aux ouvriers avec une éloquence supérieure et entraînante par « Ferdinand Lassalle »!

Bien que l'antagonisme entre ces deux écoles soit un fait acquis et incontestable, nous rappelons à titre de preuves quelques sorties de la part des démocrates socialistes relevant l'attitude hostile que ces derniers ont toujours su conserver à l'encontre de la doctrine purement réglementaire et de ses tendances :

Ainsi l'*Ami du peuple de Brunswick* considère les

« docteurs du congrès d'Eisenach » comme des *ennemis* dont les têtes aussi confuses ne sauraient entraver le *mouvement*.

Le journal de Chemnitz s'écrie : « Défiez-vous d'eux ! Ils « vous apportent une aumône, une soupe de mendiants » !

Et puis des phrases comme les suivantes :

« Ce sont les socialistes brevetés de Sa Majesté, le roi de « Prusse ! »

« C'est presque un crime que d'adresser une requête aux « maîtres actuels ! »

« Il est incompatible avec la dignité des travailleurs de « pétitionner auprès des gouvernements et des assemblées « actuelles (1) ! »

L'article 2 du programme lui-même des démocrates socialistes dit : « Chaque membre du parti s'engage à défendre « énergiquement le principe suivant : l'État actuel, politique « et social, est injuste au plus haut degré, et doit être com- « battu avec la plus grande énergie ».

Enfin, voici les paroles de M. Bebel : « Le socialisme « n'est plus une question de théorie, c'est une question de « force, qui sera dénouée, non dans un parlement, mais dans « la rue et sur le champ de bataille. Si nous avons derrière « nous la masse des travailleurs de Berlin, nous pouvons « dire Berlin est à nous ! Et si Berlin est à nous, nous pou- « vons dire que l'Allemagne nous appartient, car à Berlin est

(1) On se trouvait au congrès de « Mayence » en septembre 1872 et il s'agissait d'une proposition ayant pour but de réclamer aux corps législatifs une étude sur la situation des classes ouvrières.

« le grand ennemi et doit être frappé le grand coup ⁽¹⁾ ».

Arrivé à ce point, nous renvoyons à nos pages précédentes et nous opposons à l'apothéose de l'État allemand moderne que ces pages essayent de rappeler l'abîme profond et noir que lui creuse le bras menaçant de la « démocratie socialiste ».

Aussi l'étonnement qui nous échappait tout à l'heure en apprenant qu'il existait des socialistes réglementaires passant à côté de notre thèse évolutionniste et se déclarant adversaires de l'idée de la réglementation internationale du travail, nous échappera avec autant de vigueur à présent que nous venons d'apprendre un fait décisif qui marque avec résolution une attitude favorable de la part de la démocratie socialiste pour l'internationalisme ouvrier ⁽²⁾.

Mais notre surprise est de courte haleine en présence de l'histoire de cette école scientifique, de cet apostolat plein d'érudition de « Karl Marx » et de « Ferdinand Lassalle ».

En effet, qu'est-ce qui a empêché l'élan prodigieux de la « démocratie socialiste », si ce n'est la difficulté de réalisation de son État providence extraordinaire qu'on peut peut-être qualifier de rêve, de vaine utopie?

Pourquoi le « parti révolutionnaire » a-t-il tant désiré la

(1) Tous ces renseignements sont puisés dans la *Revue des Deux-Mondes*, XLIII^e année, Seconde période, t. CVII, 15 sept. 1873, p. 450 et s.

(2) En réalité, l'internationalisme ouvrier n'est que la puissance suprême de toute réglementation par l'État, réglementation que le « parti démocratique socialiste » devrait condamner, désapprouver au fond pour être conforme à sa véritable nature.

suppression des frontières, le rapprochement des intérêts communs, des passions semblables?

Pourquoi « Ferdinand Lassalle » lui-même a-t-il adjuré en 1859, la Prusse de faciliter l'unité allemande ⁽¹⁾ en laissant l'Autriche aux prises avec la France dans l'intérêt de l'unité de l'Italie?

Pourquoi cet agitateur célèbre applaudissait-il tellement en 1864, à la réalisation prochaine du suffrage universel que le prince de « Bismarck » devait imposer et que

(1) La distinction que M. « Edmond Villey » paraît relever entre « Karl « Marx » et « Lassalle » dans son *Socialisme contemporain*, p. 78, est à notre avis très intéressante. Cet auteur écrit notamment : « Il s'en distingue (c'est-à-dire « Lassalle ») « surtout en ce que « Marx » considère le monde et « Lassalle » l'Allemagne : l'un est internationaliste, l'autre est national et Allemand : Lassalle a travaillé de toutes ses forces à l'unité allemande ». — Ce fait est juste et nous ajoutons pour le corroborer qu'après la mort de « Lassalle », lors de « l'internationale » de « Marx », les membres de la « ligue générale des ouvriers allemands » fidèles aux préceptes de leur maître défunt, hésitèrent devant toute tendance de généralisation et furent presque sur le point de repousser les résolutions d'internationalisation contenues dans le programme de cette « internationale ». Mais, nous demandons-nous, est-ce bien une véritable distinction, une distinction de doctrine, une distinction digne de remarque que l'illustre doyen de Caen veut bien mettre en lumière? — Nous en doutons fort. — Quoi qu'il en soit, selon nous, cette différence ne constitue qu'une diversité de nuance de la même école poursuivant le même but. La doctrine de « Marx » et de « Lassalle » ne font qu'une seule et même doctrine dont ces derniers sont les fondateurs et que « Lassalle » a, en outre, vulgarisée. « Lassalle » prêchait le patriotisme par nécessité, c'est aussi par une nécessité particulièrement conçue qu'il s'éloignait de temps en temps de son coreligionnaire. Quant à « Marx », il fit un pas géant et téméraire en s'efforçant de lancer le protectionnisme ouvrier sur le domaine international, chose à laquelle « Lassalle » aurait probablement aussi collaboré s'il avait vécu et s'il l'avait trouvé vraiment opportun : voilà tout!

son esprit plein de génie avait prévu deux années à l'avance?

Pourquoi, en un mot, son programme politique se rapprochait-il tellement de celui du chancelier de l'Empire?

Pourquoi l'honorable M. « Liebknecht » recommandait-il tant les intérêts que les Allemands doivent porter aux affaires nationales?

Pourquoi indiquait-il l'Allemagne comme poste de combat de son parti?

Selon nous, tous ces événements que les « socialistes de la démocratie » ont désirés et désirent, tous ces faits qu'ils ont poursuivis et qu'ils poursuivent, ne sont que des moyens, des armes, des échelles de transition indispensables à l'aide desquels ils veulent atteindre leur véritable but.

Nous croyons qu'il en est de même en ce qui concerne la réglementation nationale et internationale du travail...

Si le parti socialiste révolutionnaire désire l'immixtion de l'État moderne dans les relations du travail et la généralisation, l'internationalisation des réformes protectrices des travailleurs, ce n'est qu'à titre de nécessité qui s'impose, de planche de salut leur facilitant un rapprochement de la réalisation de leur plan, de leur construction future rêvée et tant vantée! — Peut-être aussi que la perspicacité qui les caractérise leur permet-elle d'apercevoir les complications, les échecs auxquels se trouve vouée — par la force même des choses — toute réglementation du travail avancée, excessive, toute législation internationale de ce dernier! Peut-être qu'ils attendent même avec impatience une véritable destruction de la société devant s'ensuivre, destruction d'où résulteraient

leur pouvoir, l'éclosion de l'organisation sociale dont ils forgent le plan avec autant d'assiduité !

Quoi qu'il en soit, voici du reste, le contenu de la résolution incluse dans la « proposition sur la protection ouvrière » présentée par la « fraction démocratique socialiste » en 1886 dans la deuxième session de la sixième période de Législature :

« Que le « Reichstag » prenne la résolution :

« De requérir auprès du Chancelier de l'Empire une invitation des principaux États industriels à une conférence
« ayant pour but d'arrêter les bases uniformes d'une *entente internationale* concernant la *Législation protectrice des travailleurs*, entente établissant comme règle unique pour
« tous les États visés les points suivants :

« 1° Que le travail journalier ne dépasse point dix heures
« quel que soit le genre de l'exploitation ;

« 2° Suppression du travail de nuit dans toutes les exploitations, à part les cas d'impossibilité tenant à la nature de l'exploitation ;

« 3° Interdiction du travail des enfants au-dessous de quatorze ans ⁽¹⁾. »

Malgré le caractère plutôt modéré⁽²⁾ de cette impulsion vers

(1). « Dr Adler », *op. cit.*, p. 89 : reproduit d'après le *Recht auf Arbeit*, organe démocratique socialiste de « L. Viereck », n° 120, 8 sept. 1886.

(2) Nous disons « plutôt modéré » puisque la *résolution* était assez éloignée même, de la formule des « trois huit », notamment de la journée de huit heures, puisqu'elle tenait compte de la nature particulière de certaines exploitations, et tout cela alors qu'elle avait été soulevée grâce à un parti qui ne pèche pas bien souvent par un excès de modérantisme, surtout quand il s'agit de réformes ouvrières !

l'internationalisme ouvrier, l'acte qui la contient passa presque inaperçu à travers les débats soulevés par la proposition principale.

Pourtant au dire du D^r Adler ⁽¹⁾ la résolution fit l'objet de vives discussions soulevées par le député « Lohren » et le député conservateur D^r « Kropatschek », adversaires de cette résolution, d'une part, et le député « Auer » son défenseur, d'autre part.

« Lohren » souleva notamment la difficulté qui serait attachée à une véritable sanction, plutôt l'impossibilité d'aboutir à défaut de sanction, étant donné la souveraineté des différents États ⁽²⁾.

Le D^r « Kropatschek », en général très favorable à la protection des forces du travail, souleva, notamment l'impossibilité de contrôler sérieusement l'exécution concernant les lois internationales ⁽³⁾.

« Auer », pour appuyer la défense de sa thèse, leur oppose le caractère général et modéré de la résolution, grâce auquel l'exécution et le contrôle des dispositions y contenues seraient réellement possibles dans les différents États. — Aussi repousse-t-il toute réglementation minutieuse qu'il considère alors comme de nature à engendrer peut-être des difficultés sérieuses. — Enfin après avoir signalé, en dehors du terrain de la protection ouvrière des essais d'internationalisation et

(1) « D^r Adler », *op. cit.*, p. 89.

(2) *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*, VI Legislatur-Periode, II Session 1885/86, Bd. I, p. 179 et s.

(3) *Op. cit.*, p. 197 et s.

des procédures de contrôle universel couronnés de succès, il conseille qu'il faudrait s'en rapporter aussi à l'amour-propre, à la générosité des puissances signataires ⁽¹⁾ !

Cette tentative ayant saisi la diète même de l'Empire, ouvre toute une ère de propagande en faveur de l'internationalisation des rapports ouvriers de la part du parti socialiste démocratique, ère qui s'étend jusqu'à nos jours !

Des résolutions sont prises, des réunions sont organisées, on entreprend des négociations avec les cercles ouvriers des pays étrangers, on arrête les bases de congrès futurs, bon nombre de journaux se prononcent en faveur de cette idée...; en d'autres termes, le socialisme de la démocratie déroule un ensemble de faits et d'agissements, toute une activité, toute une procédure ayant pour but d'assurer le triomphe de l'idée de l'internationalisme ouvrier ⁽²⁾ !

Plus on s'approchait de l'année 1890, plus la question de la législation internationale du travail agitait les esprits, suscitait les passions, entretenait les discussions, gagnait des partisans ! — Il semblait même que les attaches paraissant l'unir étroitement aux intérêts nationaux et au bien-être général du prolétariat, devaient bientôt effacer, plus ou moins, en elle, toute idée de principe, de parti, d'é-

(1) *Op. cit.*, p. 209 et s.

(2) Voir aussi la *Demokratische Korrespondenz*, n° 90, 17 nov. 1887. On y trouvera des renseignements précieux et intéressants sur le programme du « parti populaire démocratique » allemand, lors de son congrès tenu à « Stuttgart », en 1887. Dans ce programme, il est question également d'une entente internationale concernant notamment la journée maxima de dix heures pour les adultes.

cole, de cercle, de doctrine, etc..., ou de situation sociale!

En effet, à part la « fraction du parti catholique », le socialisme de la chaire, la doctrine purement réglementaire et le socialisme de la démocratie ainsi que toutes les opinions favorables que nous avons déjà eu l'occasion de relever, l'internationalisme ouvrier avait groupé autour de lui sur son poste de combat : des représentants de la diplomatie comme des rédacteurs à la *Germania*, des industriels comme des dépositaires de fonctions publiques, des capitalistes très riches comme des indigents, des nationaux libéraux ⁽¹⁾ comme des esprits d'une doctrine toute opposée, des écrivains du *Berliner Tageblatt* comme des auteurs d'écrits d'une nuance très différente, des publicistes au *Deutsches Tageblatt* comme des collaborateurs à la *Frankfurter Zeitung* ⁽²⁾.

(1) Voir proposition, « Buhl » au « Reichstag », dans « Max Quark », *Die Arbeiterschutzgesetzgebung im Deutschen Reiche*, p. 25 et la *Nationalliberale Korrespondenz* de septembre 1883.

(2) Consulter : 1° Dr « Adler », *op. cit.*, p. 94 et *Handbuch des Völkerrechts* herausgegeben von Franz von Holtzendorff, *Abhandlung, Die Staatsverträge im Allgemeinen*, Bd. III, p. 73 et s., on y trouvera l'opinion du Legationsrath, Dr « Ludwig Gessner » ;

2° Dr « Adler », *op. cit.*, p. 94 et 95, ainsi que « Wilhelm Oechelhäuser », *Die Arbeiterfrage*, p. 51, 54 et 80, où l'on verra les idées de ce dernier auteur national-libéral et grand industriel ;

3° Dr « Adler », *op. cit.*, p. 95, en même temps que *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*, VII Legislatur-Periode, I Session 1887, Bd. II, p. 797 et s. pour lier connaissance avec de nouveaux raisonnements de « Miquel », *Oberbürgermeister*, exposés à l'occasion du développement de la protection des enfants ;

4° Dr « Adler », p. 95 et on aura des renseignements suffisamment com-

Avant de quitter cette section, nous tenons à consacrer quelques mots à deux publications de valeur qui entre autres illustrèrent les années 1888 et 1890.

Nous voulons faire allusion notamment à l'ouvrage de M. le docteur « Georg Adler », à cette époque agrégé de l'Université de « Fribourg » (dans le duché de Bade), ouvrage intitulé : *Die Frage des internationalen Arbeiterschutzes* ⁽¹⁾ et à l'article de M. « Lujo Brentano », professeur à l'Université de « Leipzig », article intitulé : *La réglementation internationale de l'industrie* ⁽²⁾.

Le docteur « Adler » après avoir essayé de combattre

plets sur le compte rendu du « Verein deutschen Eisengiessbesitzer » ;

5° Professeur « Karl Bücher », *Zur Geschichte der Internationalen Fabrikgesetzgebung, Deutsche Worte*, février 1888, source d'idées de valeur et de renseignements historiques fort précieux ;

6° « Paul de Cousse », *La paix moyennant l'union douanière franco-allemande* ;

7° Quelques articles de l'*Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik*, dont nous avons perdu les traces et qu'il nous est impossible de rechercher étant donné le manque de temps.

(1) Paru dans les *Annalen des Deutschen Reiches*, 1888. — Désireux, avant tout, de mettre en relief cette idée que : « toute législation protectrice nationale tend nécessairement à devenir internationale », et convaincu que l'ouvrage dont nous venons de parler présente « on ne peut mieux » — quant à la preuve de l'idée précitée — l'historique de la réglementation du travail en Allemagne, nous avons jugé inutiles et superflues toutes autres recherches personnelles ayant trait à cet historique jusqu'en 1888. Aussi nous nous empressons de faire remarquer qu'un grand nombre de renseignements concernant l'Allemagne et se rapportant à la période de temps ci-dessus ont été prisés dans cet ouvrage.

(2) Paru dans la *Revue d'économie politique*, quatrième année, 1890, p. 105 à 126.

les opinions adverses les plus marquantes à l'internationalisme ouvrier ⁽¹⁾ dégage à peu près les raisonnements suivants :

La marche générale des choses et la civilisation croissante condamnent de plus en plus le « laisser-faire » au profit de la théorie interventionniste. Il s'agit donc de choisir entre la dégénération de la classe des travailleurs entraînée par ce « laisser-faire » et son relèvement à l'aide de l'intervention de l'État et des agissements propres de cette classe. Une fois ce dernier parti adopté, il signale les désastres où l'on peut aboutir à cause de la concurrence internationale, désastres ne pouvant être évités qu'à l'aide de l'internationalisme ouvrier.

Très partisan de la réglementation nationale du travail qu'il considère, dans certains cas, comme suffisante, et qu'il encourage jusqu'à nouvel ordre, même à défaut d'un lien international, il émet des doutes fort sérieux sur la réalisation bien proche de ce dernier, étant donné le manque de volonté et le défaut d'une opinion publique suffisamment favorable à son égard. Malgré cela, il est certain qu'avec le temps, le développement industriel, économique d'une manière indirecte et d'une manière directe, l'agitation croissante dans les cercles capitalistes et ouvriers finiront par faire disparaître ces obstacles gênants dans l'intérêt du triomphe de la législation internationale du travail.

(1) Voir : *Kritik der Theorie* « Gustav Cohn's », *betr. den internationalen Schutz der Arbeiter*, *op. cit.*, p. 54 à 64 ; — « Brentanos Ansicht », p. 68 et s. ; — « Franck's Ansicht », p. 78 et s., etc.

En dernier lieu, il traite la question de l'exécution de ces conventions internationales qui seraient arrêtées par rapport au travail. — Après avoir reconnu que l'exécution de toute stipulation internationale prête à plus de difficulté que celle concernant les conventions entre particuliers, et cela surtout à raison du défaut de sanction; après avoir reconnu également qu'aucun pouvoir humain ne saurait forcer une grande puissance comme l'Angleterre, la France, l'Allemagne, etc., d'obéir à des conventions arrêtées par voie internationale, il s'en rapporte, le cas échéant, à la bonne volonté des différents États, bonne volonté dont le mobile consisterait dans leurs propres intérêts.

En d'autres termes, tout le système de M. le docteur « Adler » — si toutefois nous y voyons bien clair — a pour base une transformation presque radicale du cœur humain, de son éducation, une appréciation plus juste des véritables intérêts de l'humanité d'où devrait résulter un changement dans l'opinion publique, une bonne volonté presque générale assurant le succès de l'internationalisation des rapports du travail⁽¹⁾.

Autant l'adage « Where is a will there is a way »; dont M. le docteur « Adler » couronne sa célèbre publication est juste, autant la difficulté qui en ressort est grande. Il est vrai que... Si l'humanité était mieux à même de saisir, d'apprécier ses véritables intérêts, si l'on pouvait obtenir une opinion

(1) Tout ce que nous venons de dire n'étant qu'une ébauche très rapide des remarquables idées du docteur « Adler », nous renvoyons à son ouvrage en général et spécialement aux pages 97 et suiv.

publique générale, suffisamment favorable, *si* un accord, une bonne volonté universelle existaient... le succès de l'internationalisme ouvrier serait certainement plus ou moins assuré!... Mais c'est précisément ce *si* qui nous gêne et nous dirions volontiers : Avec des *si* on arriverait bien certainement à la réalisation de n'importe quelle idée, même à la réalisation de l'impossible.

« Brentano » se prononce encore contre la législation internationale du travail *au sens propre du mot*. — Toutefois son système admet-il comme possible une certaine généralisation, une extension pour ainsi dire toute particulière du protectionnisme ouvrier.

L'éminent professeur de « Leipzig » commence par se poser ces trois questions essentielles :

« 1° Quels effets la législation de fabrique a-t-elle exercés « sur la puissance de concurrence de l'industrie nationale?

« 2° Jusqu'à quel point l'uniformité de la réglementation « du travail en fabrique est-elle possible dans les différents « pays d'industrie?

« 3° Dans quelles circonstances la réalisation de règlements internationaux peut-elle nous paraître assurée ⁽¹⁾? »

Puis, après avoir étudié la situation de l'industrie en « Angleterre » et sur le continent européen ⁽²⁾, il répond à sa première question, en arrêtant les conclusions suivantes :

« La législation de fabrique signifie la réduction des

(1) « Brentano », *op. cit.*, p. 115.

(2) « Brentano », *op. cit.*, p. 115 et suiv.

« heures de travail et autres dispositions protectrices ainsi
« que la diminution de l'offre de travail. Elle implique par
« là, la régénération physique et morale de la classe ouvrière
« et l'augmentation des salaires, et enfin l'augmentation de
« faculté de travail de l'ouvrier. Mais elle implique aussi une
« certaine diminution de la production qui ne peut être
« compensée qu'en partie par l'augmentation de la faculté de
« travail, et qui, s'il n'y a pas de ce chef compensation,
« requiert une augmentation de capital ⁽¹⁾. »

La deuxième question lui suggère spontanément cette réponse :

« En tant seulement que la diversité des conditions de
« production des pays concurrents le permet » et en même
temps il signale des dangers résultant de toute « égalité »
méconnaissant ce précepte ⁽²⁾.

Enfin, après avoir fait ressortir la diversité des conditions de production suivant les pays, diversité tenant au climat, à l'organisation des États, à l'importance des systèmes de douane, d'impôts, de monnaie, du système scolaire, du droit industriel, du développement des transports, de l'organisation militaire, etc., etc... ⁽³⁾ il établit les trois règles suivantes :

« a) Une législation internationale de l'industrie ne
« pourra donc jamais songer à établir les mêmes règlements
« légaux pour tous les pays qui sont en concurrence.

(1) « Brentano », *op. cit.*, p. 118.

(2) « Brentano », *op. cit.*, p. 118 et 119.

(3) « Brentano », *op. cit.*, p. 119 et suiv.

« b) En sens inverse, jamais elle ne pourra songer à ne
« reconnaître que des mesures protectrices minima de la
« part de tous ces pays.

« c) Elle (c'est-à-dire la législation internationale) ne peut
« signifier qu'une chose, à savoir : une pression diploma-
« tique à exercer, afin que chacun des pays en question crée
« une législation de fabrique nationale correspondant à toutes
« ces conditions concrètes de production » et il ajoute : « une
« législation qui ne paralyse pas sa faculté de concurrence, ni
« ne lui permette de faire, aux frais de ses ouvriers, une
« concurrence léonine aux industries des autres pays (1). »

Quant à la question de savoir comment cette pression diplomatique va être exercée, il pense que le moyen en est tout indiqué, étant donné « l'histoire du mouvement en
« faveur de la protection ouvrière internationale » et ce moyen n'est pas autre chose que : « la législation douanière (2) » !

Tout ingénieux, sage et raisonnable que paraisse ce système de M. « Brentano », nous osons pourtant, à notre tour, lui poser ces deux questions importantes et sérieuses :

Au point de vue pratique :

1° L'appréciation nécessairement fréquente de toutes ces conditions concrètes et variables de production d'après lesquelles doivent se mesurer les différentes législations nationales pour recevoir leur fixation dans tel ou tel pays, n'est-

(1) « Brentano », *op. cit.*, p. 123.

(2) « Brentano », *op. cit.*, p. 123 et suiv.

elle pas de nature à s'éloigner de la réalité, de la vérité et à soulever des désaccords fâcheux, des conflits aigus?

2° N'est-il point à craindre que cette législation douanière, en présence surtout, du niveau général de l'éducation, du sentiment du patriotisme tellement accentué partout ⁽¹⁾, de l'esprit de jalousie qui caractérise les différentes nations,.... aboutisse à des représailles dangereuses, à des luttes de tarif acharnées, à des guerres douanières injustes et perpétuelles, à un état d'hostilité permanent et général?

En tous cas, tout ce que nous pouvons affirmer avec certitude, et cela sans la moindre idée d'utopie,

C'est que :

Nous nous sentons placé, étant donné le système « Brentano », sur un terrain qui penche visiblement du côté de cette transformation presque radicale du cœur humain, de cette appréciation plus juste des véritables intérêts de l'humanité; du côté de ce changement dans l'opinion publique, de cette bonne volonté presque générale, faits que nous avons relevés à l'occasion de la critique du système « Adler ».

C'est que :

Nous nous sentons soutenu par un plan incliné sensi-

(1) Il est curieux de remarquer que les actes patriotiques qui, suivant M. « Brentano », *op. cit.*, p. 123, dissimuleraient la violation de toute législation protectrice internationale ayant effacé les moindres craintes d'une concurrence entre États, se retournent également contre son système. Nous nous demandons encore : les nationaux d'un pays quelconque ne s'estimeraient-ils pas bien heureux et pleins de mérite de présenter une appréciation fausse, frauduleuse des conditions concrètes de production appartenant à leurs pays, sous l'apparence d'actes patriotiques?

blement vers cet adage si difficile à suivre et que le docteur « Adler » répète après tant d'autres :

« Where is a will there is a way. »

SECTION VII

CONFÉRENCE DE BERLIN, DE 1890.

L'attitude froide et indifférente que le gouvernement allemand a conservé jusqu'en 1890 pour l'idée de l'internationalisme ouvrier, contraste singulièrement avec cette série de faits, d'agissements, de propagandes, de manifestations et d'opinions, déroulée en faveur de cette même idée.

Cet état de choses peut s'expliquer aisément, car il tient à deux causes dont nous avons déjà parlé, causes n'ayant pas pu arriver jusqu'à écarter un courant favorable, tout à fait particulier à la réglementation internationale du travail.

Ces deux causes sont notamment : l'inexécution des prescriptions législatives concernant la protection ouvrière et le système protectionniste. Quant au courant favorable tout à fait particulier, il n'est pas autre chose que l'ensemble des raisonnements d'écoles, des opinions des membres de l'enseignement, des discussions, des formules purement théoriques.

En effet, il nous semble que c'est bien naturel de voir des princes de la sociologie, des représentants de la science, des théoriciens, des philanthropes,... signaler des dangers

sociaux futurs, attirer l'attention générale sur des mesures préventives, franchir les limites passagères de l'actualité pour étendre leur activité au delà sur un champ très vaste, pour statuer en vue de l'avenir ! Et malgré cela, il est évident qu'une situation sociale quelconque visée par eux puisse ne pas être tellement à point pour entraîner la sollicitude gouvernementale !

Certes !... les mouvements et les événements historiques de l'Allemagne que nous avons rappelés, prouvent en traits généraux que la nation est de plus en plus encline à profiter jusqu'au bout de la réglementation du travail et par conséquent à embrasser l'internationalisme ouvrier ! Mais ne nous y trompons pas, n'allons point trop vite et veuillons reconnaître — fait important — dans cet ensemble de mouvements et d'événements, aussi une part assez considérable qui, loin de refléter une profonde conviction nationale, appartient exclusivement à une simple augmentation de propagande, de nature à expliquer en partie au moins la tardiveté de l'ingérence gouvernementale.

Un contraste bien frappant, cependant, nous est encore fourni par cette initiative brusque, inattendue de l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, en faveur de l'internationalisation des rapports du travail, initiative succédant de bien près à l'indifférence de son gouvernement en face de la conférence de Berne projetée. — A première vue, on se croirait en présence d'un véritable bouleversement dans les affaires du gouvernement, inauguré par Guillaume II, d'une action tout à fait révolutionnaire entreprise par ce monarque puissant,

et ayant pour but de donner une nouvelle direction à la politique générale de l'Empire vis-à-vis de la question du travail. Mais en y regardant de plus près, on parvient à dépouiller certains faits, certains événements, certaines considérations qui, se rattachant soit au désintéressement du gouvernement allemand par rapport à la conférence de Berne, soit à la campagne impériale, atténuent en quelque sorte les couleurs trop vives du contraste signalé!

Pour commencer, on pourrait se demander si ce n'est pas plutôt à l'attitude hostile du gouvernement allemand, attitude précédant les fameux rescrits impériaux, qu'on devrait en vouloir, qu'on devrait adresser des reproches, étant donné surtout le courant favorable qui se dessinait dans l'intérieur du pays, les recommandations encourageantes en vue d'un envoi de délégués à Berne de la part de tous les journaux allemands et de plus l'assentiment presque général de l'Europe industrielle. — En effet, on pourrait dire que c'était une situation étrange, anormale, que celle qui était entretenue en Allemagne, et cela grâce surtout à l'opinion du premier fonctionnaire de l'Empire, ennemi de toute solution internationale sur le terrain ouvrier, grâce à une affaire toute spéciale : l'affaire « Wohlgemüth » ⁽¹⁾ grâce à des « difficultés diplomatiques suscitées par l'attitude de la police suisse vis-à-vis des étrangers ⁽²⁾ ».

À l'inverse, si nous supposons l'attitude gouvernementale

(1) « Nicolas E. Politis, » *op. cit.*, en noté p. 541 et *Arch. diplomatiques*, 1889, t. II, p. 369 ; t. III, p. 335 et s.

(2) « Cheysson », *Rapport Réf. soc.*, 16 janv. 1890.

jusqu'en 1890 raisonnable et normale ne serait-ce pas bien facile d'expliquer, de justifier la tentative de l'empereur Guillaume II?

Ne pourrait-on pas attacher cette campagne impériale à l'éducation, à l'amour-propre très développé, à l'ambition parfois mal placée du jeune souverain, à une manœuvre électorale préméditée, à la nécessité urgente d'éviter les grèves désastreuses des ouvriers mineurs?

Ne pourrait-on pas l'attribuer à la politique extérieure de l'Empire en la considérant en même temps comme un mur défensif contre l'organisation internationale des ouvriers, comme un remède homéopathique, comme un cordon sanitaire à l'encontre de cette peste grandissante et effroyable, le socialisme ⁽¹⁾?

(1) Voir : *Revue bleue*, 15 mars 1890, article de M. « Emile Jamais » ; 29 mars 1890, article de M. « Léveigy » et 1880, p. 338, article de M. « Maurice Rotel ». — *Le Temps* (Journal) 2 et 8 févr. 14 et 20 mars 1890. — *Journal des économistes*, 1890, t. II, p. 101. — *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1890, *Chronique*, p. 233. — *Réforme sociale*, 1890, t. II, p. 21. — *Économiste français*, 1^{er} mars 1890, article de M. « Paul Leroy-Beaulieu ». — *Archives diplomatiques*, 1890, t. II, p. 49. — *Revue de droit international*, 1890, t. I, article de M. « Rolin Jacquemyns » et « Nicolas E. Politis », *op. cit.*, p. 543 et suiv. — Ce dernier auteur résume notamment d'une manière fort claire et précise « les différentes opinions qui ont été émises sur la question de savoir quel était le but poursuivi par Guillaume II « en publiant ses rescrits » ? La seule objection que nous croyons pouvoir lui opposer, a trait à sa note 1, p. 547, *op. cit.* En effet, il nous semble que cet auteur y pèche par une certaine inexactitude en paraissant soutenir que ce n'est que la « Politique intérieure » à elle seule qui aurait pu justifier la détermination de « Guillaume II » de préférer une conférence dans son pays (à Berlin) à une représentation à « Berne ». Nous nous permettons de demander à cet effet à M. « Nicolas E. Politis » :

En allant au fond des choses on pourrait apercevoir — peut-être — un certain lien logique de dépendance entre l'initiative impériale de « Guillaume II » et ce silence calculé du gouvernement allemand vis-à-vis de la conférence de Berne!

En effet, est-ce bien à un sentiment d'hostilité qu'il faudrait attribuer cette attitude indifférente du gouvernement allemand, attitude entourée d'une opinion publique plus ou moins favorable dans l'intérieur du pays, d'un assentiment presque général de l'Europe industrielle?

quid de l'éducation, de l'ambition, de l'amour-propre, du caractère personnel du jeune et ardent souverain? *Quid* de sa politique extérieure? Notamment des prétendues relations qu'il aurait désiré nouer à l'étranger, chose qu'une assemblée diplomatique réunie sur le territoire allemand devait faciliter? — Tous ces faits, n'auraient-ils pas pu justifier aussi bien que la politique intérieure cette préférence de l'empereur? — Nous allons plus loin et nous osons même soutenir que des agissements personnels de la part de « Guillaume II » et une conférence à Berlin sont des événements plus heureux et plus précieux pour le sort des travailleurs qu'une simple représentation impériale et une conférence à « Berne ». En effet, quelle est la personne ne sachant pas apprécier l'influence autrement grande de l'activité personnelle d'un monarque aussi puissant? L'écho autrement retentissant qui doit se faire entendre à la suite d'un cri parti du sein de tout un Empire allemand? — Or...., Rien qu'une préoccupation dans l'intérêt du sort des ouvriers, rien qu'un désir légitime de subvenir aux besoins nombreux de la classe des travailleurs, justifieraient à la rigueur : en dehors de toute idée de : Politique intérieure, extérieure et autres... — cette supplantation de l'initiative helvétique par l'initiative allemande de l'empereur « Guillaume II ». — Voir : M. « Cheysson », *« Internationalisme dans la question sociale »*, p. 26, qui affirme que la « Suisse » « elle-même ne vit dans l'initiative allemande qui supplantait la sienne, « qu'un moyen plus efficace d'atteindre un but (la protection ouvrière) de-
« puis longtemps visé »!

N'est-ce pas plutôt un caractère significatif tout particulier qu'il faudrait y voir, une manière de procéder — quelle qu'en soit la cause — dont le résultat final devait être : Ravir à la Suisse son initiative au profit de l'Allemagne?

Les choses ainsi présentées, l'attitude indifférente du gouvernement allemand en présence de la conférence de Berne projetée, loin de fournir un contraste avec les dispositions d'esprit de l'empereur « Guillaume II », ne fait que mieux refléter une période de procédure toute spéciale, ayant pour but de préparer l'avènement de la campagne internationaliste de la part de ce gouvernement allemand lui-même!

Quoi qu'il en soit, le 5 février 1890, paraissent dans le *Moniteur de l'Empire*, deux rescrits impériaux concernant l'amélioration de la condition des travailleurs.

Le premier était adressé au prince de « Bismarck ».

Le second, à MM. de « Berlepsch », ministre du commerce et de l'industrie, et de « Maybach », ministre des travaux publics.

Voici la teneur du premier :

« Je suis décidé à concourir à l'amélioration de la situation des ouvriers allemands dans les limites de la protection que je dois à l'industrie allemande, pour que celle-ci puisse affronter la concurrence sur les grands marchés internationaux et assurer ainsi les moyens d'existence aux patrons aussi bien qu'aux ouvriers.

« Un mouvement rétrograde de l'industrie nationale,

« déterminé par la perte de débouchés à l'étranger, aurait
« pour effet de priver du nécessaire les patrons aussi bien
« que les ouvriers.

« Les difficultés provenant de la concurrence internatio-
« nale, et qui s'opposent à l'amélioration du sort de nos ou-
« vriers, peuvent, sinon disparaître complètement, du moins
« être atténuées, à la seule condition d'ententes à réaliser
« avec les pays qui sont en possession du marché interna-
« tional. Dans la conviction où je suis que d'autres gouver-
« nements aussi sont animés du désir de soumettre à un exa-
« men commun ces questions, sur lesquelles les ouvriers de
« ces mêmes pays ont déjà ouvert des négociations inter-
« nationales, je désire que tout d'abord mes représentants
« auprès de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et de
« la Suisse demandent officiellement aux gouvernements de
« ces pays s'ils seraient disposés à entrer en pourparlers avec
« nous sur la possibilité de donner satisfaction aux besoins
« et aux vœux des ouvriers qui se sont manifestés ces der-
« nières années par des grèves ou autrement. Dès que ma
« proposition aura été admise en principe, je vous charge
« d'inviter tous les gouvernements qui s'intéressent à la
« question ouvrière à se réunir dans une conférence où ces
« questions seront traitées.

« Berlin, le 4 février 1890,

« GUILLAUME, I. R.

« Au chancelier de l'Empire » (1).

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 651 et suiv.

Quant au deuxième, il contenait ces termes :

« En montant sur le trône, j'ai fait connaître ma résolution de travailler au développement de notre législation en
« m'inspirant des idées de mon regretté grand-père, de sa
« sollicitude que, dans l'esprit chrétien, il manifestait pour
« les classes populaires les moins favorisées au point de vue
« de la fortune.

« Les mesures que les pouvoirs législatif et administratif
« ont prises en vue d'améliorer la situation des ouvriers, tout
« en étant très précieuses et très heureuses, n'ont pourtant
« pas suffi complètement à la tâche que je me suis imposée.

« Il faudra tout d'abord compléter la loi sur les assurances
« ouvrières. Ensuite nous aurons à examiner les dispositions
« de la loi actuelle sur l'industrie, en ce qui concerne la
« situation faite aux ouvriers. Satisfaction sera donnée aux
« plaintes et aux aspirations des travailleurs dans ce qu'elles
« ont de légitime. Il appartient au gouvernement de régler
« la durée et la nature du travail de telle sorte que la santé
« des ouvriers, leurs intérêts moraux, leurs exigences économiques et leurs aspirations vers l'égalité devant la loi
« soient sauvegardés.

« Dans l'intérêt du maintien de la paix entre patrons et
« employés, il y aura lieu de faire voter par voie législative
« des dispositions en vue d'assurer la représentation des
« ouvriers par des hommes jouissant de leur confiance et
« chargés du soin de régler leurs affaires communes et de
« défendre leurs intérêts dans les négociations avec les patrons et avec les autorités gouvernementales. Une institu-

« tion de ce genre facilitera aux travailleurs l'expression libre
« et pacifique de leurs vœux et de leurs griefs. Elle fournira
« aux représentants de l'État les moyens de se tenir rensei-
« gnés d'une façon suivie sur toutes les questions ouvrières
« et de rester en contact avec la masse des travailleurs.

« Je désire qu'en ce qui concerne la protection économi-
« que à accorder aux ouvriers, les mines de l'État puissent
« devenir des institutions modèles. Quant aux mines privées,
« je désire la création d'une inspection analogue à celle qui
« fonctionne pour les établissements industriels depuis
« l'année 1865.

« Le Conseil d'État procédera, sous ma présidence, aux
« travaux préliminaires qu'exigera l'examen de toutes ces
« questions ; il pourra entendre les personnes compétentes
« que je jugerai nécessaire de désigner à cet effet.

« Parmi les difficultés qui s'opposent à l'amélioration du
« sort des ouvriers, dans le sens où je l'entends, les plus
« sérieuses résultent de la nécessité de ne pas gêner notre
« industrie nationale dans sa concurrence avec l'étranger.
« J'ai donc invité le chancelier de l'Empire à proposer aux
« gouvernements des États dont l'industrie est, comme la
« nôtre, maîtresse du marché universel, la réunion d'une
« conférence en vue d'arriver à un règlement international
« uniforme sur les limites du travail à exiger des ouvriers.
« Le chancelier de l'Empire vous communiquera la copie du
« rescrit que je lui ai adressé.

« Berlin, le 4 février 1890,

« GUILLAUME, R.

« Aux ministres des travaux publics, du commerce et de l'industrie » (1).

Un premier obstacle se dressait devant l'initiative impériale; c'était l'initiative analogue de la Suisse!... Il est vrai, le moyen de concilier ces deux agissements ne paraissait pas bien difficile à atteindre, vu surtout l'ampleur du programme impérial; il ne s'agissait que de partager les travaux entre la conférence de Berne et celle de Berlin! — Cette division cependant, devait paraître quelque peu désavantageuse en ce qui concerne le succès de la question en vue. En effet, il nous semble que toute personne sait apprécier les résultats salutaires d'une unité de discussions, de direction, de l'union complète et sincère, de la coopération parfaite et désintéressée de ceux qui, poussés par des idées identiques, se sont heureusement rencontrés sur le même terrain. C'était donc à l'une de ces deux puissances à mobiles d'activité si louable en apparence, de céder, de s'effacer dans l'intérêt du triomphe de leur cause commune!

La Suisse pouvait invoquer à son profit le droit de priorité, son amour-propre national, et, ce qui est très humain, une confiance plus grande dans ses propres agissements, étant donné l'intérêt très vif qu'elle portait à la question ouvrière!

L'Allemagne, de son côté, pouvait opposer son influence, sa puissance la rendant mieux à même d'appuyer avec vigueur dans l'intérêt du triomphe de l'internationalisme ouvrier et bien entendu aussi la confiance plus considérable qu'elle devait à son tour avoir dans ses propres agissements.

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 652 et suiv.

Bien que la balance de l'équité penchât du côté de la Suisse, il était à prévoir que la situation et les conditions de l'Empire allemand dûssent commander au gouvernement helvétique de s'incliner, chose à laquelle, du reste, son esprit calme, raisonnable et réfléchi ne tarda guère de l'engager.

Ce conflit dura près de trois semaines.

La Suisse n'avait pas reçu la moindre notification des rescrits impériaux si ce n'est un télégramme extrait du *Moniteur de l'Empire* de la part de son envoyé à Berlin. — Elle ne pouvait donc pas abandonner son initiative; aussi la laissa-t-elle suivre son cours et chargea à cet effet M. « Roth » de remettre son invitation sans retard, en faisant ressortir :

« 1° Que la circulaire était la suite de son invitation de l'année dernière, à laquelle un certain nombre d'États avaient déjà répondu affirmativement.

« 2° Que cette circulaire se trouvait aussi déjà entre les mains des gouvernements des pays dont les capitales sont les plus rapprochées d'elle.

« 3° Qu'elle attendait du reste les communications que lui faisait entrevoir le rescrit impérial du 4 février, rescrit dont elle avait pris connaissance dans les journaux avec le plus haut intérêt, heureuse de constater la concordance de vues qui étaient exprimées avec celle dont elle avait fait part aux États l'année dernière, et voyant dans cette circonstance un symptôme favorable pour la solution des questions ouvrières ⁽¹⁾. »

(1) *Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 654.

Avant même que M. « Roth » eût le temps de faire sa communication, l'empereur « Guillaume II » lui fit savoir que ce n'est qu'après la publication de ses rescrits qu'il avait appris l'invitation suisse et qu'il espérait qu'une entente interviendrait entre les deux États. — Sur quoi le gouvernement allemand ayant exprimé son désir d'obtenir une renonciation à son initiative de la part de la Suisse, cette dernière contremanda sa conférence projetée dans les termes que nous connaissons.

Il ne restait donc plus à la Suisse que sa satisfaction morale d'avoir joué le rôle de premier initiateur dans les affaires ouvrières ⁽¹⁾, son espoir d'assister au triomphe de l'idée de l'internationalisme ouvrier, tout cela abstraction faite de l'appui bienveillant, de la coopération sincère et désintéressée qu'elle était toute prête à offrir au gouvernement allemand !

Le conflit suisse vidé, il restait deux questions à trancher.

Fallait-il inviter le gouvernement russe à la conférence ?

Fallait-il essayer de faire participer les États-Unis de l'Amérique du Nord à ce congrès du travail ?

Nous signalons ces deux questions comme des difficultés pour donner satisfaction aux diverses interprétations qui requièrent jour par rapport à elles, car, selon nous, rien que la lecture très rapide des deux rescrits impériaux aurait dû

(1) « Elle reçut de la part de l'empereur Guillaume II » par l'intermédiaire de MM. « Roth » et de « Bülow » de vifs remerciements pour son attitude conciliante. (*Feuille fédérale suisse, loc. cit.*, p. 656). — En outre, son rôle de premier initiateur fut rappelé dans le discours d'ouverture de la conférence de Berlin et dans le discours du trône à l'ouverture du nouveau « Reichstag ».

effacer dans les esprits les moins clairvoyants toute qualification de difficulté à leur égard, en les faisant paraître tout au plus comme intéressantes, vu les réponses qu'elles auraient été de nature à susciter.

Quant à nous, la lecture des deux rescrits impériaux nous suggère, pour ainsi dire, une toute autre surprise, une question d'un genre tout différent et qui peut être considérée comme le contre-pied des deux premières.

Nous nous demandons plutôt :

1° Pourquoi la Russie et les États-Unis auraient-ils été invités dès le début?

2° Cette non-invitation ne paraissait-elle pas conforme, momentanément au moins, aux rescrits impériaux?

3° Pourquoi notamment des puissances d'une importance industrielle très secondaire ont-elles été invitées de prime abord?

En effet, il nous semble que ces questions sont très naturelles, étant donné les termes suivants des rescrits impériaux :

« Pour que l'industrie allemande puisse affronter la concurrence sur les *grands marchés* internationaux ⁽¹⁾.

« Les difficultés provenant de la concurrence internationale... peuvent... être atténuées à la seule condition d'ententes à réaliser avec *les pays qui sont en possession du marché international* ⁽²⁾.

« Je désire que tout d'abord mes représentants auprès

(1) I^{re} partie du rescrit impérial au chancelier de l'Empire.

(2) III^e partie, *in initio*, du rescrit impérial au chancelier de l'Empire.

« de la *France*, de l'*Angleterre*, de la *Belgique* et de la
« *Suisse* demandent officiellement aux *gouvernements de*
« *ces pays* s'ils seraient disposés à entrer en pourparlers
« avec nous sur la possibilité de donner satisfaction aux
« besoins et aux vœux des ouvriers ⁽¹⁾.

« J'ai donc invité le chancelier de l'Empire à proposer
« aux gouvernements des États dont l'*industrie est comme*
« *la nôtre, maîtresse du marché universel*, la réunion d'une
« conférence... ⁽²⁾. »

Arrivé là, nous relevons que le fait de ne pas se conformer à cette limitation momentanée, à cette restriction de début, contenue dans les rescrits, pouvait ne pas nuire, au contraire, une invitation du premier coup, plus générale, une coopération, dès le commencement, universelle pouvaient *peut-être* accélérer le succès, tout en se rapprochant davantage du véritable caractère, du but réel d'une législation internationale devenue urgente !

Aussi l'empereur « Guillaume II » paraît avoir entrevu une vérité de ce genre en finissant son premier rescrit par les mots :

« Dès que ma proposition aura été admise en principe,
« je vous charge d'inviter tous les gouvernements qui s'intéressent à la question ouvrière ⁽³⁾ à se réunir dans une
« conférence où ces questions seront traitées. »

(1) III^e partie, *in medio*, du rescrit impérial au chancelier de l'Empire.

(2) VII^e partie, *in medio*, du rescrit impérial aux ministres des travaux publics, du commerce et de l'industrie.

(3) Ces quelques mots peuvent faire l'objet d'une interprétation fort large ;

Ce désir plus ou moins sage d'obtenir une coopération aussi générale que possible, parut fléchir pendant un instant devant l'Espagne et le Portugal à raison de leur importance industrielle presque nulle ⁽¹⁾, mais s'arrêta net devant la Russie et les États-Unis de l'Amérique du Nord.

En effet, pour ce qui concerne la Russie, il fallait choisir entre :

Sa non-invitation ayant pour résultat probable : une puissance industrielle d'importance secondaire de moins, devant le tapis vert de Berlin et :

En cas d'invitation : un refus presque certain de participation de la part du gouvernement du Czar.

Or, l'empereur Guillaume II préféra adopter la première solution, et cela avec raison, car ce n'était vraiment pas la peine de risquer une humiliation pour un pays qui disait si peu sur le terrain ouvrier !

ils peuvent s'appliquer notamment aussi bien aux États qui ne visent qu'une amélioration physique et morale des ouvriers qu'à ceux qui joignent nécessairement à cet intérêt purement moral, le vif désir d'aboutir à une égalité qui s'impose de plus en plus, à l'égalité des conditions de la concurrence dans les rapports internationaux.

(1) Les gouvernements de ces deux pays, en effet, ne furent invités que plus tard à participer à la conférence de Berlin. Il y en a qui ont attribué l'invitation tardive de l'Espagne à une certaine hésitation de la part de l'Allemagne, hésitation occasionnée par la crainte que l'Espagne « contribuât à former une majorité avec la France » dans le sein même du congrès et par le désir « d'isoler la France à la conférence pour lui imposer les conditions économiques de « Guillaume II », Voir : « N. E. Politis », *loc. cit.*, p. 551. Interpellation de Francis Laur à la Chambre des députés, ce dernier explique notamment la non-invitation de l'Espagne (elle fut invitée quelque temps après) dans les termes de plus haut.

Les précédents historiques prouvent, du reste, surabondamment que la crainte d'un refus catégorique de la part de la Russie était imminente. — Son attitude indifférente en face de l'initiative helvétique était encore fraîche aux esprits et une dépêche de « Saint-Pétersbourg » ⁽¹⁾ avait bien mis en lumière les dispositions du gouvernement impérial en ce qui concerne la question ouvrière.

Quant aux États-Unis, « Guillaume II » ne les avait pas invités pour le moment, probablement parce qu'il voulait tout d'abord, comme du reste, la Suisse l'avait fait auparavant, s'assurer d'un certain succès en Europe... Paraissait-il, en effet, raisonnable de se mettre en relations avec tous les pays du globe terrestre, alors qu'une victoire quelconque, qu'un triomphe si petit qu'il soit, d'une entente de ce genre, s'annonçaient si douteux même en Europe? Faut-il encore ajouter que cette circonstance que la compétence de la législation de l'Union Américaine ne s'étendait que sur les propres ouvriers des États-Unis — circonstance que nous avons déjà signalée — était de nature à refroidir une fois de plus tous désirs d'extension de cette tentative internationaliste, au delà de l'Océan?

(1) Cette dépêche fut publiée par le journal français : *Le Temps*, du 27 févr. 1890, et avait été adressée au *Times*, de Londres. En voici les termes intéressants : « Le gouvernement russe, d'essence patriarcale, a déjà réglé les conditions du travail industriel après avoir consulté à ce sujet les chefs de la grande industrie ; mais donner aux ouvriers voix délibérative en cette matière, serait considéré comme un encouragement aux instincts révolutionnaires des masses. En Russie, une grève est une révolte, on la réprime comme telle » (Nicolas E. Politis, *loc. cit.*, p. 551).

En voilà assez, il nous semble, pour justifier cette attitude de l'Allemagne vis-à-vis de la Russie et des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Malgré cela, les chercheurs passionnés de pourquoi? de comment? d'idées plus ou moins originales, les gaspilleurs enrégés de papier et d'encre n'ont pas manqué de découvrir, de déterrer, de forger au besoin des prétendues raisons de toute espèce et de toute nature.

C'est ainsi qu'on a dit : que l'Allemagne n'avait pas invité le gouvernement du Czar à participer à la conférence de Berlin :

Parce qu'elle voulait s'approcher de la France et isoler la Russie;

Parce qu'elle voulait tendre un piège? que cette dernière avait aperçu...

Que les États-Unis n'avaient pas été invités parce que l'Allemagne ne poursuivait qu'un but de politique intérieure et non pas un but humanitaire universel...

Et on pourrait encore en dire davantage...

A chacun la liberté de peser ces différentes interprétations des rescrits impériaux. — Pour ce qui nous concerne, nous quittons ce terrain conjectural pour continuer l'étude des faits et événements les plus importants qui se sont déroulés à la suite de l'initiative impériale.

Aussitôt les rescrits émis, le prince de Bismarck se mit à l'œuvre. Il commença par tracer les traits généraux des négociations à entreprendre, entama des pourparlers avec les différentes puissances industrielles pour arrêter les bases et

fixer les principes des travaux futurs, et une fois ce but atteint et le programme terminé, il en fit part à tous les États de l'Europe industrielle, sauf les exceptions signalées, en les invitant officiellement à se réunir à Berlin, pour le 15 mars 1890 (1).

Tout était préparé et on n'attendait plus que l'avènement de la date solennelle devant ouvrir ces discussions et négociations entre États concernant l'importante question de l'internationalisation des rapports du travail.

Guillaume II cependant n'avait pas encore obtenu l'appui moral du pouvoir spirituel. Aussi quelques jours avant l'ouverture de la conférence, il envoya une lettre au pape Léon XIII, lettre dans laquelle tout en lui faisant part de la conférence projetée et de son programme, il requérait son appui bienfaisant et sa sympathie pour les délibérations futures. L'attitude du pape fut cette fois-ci aussi favorable que jadis en présence de l'initiative helvétique. En effet, dans une lettre adressée à Guillaume II, le pape Léon XIII s'empessa d'assurer ce dernier de son appui bienfaisant ainsi que de ses vœux les plus ardents pour que les travaux de la conférence réussissent!

Quatorze États avaient accepté d'examiner en commun les questions qui concernent le travail dans les établissements industriels et dans les mines, et le samedi 15 mars 1890, la première séance est ouverte au palais du chancelier de l'Empire en présence des délégués : de l'Allemagne, de

(1) C'est au mois de février, trois semaines après l'émission des rescrits que ces invitations furent lancées.

l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, du Danemark, de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie, du Luxembourg, des Pays-Bas, du Portugal, de la Suède et Norvège, et de la Suisse, choisis tous parmi les économistes et les hommes d'État et au nombre de 47 ⁽¹⁾.

Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans les moindres détails des faits, événements, discussions, affaires,... qui se déroulèrent au cours de ce congrès européen. Nous considérons comme suffisant pour nos recherches spéciales :

1° L'exposition du programme de la conférence.

2° L'ébauche très rapide de l'attitude générale des différents États participants.

3° Le compte rendu de leur conclusion.

Voici le célèbre :

*Programme des délibérations de la conférence internationale
concernant le règlement du travail aux établissements
industriels et dans les mines.*

I

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DANS LES MINES.

« 1° Le travail sous terre doit-il être défendu?

« a) aux enfants au-dessous d'un certain âge?

(1) MM. de Castro, sénateur, inspecteur général des mines, et Santamaria de Paredes, député, directeur général de l'instruction publique, professeur de droit public à l'Université de Madrid, délégués de l'Espagne, n'arrivèrent que plus tard. Cet événement fut annoncé seulement dans la séance plénière du 22 mars 1890, tenue au palais du chancelier de l'Empire, ainsi que l'envoi de nouveaux délégués de la part de la Belgique et du Portugal.

« b) aux personnes du sexe féminin?

« 2° La journée de travail dans les mines offrant des dangers particuliers pour la santé, doit-elle être soumise à des restrictions?

« 3° Pourra-t-on, dans l'intérêt public, pour assurer la continuité de la production du charbon, soumettre le travail dans les houillères à un règlement international? »

II

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DU DIMANCHE.

« 1° L'interdiction du travail du dimanche doit-elle former la règle, sauf les cas d'exception nécessaire?

« 2° Si l'on arrivait à une entente par rapport à l'interdiction du travail du dimanche, quelles seraient les exceptions admissibles?

« 3° De quelle manière serait statué sur ces cas d'exception : par une entente internationale, par les lois, ou par voie administrative? »

III

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DES ENFANTS.

« 1° Les enfants n'ayant pas atteint un certain âge, doivent-ils être exclus du travail dans les établissements industriels?

« 2° Quel âge doit former la limite de l'exclusion du travail des enfants?

« Cette limite d'âge doit-elle être la même pour toutes les

« exploitations, ou admettra-t-on sous ce rapport des différences? »

« 3° Quelles restrictions, quant à la durée de la journée et au genre d'emploi, doit-on prévoir en ce qui concerne les enfants admis au travail dans les établissements industriels? »

IV

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DES JEUNES OUVRIERS.

« 1° Le travail dans les établissements industriels des jeunes ouvriers passé l'âge de l'enfance (12) doit-il être soumis à certaines restrictions? »

« 2° Quelle est la limite d'âge jusqu'à laquelle ces restrictions doivent avoir lieu? »

« 3° Quelles restrictions seraient à prescrire? »

« 4° Doit-on, quant à certaines catégories d'exploitation, prévoir des exceptions aux règles générales? »

V

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DES FEMMES.

« 1° Le travail de jour ou de nuit des femmes mariées doit-il être soumis à des restrictions? »

« 2° Le travail aux fabriques de toutes les femmes et filles, doit-il être soumis à certaines restrictions? »

« 3° Quelles restrictions seraient en ce cas à recommander? »

« 4° Doit-on prévoir pour certaines catégories d'exploita-

« tion des exceptions aux règles générales, et quelles seraient dans l'espèce ces catégories? »

VI

MISE A EXÉCUTION DES DISPOSITIONS ADOPTÉES PAR LA CONFÉRENCE.

« 1° Devra-t-on prendre des mesures en vue de l'exécution des dispositions à adopter par la conférence et de la surveillance de ces mesures? »

« 2° Y a-t-il lieu de prévoir des réunions réitérées en conférence de délégués des gouvernements participants et sur quels points leurs délibérations devraient-elles porter? »

En comparant le programme ci-dessus avec les rescrits impériaux qui se caractérisent par leur généralité, on est étonné de ne pas y voir figurer :

La réglementation du travail des hommes adultes.

Serait-ce :

Un oubli?

Ou bien déjà :

Une renonciation, une brèche faite à l'ampleur des désirs de Guillaume II?

Il faut, malheureusement, nous prononcer dans ce dernier sens!

Le travail des hommes adultes a été exclu à dessein du programme, grâce à l'influence exercée par l'Angleterre et la France et sur leurs observations. — Ces deux pays, notamment, fidèles à leur liberté d'action sur la durée du

travail des ouvriers adultes firent leurs réserves par rapport à cette question ⁽¹⁾.

De plus, une question toute spéciale y figure, question qui offre un certain contraste avec les autres dispositions générales du programme.

C'est :

La réglementation du travail dans les exploitations des mines.

Ce n'est que l'intérêt très vif que le Gouvernement allemand portait à ce genre d'exploitation qui peut expliquer qu'une partie du programme de Berlin ait été consacrée au :

Règlement du travail dans les mines.

En dehors de ces observations le programme est assez général et cela surtout en ce qui concerne :

(1) Voir réponse de « Lord Salisbury » au prince de « Bismarck » sur le projet de la conférence de Berlin. Il y est dit « que le Gouvernement de la reine ne peut admettre une pareille restriction par voie législative, mais il est disposé à discuter les moyens pour faciliter la conclusion à l'amiable d'entente entre les patrons et les ouvriers » (*Archives diplomatiques*, 1890, t. I, p. 328). Voir également réponse de M. « Spuller », ministre des affaires étrangères de France. — Le Gouvernement français se prononça sur ce point dans les termes suivants : « Il est en tous cas une question qui, [moins que toute] « autre, paraît pouvoir être l'objet d'une entente internationale. C'est celle de « la limitation de la journée de travail : elle se rattache si étroitement, au « moins en ce qui concerne les adultes, d'une part, aux principes sur lesquels « reposent les législations politiques des différents États, et, d'autre part, aux « conditions générales de la production industrielle, qu'elle doit être consi- « dérée comme étant exclusivement d'ordre intérieur et parlementaire, et ne « saurait dès lors, être utilement soumise à une discussion diplomatique. Il « nous a paru indispensable, dans l'intérêt même de l'œuvre à laquelle nous « sommes conviés, de préciser ce point, dès maintenant, afin de prévenir toute « chance de malentendus pour l'avenir » (Béchaux, *op. cit.*, p. 73 en note).

La réglementation du travail :

1° Des enfants ;

2° Des jeunes gens ;

3° Des femmes ;

réglementation qui est même plus étendue que d'après le programme de Berne.

La conférence de Berlin, qui ne fut ni une réunion purement scientifique, ni un congrès diplomatique à décisions obligatoires et garanties par les principes du droit des gens, siégea du 15 au 29 mars 1890.

Ses travaux furent répartis entre quatre commissions :

1° *La commission* du travail dans les mines, qui siégea sous la présidence de M. le D^r « Hauchecorne », premier directeur de l'Académie des mines, conseiller intime des mines.

2° La commission du repos du dimanche, ayant pour président « S. G. Mgr. le D^r Kopp », prince-évêque de Breslau.

3° La commission du travail des enfants, des jeunes gens et des femmes, dont la présidence fut confiée à M. « Jules Simon », sénateur.

4° La commission des dispositions exécutoires, sous la direction de M. « Vittorio Ellena », député et conseiller d'État, délégué de l'Italie.

Ces commissions étaient chargées d'étudier les différentes questions spéciales leur incombant d'après la classification ci-dessus, questions qui une fois discutées et préparées par elles, devaient venir devant l'assemblée plénière pour faire l'objet de discussions générales.

Les délégués des différents États furent soigneusement

initiés en ce qui concerne le rôle à jouer dans ce congrès européen. Aussi, il est vrai de dire que leur attitude ne fut que le reflet fidèle des opinions, des sentiments et des aspirations des gouvernements dont ils étaient les représentants.

L'une des premières préoccupations des diverses puissances consista dans le désir d'éviter tout engagement précis, tout lien réel, et les principaux obstacles qu'elles rencontrèrent à chaque pas furent : la diversité des conditions concrètes de production suivant les différents pays et surtout la question des voies et moyens ⁽¹⁾.

Trois groupes se partagèrent les différents États quant à leurs opinions :

I. — Le groupe interventionniste comprenant les pays franchement acheminés vers le socialisme de l'État. Ces pays défendirent le projet de la conférence et eurent en tête : la Suisse et l'Allemagne.

II. — Le groupe abstentionniste embrassant les puissances penchées du côté de la doctrine libérale et par conséquent

(1) La Suisse devint remarquable par ses propositions réelles et décisives, mais peu recommandables au point de vue pratique. Elle voulait notamment des mesures constituant « des sanctions réelles » et « des moyens de coercition directs » ayant pour but de mettre la législation industrielle de chaque État sous la domination d'un pouvoir extérieur. La France et l'Angleterre s'opposèrent à ces propositions et réussirent à les faire échouer. Sur quoi on adopta une résolution très anodine consistant à inviter les Gouvernements à une communication mutuelle des rapports annuels des inspecteurs, du relevé des accidents survenus dans l'industrie, de leurs causes, des lois et règlements industriels adoptés par les États (Extrait du cours de M. « Planiol », professeur à la Faculté de Paris, d'après *La Réforme sociale*, 16 avr. 1890.

ennemies du projet en question. C'est l'Angleterre, la France et la Belgique qui en firent partie.

III. — Le groupe indécis étant composé de pays qui ne pouvaient saisir toutes les réformes projetées qu'au point de vue moral, humanitaire ! Tous ces pays, notamment l'Espagne, le Portugal et l'Italie, tout en opposant principalement la diversité des conditions du climat d'après les différentes contrées, ne cessèrent point de demander pour les régions méridionales, surtout un abaissement du maximum d'âge par rapport à l'admission des enfants dans les établissements industriels.

Après un travail consciencieux, long et laborieux, on aboutit aux conclusions suivantes :

I

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DANS LES MINES.

Il est désirable :

« 1° a) Que la limite inférieure de l'âge, auquel les enfants peuvent être admis aux travaux souterrains dans les mines, soit progressivement élevée, à mesure que l'expérience en aura prouvé la possibilité, à 14 ans révolus ;

« Toutefois, pour les pays méridionaux, cette limite serait celle de 12 ans ;

« b) Que le travail sous terre soit défendu aux personnes du sexe féminin ;

« 2° Que dans le cas où l'art des mines ne suffirait pas

« pour éloigner tous les dangers d'insalubrité provenant des
« conditions naturelles ou accidentelles de l'exploitation de
« certaines mines ou de certains chantiers de mine, la durée
« du travail soit restreinte.

« Le soin est laissé à chaque pays d'assurer ce résultat
« par voie législative ou administrative, ou par accord entre
« les exploitants et les ouvriers, ou autrement, selon les
« principes et la pratique de chaque nation.

« 3° a) Que la sécurité de l'ouvrier et la salubrité des tra-
« vaux soient assurées par tous les moyens dont dispose la
« science, et placées sous la surveillance de l'État;

« b) Que les ingénieurs chargés de diriger l'exploitation
« soient exclusivement des hommes d'une expérience et
« d'une compétence technique dûment constatées;

« c) Que les relations entre les ouvriers mineurs et les
« ingénieurs de l'exploitation soient les plus directes pos-
« sible pour avoir un caractère de confiance et de respect
« mutuels;

« d) Que les institutions de prévoyance et de secours,
« organisées conformément aux mœurs de chaque pays et
« destinées à garantir l'ouvrier mineur et sa famille contre
« les effets de la maladie, des accidents, de l'invalidité
« prématurée, de la vieillesse et de la mort, institutions
« qui sont propres à améliorer le sort du mineur, à l'atta-
« cher à sa profession, soient de plus en plus développées;

« e) Que, dans le but d'assurer la continuité de la produc-
« tion du charbon, on s'efforce de prévenir les grèves. L'ex-
« périence tend à prouver que le meilleur moyen préventif

« consiste à ce que les patrons et les mineurs s'engagent
« volontairement, dans tous les cas où leurs différends ne
« pourraient pas être résolus par une entente directe, à re-
« courir à la solution par l'arbitrage. »

II

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DU DIMANCHE.

« 1° Il est désirable, sauf les exceptions et les délais né-
cessaires dans chaque pays :

« a) Qu'un jour de repos par semaine soit assuré aux per-
« sonnes protégées ;

« b) Qu'un jour de repos soit assuré à tous les ouvriers
« de l'industrie ;

« c) Que ce jour de repos soit fixé au dimanche pour les
« personnes protégées ;

« d) Que ce jour de repos soit fixé au dimanche pour tous
« les ouvriers de l'industrie ;

« 2° Des exceptions sont admissibles :

« a) A l'égard des exploitations qui exigent la continuité
« de la production pour des raisons techniques ou qui four-
« nissent au public des objets de première nécessité, dont la
« fabrication doit être quotidienne ;

« b) A l'égard des exploitations qui, par leur nature, ne
« peuvent fonctionner que dans des saisons déterminées ou
« qui dépendent de l'action irrégulière des forces natu-
« relles.

« Il est désirable que, même dans les établissements de

« cette catégorie, chaque ouvrier ait un dimanche libre sur
« deux.

« 3° Dans le but de déterminer les exceptions à des points
« de vue similaires, il est désirable que leur réglementation
« soit établie par suite d'une entente entre les différents
« gouvernements. »

III

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DES ENFANTS.

« Il est désirable :

« 1° Que les enfants des deux sexes n'ayant pas atteint un
« certain âge soient exclus du travail dans les établissements
« industriels ;

« 2° Que cette limite d'âge soit fixée à 12 ans, sauf pour
« les pays méridionaux où cette limite serait de 10 ans ;

« 3° Que ces limites d'âge soient les mêmes pour tout
« établissement industriel et qu'il ne soit admis sous ce rap-
« port aucune différence ;

« 4° Que les enfants aient préalablement satisfait aux pre-
« scriptions concernant l'instruction primaire ;

« 5° Que les enfants au-dessous de 14 ans révolus ne tra-
« vaillent ni la nuit, ni le dimanche ;

« 6° Que leur travail effectif ne dépasse pas 6 heures par
« jour et soit interrompu par un repos de une demi-heure
« au moins ;

« 7° Que les enfants soient exclus des occupations insa-
« lubres ou dangereuses ou n'y soient admis que sous cer-
« taines conditions protectrices. »

IV

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DES JEUNES OUVRIERS.

« Il est désirable :

« 1° Que les jeunes ouvriers des deux sexes de 14 à 16 ans
« ne travaillent ni la nuit, ni le dimanche ;

« 2° Que leur travail effectif ne dépasse pas 10 heures
« par jour et soit interrompu par des repos d'une durée to-
« tale de une heure et demie au moins ;

« 3° Que des exceptions soient admises pour certaines in-
« dustries ;

« 4° Que des restrictions soient prévues pour les occupa-
« tions particulièrement insalubres ou dangereuses ;

« 5° Qu'une protection soit assurée aux jeunes garçons de
« 16 à 18 ans en ce qui concerne :

« a) Une journée maxima de travail ;

« b) Le travail de nuit ;

« c) Le travail du dimanche ;

« d) Leur emploi dans des occupations particulièrement
« insalubres ou dangereuses. »

V

RÈGLEMENT DU TRAVAIL DES FEMMES.

« Il est désirable :

« 1° a) Que les filles et les femmes de 16 à 21 ans ne tra-
« vaillent pas la nuit ;

« b) Que les filles et les femmes de plus de 21 ans ne travaillent pas la nuit;

« 2° Que leur travail effectif ne dépasse pas 11 heures par jour et qu'il soit interrompu par des repos d'une durée totale de 1 heure et 1/2 au moins;

« 3° Que des exceptions soient admises pour certaines industries;

« 4° Que des restrictions soient prévues pour les occupations particulièrement insalubres ou dangereuses;

« 5° Que les femmes accouchées ne soient admises au travail que 4 semaines après leur accouchement. »

VI

MISE À EXÉCUTION DES DISPOSITIONS ADOPTÉES PAR LA CONFÉRENCE.

« 1° Pour le cas où les gouvernements donneraient suite aux travaux de la conférence, les dispositions suivantes se recommandent :

« a) L'exécution des mesures prises dans chaque État sera surveillée par un nombre suffisant de fonctionnaires spécialement qualifiés, nommés par le gouvernement du pays et indépendants des patrons, aussi bien que des ouvriers;

« b) Les rapports annuels de ces fonctionnaires, publiés par les gouvernements des divers pays, seront communiqués par chacun d'eux aux autres gouvernements;

« c) Chacun de ces États procédera périodiquement, et, autant que possible dans une forme semblable, à des re-

« levés statistiques, quant aux questions visées dans les dé-
« libérations de la conférence.

« *d*) Les États participants échangeront entre eux ces
« relevés statistiques, ainsi que le texte des prescriptions
« émises par voie législative ou administrative et se rappor-
« tant aux questions visées dans les délibérations de la
« conférence ;

« 2° Il est désirable que les délibérations des États parti-
« cipants se renouvellent, afin que ceux-ci se communiquent
« réciproquement les observations que les suites données
« aux délibérations de la présente conférence auront suggé-
« rées, et afin d'examiner l'opportunité de les modifier ou de
« les compléter.

« Les soussignés soumettront ces vœux à leurs gouverne-
« ments respectifs sous les réserves et avec les observations
« faites dans les séances du 27 et du 28 mars et reproduites
« dans les procès-verbaux de ces séances.

« Fait à Berlin, le 29 mars de l'an 1890, en un seul exem-
« plaire, qui sera déposé dans les archives du gouvernement
« impérial d'Allemagne, et dont une copie légalisée sera re-
« mise, par la voie diplomatique, à chaque gouvernement
« représenté à la conférence. »

Les conclusions ci-dessus du congrès de Berlin offrent en vérité un aspect singulier, une physionomie bizarre en présence des deux rescrits impériaux ayant occasionné ce mouvement européen !

Si l'on pouvait au moins affirmer que tous ces travaux pénibles, tous ces efforts soutenus ont produit quelque chose,

le moindre petit effet, un résultat très minime, fort insignifiant, ... s'il était exact d'appliquer à leur égard l'adage latin :

« Parturiunt montes nascetur ridiculus mus », il serait encore permis de s'estimer heureux et de se féliciter !

Mais malheureusement ! — comme nous venons de le constater d'après ce que les conclusions exposées plus haut nous apprennent — tous ces agissements de l'Europe industrielle entière n'aboutirent qu'à un résultat négatif.

Ce qui est cependant hors de doute, c'est que — quoi qu'on en dise — on ne s'était nullement trouvé en présence d'un congrès purement scientifique, en présence d'une réunion ayant pour but des discussions simplement théoriques, des décisions de pure doctrine !

En effet, le but visé par toutes ces puissances réunies à Berlin paraissait tout autre, étant donné surtout le contenu des rescrits impériaux !

On s'était notamment réuni en vue d'arrêter des conclusions précises, des décisions réelles, des mesures pratiques, en vue d'aboutir à un véritable accord international ayant pour but l'amélioration de la situation des ouvriers sans que la moindre atteinte en soit portée aux industries des différents pays.

Or, en supposant les désirs de tous les pays ayant concouru à la conférence de Berlin conformes à ceux que l'empereur « Guillaume II » paraissait vouloir exprimer dans ses rescrits, il est impossible de ne point apercevoir la distance considérable qui existait entre le but apparent visé et le résultat obtenu, résultat qui, en somme, n'était pas

autre chose qu'un échec complet qu'on avait essayé de dissimuler à l'aide d'un ensemble de vains désirs, de vœux platoniques!

Ce n'est donc qu'une liste de recommandations purement morales, de principes simplement humanitaires que les délégués de Berlin se virent forcés d'arrêter à la suite de leurs travaux si sérieux et si consciencieux!

Et c'est ainsi qu'à défaut de pouvoir subvenir réellement, efficacement, sur le terrain international aux besoins nombreux de la classe laborieuse pour lui assurer une certaine amélioration de sa condition générale, ils jugèrent à propos de tracer au moins la route à suivre par les différents États pour atteindre ce but.

A présent, si l'on essayait de dénaturer le caractère de ce fameux congrès européen ou bien d'apprécier ses modestes résultats, abstraction faite du véritable but, du but réel qu'on avait poursuivi, il serait peut-être permis de soutenir qu'aucun échec ne s'en était suivi.

C'est dans cette voie que paraît notamment vouloir s'engager le président du congrès M. « de Berlepsch », dans son discours de clôture du 29 mars 1890, en disant :

« il n'entrait pas dans nos attributions de conclure
« une convention internationale réglant les points soumis à
« nos délibérations. Notre compétence se limitait à *formuler*
« *des appréciations et des vœux*, qui seront soumis aux gou-
« vernements représentés dans la conférence ⁽¹⁾. »

(1) *Conférence internationale concernant le règlement du travail aux*

Plus loin, ... il n'hésite guère d'affirmer que « les travaux
« de la conférence fournissent une base sur laquelle peuvent
« s'appuyer et se développer des projets de protection plus
« efficace et de garanties plus sérieuses pour les forces ma-
« térielles, physiques, morales et intellectuelles des classes
« ouvrières ⁽¹⁾ ».

Il ne manque pas non plus de faire ressortir :

« ... sa conviction qu'il y a certains points de vue gé-
« néraux sur lesquels les gouvernements pourraient s'en-
« tendre entre eux et d'après lesquels ils régleraient leur lé-
« gislation nationale, en tenant compte des conditions spé-
« ciales à leurs pays respectifs ⁽²⁾. »

Enfin, sous l'impression d'un sentiment de satisfaction gé-
nérale, il résume « les principes consacrés par les vœux qu'a
« formulés la conférence » de la manière suivante :

« ... à savoir : que chaque pays devrait accorder à la
« classe ouvrière, soit par la législation soit dans les mœurs,
« tout ce qui n'est pas incompatible avec la sûreté de l'exis-
« tence et le développement de l'industrie nationale, desquels
« dépend, d'ailleurs, le bien-être des ouvriers ⁽³⁾. »

Un fait digne de remarque, c'est que plus on s'éloigne du
véritable but de la conférence de Berlin, plus on est aussi
tenté de reconnaître son utilité à divers points de vue.

Établissements industriels et dans les mines par autorisation officielle, deuxième
édition, 1890, p. 191.

(1) *Op. cit.*, *eod. loc.*

(2) *Op. cit.*, p. 192.

(3) *Op. cit.*, p. 192.

C'est ainsi qu'on a dit que la conférence de Berlin fut une épreuve puissante pour ceux qui, accessibles à l'expérience, avaient besoin d'une démonstration sur ce terrain⁽¹⁾.

Qu'elle a servi de « bon exemple » aux théoriciens qui continueront à prétendre que la réglementation internationale du travail est chose possible⁽²⁾.

Qu'elle a établi entre les différentes puissances industrielles des liens semblables à ceux qu'on désigne dans le langage juridique sous le nom d'obligations naturelles. Les délégués suisses ont dit notamment :

« Tous les États qui ont opiné pour des réformes sont
« moralement obligés maintenant à en soumettre à leurs
« parlements⁽³⁾. »

Et M. le baron « T'Kint de Roadenbeck » :

« Les résolutions adoptées par la conférence ont un caractère *sui generis* qui engage l'honneur national des pays
« qui ont permis à leurs délégués de les accepter. Il est désirable que ces vœux soient admis dans les législations⁽⁴⁾. »

Qu'elle a produit les résultats que toute œuvre morale de beaucoup supérieure à n'importe quelle œuvre positive pourrait produire. — M. « Cheysson » a dit notamment à cet effet :

(1) « Gustav Cohn » *Jahrbuch für Nationalökonomie und Statistik herausg.*, von Dr. « Joh. Conrad » Neue Folge, 1890, n° 21.

(2) « Nicolas E. Politis », *op. cit.*, p. 563.

(3) Rapport des délégués suisses à leur Gouvernement, *Archives diplomatiques*, 1890, t. IV, p. 58 et suiv.

(4) « Discours de M. le baron T'Kint de Roadenbeck, du 24 mai 1890, à la séance des Études sociales », *Réforme sociale*, 1890, t. II, p. 153.

« Mais elle (la conférence de Berlin) a fait autre chose (que
« d'établir une législation internationale), peut-être sans le
« savoir, et sans avoir conscience au début, et c'est par là
« qu'elle a présenté une véritable grandeur morale... *ce qui*
« *a triomphé* à Berlin, *c'est le sentiment de bienveillance et*
« *de sympathie* pour les petits, les humbles, c'est le patro-
« nage. Tel est le côté lumineux de la conférence, et c'est
« par là qu'elle laissera sa trace dans l'histoire ⁽¹⁾. »

Qu'elle a entraîné la reconnaissance spontanée de « la né-
« cessité de *réglementer le travail des enfants et des adoles-*
« *cents*, des abus étant commis partout ⁽²⁾ ».

Qu'elle a « surexcité les espérances socialistes dans tous
« les pays ⁽³⁾ ».

Qu'elle a vivement encouragé les agissements des ouvriers
en général ⁽⁴⁾.

Qu'elle a été utile et intéressante au point de vue techni-
que ⁽⁵⁾.

Qu'elle a assuré le triomphe du principe de la liberté
individuelle au détriment du socialisme de l'État.

Etc...

Au point de vue de nos recherches spéciales, nous ju-

(1) *L'Internationalisme dans la question ouvrière*, p. 30 et s.

(2) M. « Planiol », *Cours 1893-1894*, p. 93.

(3) M. « Planiol », *op. cit.*

(4) « Nicolas E. Politis », *op. cit.*, p. 566 et suiv. et « Funk-Brentano », *La politique*, p. 129, *in fine*.

(5) *Le Temps*, 1^{er} avr. 1890. — Voir encore : *Volksblatt*, 17 févr. 1890 ; Discours tenu par M. « Liebknecht » à Brunswick à la même époque, *Le Temps*, 11 févr. 1890.

geons comme opportun d'arrêter à notre tour les conclusions suivantes :

1° Le fait que la conférence de Berlin a eu lieu, son véritable caractère, la bonne volonté et l'esprit bienveillant qui ont présidé ses travaux, les efforts soutenus, sérieux et consciencieux qu'elle a occasionnés, nous prouvent une fois de plus que :

Toute réglementation locale, nationale, du travail tend fatalement vers un ordre plus élevé, plus parfait, paraît-il : La réglementation internationale des rapports du travail !

2° Les résultats de cette œuvre internationaliste entreprise par l'Empire allemand, œuvre remarquable et de première importance, paraissent nous enseigner que l'internationalisme ouvrier est voué par la force même des choses à un échec inévitable, fatal.

De sorte que nous nous permettons d'affirmer, sans la moindre hésitation que :

Autant l'évolution vers l'internationalisme ouvrier est puissante, étant donné les différentes législations nationales sur le travail ; autant aussi le mur qui sépare la réalisation de cet internationalisme ouvrier du domaine de l'utopie, de la chimère, semble fragile et transparent !

SECTION VIII

DE L'INTERNATIONALISME OUVRIER APRÈS LA CONFÉRENCE
DE BERLIN DE 1890.

La conférence de Berlin fut le dernier grand coup donné dans l'intérêt de l'internationalisation des rapports du travail ! L'échec essuyé à la suite de l'essai de l'empereur Guillaume II, ne marqua pas d'entraîner un certain découragement, une époque de calme relatif. En effet, à part quelques étincelles jaillissant dans le sens de l'internationalisme ouvrier, par-ci, par-là, dans certains congrès, dans diverses discussions, etc..., on peut dire que depuis 1890 aucune tentative sérieuse et importante concernant la réglementation internationale du travail n'a eu lieu. Ce phénomène loin de marquer l'inutilité, le manque de fondement du système de la législation internationale du travail, loin de discréditer notamment notre loi évolutionniste, prouve tout simplement que la défaite de Berlin comme tout événement de ce genre, nécessite une nouvelle préparation, un puisement de nouvelles forces en vue d'une tentative future aussi proche que possible ! Or, cette préparation, ce puisement de nouvelles forces demandent un temps plus ou moins long !

En effet, pendant ces six dernières années, l'idée de l'internationalisme ouvrier ne fit que se développer sur le

territoire de la République helvétique. Les ouvriers suisses de plus en plus mécontents de leur journée normale de 11 heures, ne cessèrent de protester en réclamant énergiquement la journée de 10 heures et même celle de 8 heures. Les associations ouvrières s'appliquèrent remarquablement à mettre en lumière toutes les questions concernant la protection ouvrière et leurs agissements ne furent pas dépourvus de succès, car le conseil national vient d'instituer une commission ayant pour but l'étude de ces questions mises en avant par le monde ouvrier. Ce que nous tenons surtout à faire remarquer à l'appui de notre loi évolutionniste, c'est que toutes les fois que cette commission a été disposée à satisfaire aux prétentions plus ou moins exagérées de la classe ouvrière, elle s'est heurtée à la concurrence étrangère et s'est vue obligée de recourir à l'internationalisation des rapports du travail ! Aussi ne tarda-t-elle pas de proposer au « Bundesrath » une nouvelle initiative en faveur de la réglementation internationale des questions de protection ouvrière, chose qui fut réalisée par une pétition adressée de la part du conseil national et du conseil des États au conseil fédéral.

Tout en finissant notre exposé historique, nous nous exprimons de faire remarquer que l'étude de ce dernier nous permet de nous rendre compte à chaque époque, de la corrélation étroite qui paraît exister entre le développement de la réglementation locale, nationale du travail et son internationalisation.

Nous ne saurions quitter cette partie de notre ouvrage

sans dire quelques mots sur l'attitude du Pape en présence de tous ces mouvements visant l'internationalisation des rapports du travail. L'Église catholique en général n'a pas été hostile aux projets de réglementation internationale du travail et plus d'un écrivain catholique, comme nous l'avons fait remarquer, n'ont pas manqué de bien les accueillir! Le Pape « Léon XIII » à son tour s'est montré très favorable à l'initiative helvétique (Voir : Lettre d'encouragement adressée au nom du Pape par Mgr « Jacobini » à M. « Décurtins »), et par une lettre du 14 mars 1890, il a répondu comme nous le savons dans des termes fort encourageants à la communication du projet de réunion de la conférence de Berlin, communication qu'a bien voulu lui adresser l'empereur « Guillaume II ». Voici le contenu de cette lettre :
« Majesté,... « Nous rendons grâce à Votre Majesté de la let-
« tre qu'Elle a bien voulu Nous écrire pour Nous intéresser à
« la Conférence Internationale », qui va se réunir à Berlin
« dans le but de chercher les moyens d'améliorer les condi-
« tions des classes ouvrières. — Il Nous est agréable, avant
« tout, de féliciter Votre Majesté d'avoir pris tant à cœur une
« cause aussi noble, aussi digne d'une sérieuse attention et
« qui intéresse l'univers entier. Cette cause, au reste, n'a
« cessé de Nous préoccuper Nous-même, et l'œuvre entre-
« prise par Votre Majesté, répond à un de Nos vœux les plus
« chers. Déjà par le passé, comme Elle le rappelle, Nous avons
« manifesté nos pensées sur ce sujet et avec Notre parole
« Nous avons fait valoir en sa faveur l'enseignement de l'É-
« glise catholique, dont Nous, comme le chef, dans une cir-

« constance plus récente, Nous avons rappelé de nouveau
« cet enseignement, et pour que ce difficile et important
« problème soit résolu selon toutes les règles de la justice
« et que les légitimes intérêts de la classe laborieuse soient
« dûment sauvegardés, Nous avons exposé à tous et à cha-
« cun, y compris les Gouvernements, les devoirs et les obli-
« gations spéciales qui leur incombent. Sans nul doute, l'ac-
« tion combinée des Gouvernements contribuera puissam-
« ment à l'obtention de la fin tant désirée. La conformité
« des vues et des législations, pour autant du moins que le
« permettent les conditions différentes des lieux et des pays,
« sera de nature à avancer grandement la question vers une
« solution équitable. Aussi ne pourrons-Nous qu'appuyer hau-
« tement toutes les délibérations de la Conférence, qui ten-
« dront à relever la condition des ouvriers; comme, par
« exemple, une distribution du travail mieux proportionnée
« aux forces, à l'âge et au sexe de chacun; le repos du jour
« du Seigneur et, en général, tout ce qui empêchera que l'on
« exploite le travailleur comme un vil instrument, sans égard
« pour sa dignité d'homme, pour sa moralité, pour son
« foyer domestique. — Cependant, il n'a pas échappé
« à Votre Majesté que l'heureuse solution d'une question
« aussi grave requérait, outre la sage intervention de l'auto-
« rité civile, le puissant concours de la religion et la bienfai-
« sante action de l'Église. Le sentiment religieux, en effet, est
« seul capable d'assurer aux lois toute leur efficacité, et l'É-
« vangile est le seul code où se trouvent consignés les princi-
« pes de la vraie justice, les maximes de la charité mutuelle

« qui doit unir tous les hommes comme enfants du même
« Père et membres de la même famille. La religion appren-
« dra donc au patron à respecter dans l'ouvrier la dignité
« humaine et à le traiter avec justice et équité : elle incul-
« quera dans la conscience du travailleur le sentiment du
« devoir et de la fidélité et le rendra moral, sobre et hon-
« nête. C'est pour avoir perdu de vue, négligé et méconnu
« les principes religieux que la société se voit ébranlée jus-
« que dans ses fondements; les rappeler et les remettre en
« vigueur est l'unique moyen de rétablir la société sur ses
« bases et de lui garantir la paix, l'ordre et la prospérité. —
« Or, c'est la mission de l'Église de prêcher et de répandre
« dans le monde entier ces principes et ces doctrines. A
« Elle, par conséquent, il appartient d'exercer une large et
« féconde influence dans la solution du problème social. Cette
« influence, Nous l'avons exercée et Nous l'exercerons encore
« spécialement au profit des classes ouvrières. De leur côté,
« les Évêques et les Pasteurs aidés de leur clergé en agiront
« de même dans leurs diocèses respectifs; et Nous espérons
« que cette salutare action de l'Église, loin de se voir contra-
« riée par les pouvoirs civils, trouvera dorénavant chez eux
« aide et protection. Nous en avons pour garant l'intérêt,
« d'une part, que les Gouvernements attachent à cette grave
« question, et, de l'autre, l'appel bienveillant que Votre Ma-
« jesté vient de Nous adresser. — En attendant, Nous faisons
« les vœux les plus ardents pour que les travaux de la Confé-
« rence soient féconds en bienfaisants résultats, et répondent
« pleinement à la commune attente. Et avant de terminer la

« présente, Nous voulons exprimer, ici, la satisfaction que
« Nous éprouvâmes, en apprenant que Votre Majesté avait
« invité à prendre part à la Conférence, en qualité de Son
« Délégué, Mgr « Kopp », Prince-Évêque de « Breslau » ; il
« s'estimera certainement très honoré de cette marque de
« haute confiance que Votre Majesté lui donne en cette occa-
« sion. C'est enfin avec la plus vive satisfaction que Nous
« exprimons à Votre Majesté les vœux les plus sincères que
« Nous faisons pour Sa prospérité et pour celle de Son Impériale
« Famille. — Du Vatican, le 14 mars 1890, signé : « Léo »,
« P. P. XIII ». — Le 15 mai 1891, le Pape « Léon XIII » pu-
blia une encyclique « *De conditione opificum* » dans laquelle
tout en paraissant très réservé et peu disposé à donner une
solution positive, il se permet pourtant de déclarer que l'État
a le droit et même le devoir d'intervenir en faveur des ou-
vriers. Puis à l'occasion de la réception du pèlerinage des
ouvriers français, il prononça les paroles suivantes : « L'ac-
« tion gouvernementale n'est pas indispensable quand dans
« les conditions qui règlent le travail et l'exercice de l'in-
« dustrie, il ne se rencontre rien, qui offense la morale, la
« justice, la dignité humaine, la vie domestique de l'ouvrier,
« mais quand l'un ou l'autre de ces biens se trouvent com-
« promis ou menacés, les pouvoirs publics en intervenant
« comme il convient et dans une juste mesure, feront œuvre
« de salut social, car c'est à eux qu'il appartient de sauve-
« garder les intérêts des citoyens leurs subordonnés ». Cet
événement fut d'une importance très grande, car il permit
à « Léon XIII » d'interpréter son encyclique de 1891. En

effet, il ressort du discours de Rome que la législation positive n'atteignant que les relations extérieures des hommes, la question ouvrière ne pourrait jamais trouver sa solution dans les lois civiles, solution qui ne dépend que de la conscience et de la charité!

CHAPITRE III

De ce que vaut réellement la doctrine réglementaire; de la législation internationale du travail au point de vue pratique.

SECTION I

DE CE QUE VAUT RÉELLEMENT LA DOCTRINE RÉGLEMENTAIRE.

La marche générale des choses, leur procès naturel, en un mot l'évolution réelle qui se dégage à la suite de nos recherches précédentes, a donc pour base la réglementation, si minime et restreinte qu'elle soit, des rapports du travail et pour sommet suprême : l'internationalisation de ces rapports du travail ayant déjà fait l'objet d'une réglementation locale, nationale!

L'histoire paraît enseigner que ce sommet suprême, qui s'impose : l'internationalisme ouvrier est presque inaccessible, en tout cas, qu'on serait obligé de se donner beaucoup de mal, de faire bien des sacrifices pour pouvoir l'atteindre! — Les preuves qu'elle nous fournit à cet égard sont plus que suffisantes! — L'Europe industrielle, en effet, n'a pas cessé de se caractériser par des efforts prodigieux et soutenus,

développés de tous côtés dans l'intérêt du triomphe de la législation internationale du travail, efforts qui malgré leur puissance et leur ténacité ont misérablement échoué. On aurait dit des vagues terribles et menaçantes se brisant avec fracas contre des écueils inébranlables! — De plus, même les apôtres les plus zélés de l'internationalisme ouvrier ne vont pas jusqu'à dissimuler complètement les difficultés sérieuses inhérentes à sa réalisation.

Arrivé là, il est tout naturel de se demander si cette route aride et semée d'innombrables écueils, route ouverte par la doctrine réglementaire, s'impose?... Si elle est inévitable?... S'il faut nécessairement la suivre?...

La première réponse qui se présente à notre esprit est affirmative, et cela par la raison bien simple qu'on s'est déjà engagé sur cette route tracée par l'école restrictive du principe de la liberté du travail, que presque toute l'Europe industrielle a adopté la réglementation du travail, que cette dernière est entrée plus ou moins dans les mœurs des différents pays. Or, s'en départir ne serait-ce point reculer?... Arracher du sein des différentes nations une mesure qui a déjà fait corps avec elles?

Cette première raison n'est pas mauvaise et les craintes que nous lui avons attachées ne semblent guère illégitimes!

Mais à supposer... que le point de départ soit faux, que la réglementation du travail ne soit pas utile, nécessaire, indispensable,... serait-ce bien avantageux que de persister sur une route impraticable par l'unique raison qu'on s'y est déjà engagé?

Toute la question roule donc sur l'utilité du germe réglementaire, de la réglementation locale, nationale du travail, sur sa nécessité, sur son caractère indispensable.

Deux méthodes fournissent des réponses à cette question difficile et importante :

- 1° La méthode qui se base sur une observation générale ;
- 2° Celle qui s'appuie sur des recherches réelles et approfondies.

La première méthode suggère la réponse spontanée suivante :

L'utilité, la nécessité, le caractère indispensable de toute réglementation locale, nationale du travail sont manifestes du moment que, à peu près toutes les nations civilisées s'efforcent plus ou moins de cultiver, de développer les germes de la doctrine réglementaire !

En réalité, en 1890, époque de la conférence de Berlin, les législateurs des différents peuples avaient déjà franchement avancé sur le chemin de la réglementation des rapports du travail, sur le sentier du protectionnisme ouvrier !

1° La législation anglaise :

Avait soumis les jeunes gens et les femmes travaillant dans les fabriques textiles aux règlements suivants :

Heures de travail : A partir de 6 ou 7 heures du matin jusqu'à 6 ou 7 heures du soir, excepté le dimanche. Travail du samedi : de 6 ou 7 heures du matin à midi 1/2, 1 heure, 1 h. 1/2 ou 2 heures.

Tous les jours : 2 heures réservées au repas ; le samedi : au moins 1/2 heure pour le repas.

Comme règle générale : Interdiction de travailler plus de 4 h. 1/2 consécutives sans un intervalle de 1/2 heure pour la nourriture (1).

Pour les enfants : Interdiction de les employer dans la matinée et dans l'après-midi; possibilité de le faire, mais seulement, à la condition d'alterner un jour. Le matin, ils ne pourront être employés que de 6 ou 7 heures à 1 heure, à part le samedi. Dans l'après-midi, excepté le samedi, depuis l'heure du repas jusqu'à la cessation du travail de la part des jeunes gens.

Si, pendant un jour quelconque de la semaine, un enfant a travaillé plus de 5 h. 1/2, interdiction de le faire travailler pendant deux périodes successives de 7 matinées ou de 7 après-midi, ni pendant deux samedis successifs.

Interdiction de faire travailler les enfants plus de 4 h. 1/2 consécutives sans une demi-heure consacrée au repos et à la nourriture (2).

Dans les fabriques autres que celles des textiles et dans les ateliers, les enfants ne peuvent travailler que le matin ou l'après-midi, ou bien un jour sur deux. Défense d'employer un enfant au travail du matin ou de l'après-midi durant deux périodes de sept jours de suite; de même, en ce qui concerne le samedi de la semaine dont un jour entier aura été consacré au travail. Dans le cas où l'on voudrait faire travailler un enfant un jour sur deux : son travail, à part le samedi, doit commencer à 6 ou 7 heures du matin,

(1) Art. 11, sect. III, du *Factory and workshop act* de 1878.

(2) Art. 12, même sect., *loc. cit.*

pour finir à 6 ou 7 heures du soir. Pour le samedi, le travail commence à 6 ou 7 heures du matin et finit à 2 heures de l'après-midi. L'enfant aura 2 heures pour ses repas de tous les jours et 1 h. 1/2 le samedi. Interdiction de faire travailler un enfant pendant 2 jours consécutifs et d'une manière générale pendant 5 heures de suite sans lui donner une demi-heure pour son repos et sa nourriture.

Lorsque dans un atelier il y a des jeunes gens, des enfants et des femmes qui travaillent, ces dernières sont soumises aux mêmes règles que les jeunes gens.

Les femmes ont le droit de travailler de 6 heures du matin à 9 heures du soir et le samedi de 6 heures du matin à 4 heures de l'après-midi dans les ateliers où les jeunes gens et les enfants ne sont pas employés. En tout cas, les femmes ont 4 h. 1/2 tous les jours et 2 h. 1/2 le samedi pour interrompre leur travail et prendre les repas ⁽¹⁾.

Voici les mesures prises en vue des travaux à domicile exécutés par les membres d'une même famille en dehors de tout moteur mécanique :

En ce qui concerne les jeunes gens, le travail commence à 6 heures du matin et se termine à 9 heures du soir, le samedi, il commence à 6 heures du matin pour finir à 4 heures de l'après-midi. 4 h. 1/2 tous les jours et 2 h. 1/2 le samedi sont accordées pour les repas et les sorties. Quant aux enfants, ils peuvent travailler, soit le matin, soit l'après-midi, leur travail du matin commence à 6 heures

(1) Art. 15, même sect., *loc. cit.*

pour finir à 1 heure de l'après-midi ; celui de l'après-midi commence à 1 heure et se termine tous les jours à 8 heures du soir et le samedi à 4 heures de l'après-midi. Interdiction d'employer un enfant de la même manière pendant deux périodes consécutives de 7 jours ou pendant plus de 5 heures de suite sans une interruption d'une demi-heure ⁽¹⁾.

Tous les enfants, jeunes gens et femmes travaillant dans un même atelier ou fabrique ont la même heure pour les repas ⁽²⁾.

Il est permis aux enfants, jeunes gens et femmes employés dans des fabriques non textiles durant 8 heures par jour, de travailler aussi le samedi pendant le même nombre d'heures ⁽³⁾.

Il est interdit d'employer à un travail quelconque les enfants n'ayant pas encore atteint l'âge de dix ans ⁽⁴⁾.

A part les exceptions légales, impossibilité de faire travailler le dimanche, les femmes, jeunes gens et enfants ⁽⁵⁾.

Toute contravention à cette prescription peut entraîner pour le patron une amende dont le maximum est de 125 francs ⁽⁶⁾.

Le travail des enfants dans les fabriques et ateliers est, en outre, sagement combiné avec leur obligation scolaire.

(1) Art. 16, *id.*

(2) Art. 17, *id.*

(3) Art. 18, *id.*

(4) Art. 20, *id.*

(5) Art. 21, *id.*

(6) Art. 22, *id.*

On essaye également de concilier leur état de santé avec le genre des travaux que les patrons seraient tentés de leur demander.

Certaines formalités sont exigées en cas d'accident occasionnant la mort ou des blessures. Les patrons qui ne s'y conforment pas sont passibles d'une amende ne pouvant excéder 125 francs ⁽¹⁾.

L'étamage des miroirs par le mercure, la fabrication du blanc de plomb, la fusion et la recuite du verre, la briquetterie, les salines, les ateliers de dressage de métaux, de soufrage d'allumettes font l'objet de restrictions spéciales en ce qui concerne l'emploi des jeunes gens et des enfants ⁽²⁾.

Dans les ateliers israélites, le travail du dimanche des jeunes gens ou femmes de religion juive est toléré, mais à certaines conditions seulement ⁽³⁾.

Certains établissements consacrés à des produits qui se détériorent facilement, comme les fabriques de conserves de poisson, de fruits et de lait condensé sont soumis à un régime d'exception. Les femmes notamment peuvent y être employées même pendant 14 heures par jour; mais à la condition d'avoir au moins 2 heures pour leur repas et de ne pas travailler plus de 5 jours dans la même semaine et plus de 96 jours durant une période de 12 mois ⁽⁴⁾.

Le travail de nuit des jeunes gens du sexe masculin, de 16

(1) Art. 31, *id.*

(2) Art. 38, *id.*

(3) Art. 50, *id.*

(4) Art. 56, *id.*

ans et au-dessus, dans les hauts-fourneaux, forges, imprimeries et papeteries est soigneusement réglementé ⁽¹⁾.

Interdiction d'employer les jeunes garçons dans les verreries pendant plus de 60 heures par semaine ⁽²⁾.

Il est interdit aux femmes et aux garçons âgés de moins de 10 ans de travailler dans les mines ⁽³⁾.

Les garçons âgés de moins de 12 ans révolus, ne peuvent pas être employés dans les mines métalliques ⁽⁴⁾.

Défense d'employer des jeunes gens dans les magasins pendant plus de 74 heures par semaine y compris les heures de repas. — Des dispositions spéciales sont prises en vue d'empêcher que les prescriptions légales soient éludées à l'aide de la combinaison du travail dans les fabriques et ateliers avec celui des magasins ⁽⁵⁾.

Défense de faire nettoyer des machines en marche par des femmes ou des enfants.

Pour la santé des ouvriers adultes qui travaillent dans des fabriques de produits chimiques : obligation de condenser autant que possible les gaz nuisibles ; de prendre les mesures les plus pratiques pour empêcher leur fuite ⁽⁶⁾

(1) Art. 58 et 59, *loc. cit.*

(2) Art. 60, *loc. cit.*

(3) Act de 1842.

(4) Statut de 1872 (35 et 36, Victoria, c. 77).

(5) *Shop hours regulation Act* (49 et 50, Victoria, c. 35, 1886).

(6) *Alkali, etc., works regulation Act* (44 et 45, Victoria, c. 37, 1881), ces renseignements concernant l'Angleterre sont très exacts, étant donné qu'ils constituent une reproduction presque textuelle du remarquable rapport sur les conditions du travail dans la Grande-Bretagne, rapport officiel que M. « Léo

2° *La législation française :*

Avait déjà arrêté que :

« La journée de l'ouvrier dans les manufactures et usines
« ne pourra pas excéder 12 heures de travail effectif ⁽¹⁾. »

Cette disposition comprend l'établissement d'une journée normale de travail, il est vrai, pas très avantageuse pour les ouvriers, par la raison que :

a) Les heures des repas n'y sont pas comprises ⁽²⁾.

b) Les travailleurs ne sont guère affranchis du travail de nuit ;

En outre, d'après l'art. 2 du même décret :

« Des règlements d'administration publique détermineront
« les exceptions qu'il sera nécessaire d'apporter à cette dis-
« position générale, à raison de la nature des industries ou
« des causes de force majeure. »

Ces exceptions concernent entre autres :

Les filatures de soie du 1^{er} mai au 1^{er} septembre, où pen-
dant 60 jours, il est permis de demander un travail de 13
heures par jour ⁽³⁾.

Les fabriques d'indienne dans lesquelles on peut toujours
travailler durant 13 heures par jour ;

Les raffineries de sucre et fabriques de produits chimi-
ques où le travail peut se prolonger jusqu'à 14 heures ;

Caubet », consul général de France à Londres, a bien voulu adresser en 1891
au Ministre des affaires étrangères à Paris.

(1) Art. 1^{er} du décret relatif aux heures de travail dans les manufactures
et usines (9 sept. 1848).

(2) Ce qui ressort du terme : « effectif » de plus haut.

(3) Voir le décret du 31 janv. 1866.

Les teintureries et imprimeries sur étoffe, où le travail de 15 heures est toléré pendant une période de 120 jours par an, à la condition d'en donner avis à la préfecture.

Les travaux exécutés sur l'ordre du gouvernement dans un intérêt supérieur, comme celui de la sûreté nationale et de la défense du pays.

La conduite des fourneaux.

Celle des étuves et des machines à vapeur.

Pour tous ces travaux il n'y a aucune limitation⁽¹⁾.

Les contraventions à ces dispositions sont punies d'une amende de 5 à 100 francs. Elles donnent « lieu à autant d'amendes qu'il y aura d'ouvriers indûment employés sans que ces amendes réunies puissent s'élever au-dessus de 1.000 francs⁽²⁾ ».

Enfants et filles mineures employés dans l'industrie :

Défense aux patrons d'employer ou d'admettre dans les manufactures, usines, ateliers ou chantiers des enfants n'ayant pas encore atteint l'âge de 12 ans révolus. Possibilité de les employer une fois qu'ils auront 10 ans révolus, mais seulement dans « les industries déterminées par un règlement d'administration publique⁽³⁾ ».

« Jusqu'à l'âge de 12 ans révolus », limitation de la durée du travail à 6 heures par jour divisées par un repos. « A partir de 12 ans », interdiction de les employer pendant

(1) Voir : Décrets du 17 mai 1851 et du 3 avr. 1889.

(2) Art. 4 du décret du 9 sept. 1848.

(3) Art. 2, sect. I, de la loi du 19 mai 1874 sur le travail des enfants et des filles mineures employés dans l'industrie.

« plus de 12 heures par jour divisées par des repos⁽¹⁾ ».

Prohibition absolue de faire travailler pendant la nuit les enfants n'ayant pas encore atteint l'âge de 16 ans révolus. Le travail dans les usines et manufactures est soumis à la même restriction par rapport à l'emploi des filles mineures de 16 à 21 ans. Sont considérés comme travaux de nuit ceux qui sont exécutés « entre 9 heures du soir et 5 heures du matin ». Des exceptions sont admises sous certaines conditions, en cas de chômage résultant de circonstances déterminées⁽²⁾.

Interdiction d'employer à n'importe quel travail, même à un rangement d'atelier, les enfants âgés de moins de 16 ans et les filles mineures, les dimanches et les fêtes reconnues par la loi⁽³⁾.

Il est permis d'employer « la nuit ou les dimanches et jours fériés » « des enfants de 12 ans au moins », mais seulement dans les usines à feu continu, à des travaux indispensables conformément aux déterminations des règlements d'administration publique et après leur avoir assuré « le temps et la liberté nécessaires pour l'accomplissement des devoirs religieux⁽⁴⁾ ».

Interdiction absolue d'admettre les enfants âgés de moins de 12 ans révolus ainsi que les filles et les femmes dans les travaux souterrains des mines, minières et carrières. Quant

(1) Art. 3, même section, *loc. cit.*

(2) Art. 4, sect. II, *loc. cit.*

(3) Art. 5, sect. II, *loc. cit.*

(4) Art. 6, sect. II, *loc. cit.*

aux enfants de 12 à 16 ans, leur travail dans les galeries souterraines doit être déterminé par des règlements d'administration publique ⁽¹⁾.

Instruction primaire :

Il faut distinguer entre les enfants âgés de moins de 12 ans révolus et ceux qui ont cet âge mais qui n'ont pas encore atteint celui de quinze ans.

Les patrons ne peuvent employer les premiers qu'autant que « leurs parents ou tuteurs justifient qu'ils fréquentent actuellement une école publique ou privée ». Ces enfants devront « suivre les classes d'une école pendant le temps libre du travail ». Ils devront « recevoir l'instruction pendant 2 heures au moins dans le cas où une école spéciale est attachée à l'établissement industriel ⁽²⁾ ».

Quant aux seconds, ils ne peuvent être employés pendant plus de 6 heures par jour, qu'à la condition de justifier qu'ils ont acquis l'instruction primaire élémentaire ⁽³⁾.

Les établissements dangereux et insalubres sont soumis à un régime de stricte réglementation et un nombre assez considérable de dispositions légales sont encore édictées dans l'intérêt de la vie, de la santé et de la moralité des jeunes ouvriers ⁽⁴⁾.

Toute contravention aux dispositions précédentes pourra entraîner une poursuite devant les tribunaux correctionnels

(1) Art. 7, sect. III, *loc. cit.* V. Décr. 12 mai 1875.

(2) Art. 8, sect. IV, *loc. cit.*

(3) Art. 9, sect. IV, *loc. cit.*

(4) Voir : sect. V, VI, VII, VIII, *loc. cit.*

et une amende de 16 à 50 francs. « L'amende sera appliquée
« autant de fois qu'il y a eu de personnes employées dans
« des conditions contraires à la loi, sans que son chiffre total
« puisse excéder 500 francs ». Les condamnations pronon-
cées contre les directeurs ou gérants entraîneront la respon-
sabilité civile des chefs d'industrie ⁽¹⁾.

En cas de récidive : condamnation à une amende de 50 à
200 francs, sans que la totalité des amendes réunies puisse
excéder 1.000 francs ⁽²⁾.

Les propriétaires d'établissements industriels et les pa-
trons qui auront mis obstacle à l'accomplissement des devoirs
d'un inspecteur, etc..., seront punis d'une amende de 16 à
100 francs ⁽³⁾.

L'article 463 du Code pénal est applicable à toutes ces
condamnations ⁽⁴⁾.

Des mesures sérieuses sont prises en vue de la protection
des enfants employés dans les professions ambulantes ⁽⁵⁾.

(1) Art. 25, sect. IX, *loc. cit.*

(2) Art. 26, sect. IX, *loc. cit.*

(3) Art. 28, sect. IX, *loc. cit.*

(4) Art. 29, sect. IX, *loc. cit.*

(5) Loi relative à la protection des enfants employés dans les professions ambulantes, 7 déc. 1874. — Nous nous empressons de rappeler que tous les renseignements que nous donnons dans cette partie de notre ouvrage n'ont trait qu'à l'année 1890, époque de la Conférence de Berlin qui fut le dernier grand coup porté dans l'intérêt de l'internationalisme ouvrier. C'est pour cette raison que nous avons passé sous silence certaines dispositions réglementaires postérieures, comme la loi du 2 nov. 1892, qui a remplacé celle du 19 mai 1874, la loi du 12 juin 1893...

3° *Législation belge :*

« Il est défendu de laisser descendre ou travailler dans les mines des garçons âgés de moins de 12 ans et des filles âgées de moins de 14 ans ⁽¹⁾. »

Enfants et adolescents. — Interdiction de faire travailler les enfants âgés de moins de 12 ans.

Limitation du travail des enfants et adolescents âgés de moins de 16 ans à 12 heures par jour, divisées par des repos. La durée de tous ces repos devra être au moins d'une heure et demie par jour.

Interdiction d'employer les enfants et adolescents âgés de moins de 16 ans après 9 heures du soir et avant 5 heures du matin. Interdiction de les employer plus de 6 jours par semaine.

Filles et femmes. — Celles qui ont plus de 16 ans et moins de 21 ans sont protégées de la même manière que les enfants et adolescents de plus de 12 ans et de moins de 16 ans.

Interdiction de faire travailler les femmes pendant les quatre semaines qui suivent leur accouchement ⁽²⁾.

Le roi a le pouvoir d'arrêter des règles particulières de protection pour certaines industries déterminées, à la condi-

(1) Article 69 de l'arrêté royal du 28 avr. 1884, arrêté qui fut observé malgré les contestations dont il fit l'objet.

(2) Loi promulguée le 13 déc. 1889, mais qui n'entra en vigueur que le 1^{er} janv. 1891. Aussi ses dispositions ayant pour but d'interdire l'emploi des filles et femmes âgées de moins de 21 ans dans les travaux souterrains des mines, minières et carrières ne devaient s'exécuter, malgré leur caractère d'urgence, qu'à partir du 1^{er} janv. 1891.

tion de prendre l'avis : des conseils de l'industrie et du travail; de la députation permanente du conseil provincial; du conseil supérieur d'hygiène publique ou d'un comité technique

Diverses formalités sont exigées dans l'intérêt de l'exécution des dispositions protectrices des femmes, enfants et adolescents; des inspecteurs des usines et exploitations réglementées sont institués, des peines sont édictées pour les contrevenants ⁽¹⁾.

4° *Législation hollandaise :*

Travail des enfants, des adolescents et des femmes. — Interdiction absolue de faire travailler les enfants au-dessous de 12 ans.

Les jeunes ouvriers entre 12 et 16 ans, ainsi que les femmes ne peuvent être employés que pendant 11 heures par jour, coupées par un repos de 1 heure entre 11 heures du matin et 3 heures de l'après-midi. Défense de prendre ce repos dans un endroit clos où l'on continue le travail. Il n'est pas permis de les faire travailler de 7 heures du soir à 5 heures du matin, ce qui constituerait le travail de nuit.

L'interdiction du travail de nuit pourra être suspendue dans certaines circonstances et conditions.

(1) Voir : article 11 ainsi que les autres dispositions de cette loi. Tous ces renseignements concernant la Belgique *sont extraits* du remarquable « rapport sur les conditions du travail en Belgique » adressé par M. « A. Bourée », envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française à Bruxelles, en 1890, au Ministre des affaires étrangères de France.

Les travaux réputés insalubres et dangereux sont déterminés par arrêté royal.

Interdiction de faire travailler les femmes pendant les quatre semaines qui suivent leur accouchement.

Des mesures de contrôle sont prises et des moyens de surveillance sont admis dans l'intérêt de l'exécution de toutes ces dispositions protectrices.

Les dispositions pénales ayant pour but d'assurer l'observation et le respect de ces prescriptions légales sont assez rigoureuses⁽¹⁾.

Cette exposition est aussi générale que possible et ne fait pas la moindre allusion aux remarquables projets gouvernementaux dont les Chambres ont été assaillies avant le 5 mai 1889 dans l'intérêt du développement de la protection ouvrière⁽²⁾.

5° *Législation suisse :*

La durée maxima de la journée de travail dans les fabriques est de 11 heures. Les samedis et la veille des jours de fête elle est réduite à dix heures. Elle ne peut avoir lieu qu'entre 5 heures du matin au plus tôt et 8 heures du soir au plus tard pendant les mois de juin, juillet et août, et entre 6 et 8 heures durant les autres mois de l'année. Un repos

(1) Loi du 5 mai 1889, elle n'entra en vigueur qu'à partir du 1^{er} janv. 1890.

(2) Ce résumé concernant la Hollande est fait à l'aide du « Rapport sur les conditions du travail dans les Pays-Bas » adressé par M. « Louis Le Grand », Ministre plénipotentiaire de la République française à La Haye, au Ministre des affaires étrangères de France, en 1890.

d'une heure au moins est réservé pour les repas du milieu de la journée. La loi s'efforce, en outre, de pourvoir au bien-être des ouvriers qui prennent leur repas à la fabrique en exigeant la mise à leur disposition, hors des salles ordinaires de travail, de locaux convenables chauffés en hiver.

Cette journée normale ainsi établie peut cependant faire l'objet de certaines modifications, c'est-à-dire d'une réduction ou d'une prolongation.

Réduction. — C'est le Conseil fédéral qui est investi de ce pouvoir en ce qui concerne les établissements insalubres. En outre, les circonstances de réduction sont déterminées par les commentaires administratifs de la brochure publiée par le département du commerce et de l'agriculture, commentaires qui accompagnent les articles de réglementation légale.

Prolongation. — Elle peut résulter directement d'une demande d'autorisation ou indirectement du fait que certains ouvrages sont soumis à un régime d'exception.

Prolongation résultant d'une demande d'autorisation. —

Quiconque désire une prolongation de la journée légale de travail doit, pour l'obtenir, adresser une demande d'autorisation soit aux autorités locales, soit à l'autorité cantonale, sous la dépendance de laquelle se trouve l'établissement industriel en question. — Les autorités locales ne sont compétentes que lorsqu'il s'agit d'une prolongation n'excédant pas 2 heures. Dans le cas d'une prolongation de plus de 2 heures il faut nécessairement recourir à l'autorité cantonale. — Les commentaires administratifs précités désignent

aussi les circonstances de prolongation des heures de travail. Pour obtenir une prolongation quelconque, il faut notamment qu'on puisse s'appuyer sur une cause extérieure en déterminant la nécessité. Quant aux convenances d'affaires, elles sont insuffisantes.

Prolongation résultant du fait que certains ouvrages sont soumis à un régime exceptionnel. — L'exécution de certains travaux, *appelés ouvrages accessoires*, qui précèdent ou suivent le travail de fabrication proprement dit, permet de dépasser les limites légales de la journée normale. — C'est ainsi que dans les tuileries, les ouvriers employés à l'extraction de la glaise ou à la fabrication de la tuile en plein air, peuvent travailler plus de 11 heures par jour. Sont également considérés comme travaux accessoires : Le graissage, les réparations des filatures de coton... En tous cas ces travaux accessoires, quelle que soit leur nature, ne peuvent être exécutés de cette manière que par des hommes ou femmes non mariés, âgés de plus de 18 ans.

Travail de nuit. — Nul ne peut être contraint à travailler pendant la nuit. Dans le cas d'une exploitation non interrompue, exigeant par la nature même des choses un travail de ce genre, la preuve doit en être fournie au Conseil fédéral. Dans aucun cas cependant le travail ne peut excéder 11 heures sur 24 heures.

Travail du dimanche. — C'est la législation fédérale qui s'en occupe en imposant l'interruption de tout travail dans les établissements industriels durant le septième jour de la semaine.

Quant aux autres jours de fête pendant lesquels le travail pourrait faire l'objet d'une interdiction, ils sont de la compétence de la législation cantonale. Cette dernière peut les déterminer sous deux conditions :

1° Qu'ils ne dépassent pas le nombre de huit par an ;

2° Que les différentes croyances religieuses soient prises en considération.

Travail des femmes. — Impossibilité de les faire travailler pendant la nuit et le dimanche ou bien de les employer à certains travaux dangereux comme le nettoyage des moteurs en mouvement, des appareils de transmission et des machines dangereuses. Dans le cas où la durée du repas du jour n'excède pas une heure et demie, les femmes mariées ayant un ménage à soigner peuvent quitter l'établissement industriel une demi-heure avant ce repas. — Le Conseil fédéral doit déterminer les travaux industriels auxquels les femmes enceintes peuvent être employées. En cas d'accouchement, des délais de chômage et des formalités sont imposés.

Travail des mineurs. — Les enfants âgés de moins de 14 ans révolus ne peuvent être employés à aucun travail industriel. De 14 à 16 ans ils ne peuvent travailler que pendant 11 heures, le temps qu'ils doivent consacrer à leur enseignement compris. Interdiction de faire travailler les mineurs de 18 ans pendant la nuit ou le dimanche ⁽¹⁾.

(1) Cette interdiction peut être levée par décision spéciale du Conseil fédéral ayant reconnu la nécessité de travailler sans interruption. Voir : Loi du 23 mars 1877, spécialement ses art. 11, 12, 13, 14, 15 et 16. — M. « Raoul

6° *Législation italienne :*

Défense d'employer les enfants âgés de moins de 9 ans aux travaux d'ateliers industriels, de carrières et de mines, et ceux n'ayant pas atteint l'âge de 10 ans aux travaux souterrains.

Défense de faire travailler même les enfants de 9 à 15 ans, à moins que leur aptitude physique soit dûment constatée. Défense absolue de les employer à des travaux dangereux ou insalubres.

Pour les enfants de 9 à 10 ans, la journée de travail est limitée à 8 heures ⁽¹⁾.

7° *Législation espagnole :*

Interdiction d'employer dans les fabriques les enfants âgés de moins de 10 ans. Journée maxima de 5 heures pour les garçons âgés de moins de 13 ans et les filles âgées de moins de 14 ans. Entre 13 et 15 ans pour les garçons, 14 et 17 ans pour les filles, journée maxima de 8 heures. Il est pourvu à l'instruction de ceux des enfants qui étant entrés dans une fabrique, ne savent ni lire ni écrire. Les patrons doivent à cet effet créer et entretenir des écoles primaires. Ils doivent, également, veiller à ce que l'hygiène et la sécurité de leurs

Jay », *Études sur la question ouvrière en Suisse*, 1893, pour la journée normale. — Tous ces renseignements sont puisés dans le rapport adressé en 1890 par M. « Emmanuel Arago », ambassadeur de la République française à Berne, à M. « Ribot », Ministre des affaires étrangères de France.

(1) Loi du 11 févr. 1886. Résumé fait à l'aide du rapport sur les conditions du travail en Italie, adressé en 1891, par M. « Billot », ambassadeur de la République française à Rome, au Ministre des affaires étrangères de la France.

ouvriers soient assurées. Interdiction du travail de nuit dans les établissements à moteurs hydrauliques ou à machines à vapeur. Les contraventions sont punies d'amendes⁽¹⁾.

Quant à la *Législation portugaise*, elle est muette en ce qui concerne la protection des enfants et des femmes et la durée du travail dans les établissements industriels⁽²⁾.

8° *Législation danoise* :

Diverses dispositions y sont prises dans l'intérêt de la vie, de la santé et de la moralité des enfants et jeunes gens travaillant dans des fabriques ou ateliers exploités en fabrique⁽³⁾. — Interdiction d'admettre au travail les enfants au-dessous de 10 ans⁽⁴⁾. Entre 10 et 14 ans, journée maxima de 6 heures 1/2, y compris 1/2 heure de repos. Défense d'employer les enfants de 8 heures du soir à 6 heures du matin et les jeunes gens de 9 heures du soir à

(1) Loi du 24 juill. 1873. — Sans faire la moindre allusion aux divers événements, mouvements, tentatives qui ont eu lieu en Espagne jusqu'à nos jours, nous rappelons cependant le fameux tarif de Barcelone, arrêté en 1881, par les patrons et ouvriers, et réglant : le montant des salaires pour les adultes et les enfants ainsi que la durée et les conditions du travail pour chaque époque de l'année. Voir : Rapport sur les conditions du travail en Espagne adressé par M. « Cambon », ambassadeur de la République française à Madrid, au Ministre des affaires étrangères de France (1890).

(2) Voir rapport sur les conditions du travail en Portugal adressé par M. « Bihourd », Ministre de la République française à Lisbonne, au Ministre des affaires étrangères de France (1890).

(3) Loi du 23 mai 1873, sur le travail des enfants et des jeunes gens dans les fabriques et les ateliers exploités en fabrique, ainsi que sur le contrôle public de ces établissements.

(4) Art. 2, *loc. cit.*

5 heures du matin. Obligation de leur faire prendre les repas dans des locaux où l'on ne travaille plus, et de mettre à leur disposition des endroits de repos dans de bonnes conditions hygiéniques. Chômage pendant le dimanche et les jours de fête de l'Église nationale. Les enfants et les jeunes filles doivent être séparés autant que possible des ouvriers du sexe masculin durant le travail et les heures du repos. Les établissements industriels doivent être « disposés et organisés « de telle façon que la vie, la santé et les membres des travailleurs soient protégés de la manière la plus convenable »⁽¹⁾. Défense d'employer les jeunes gens au nettoyage des machines en mouvement. Tout cela sauf les droits accordés au Ministre de l'intérieur ainsi que les autres dispositions et formalités ayant pour but : la conciliation du travail industriel avec l'instruction, l'exécution des prescriptions légales... En cas d'infraction, amende de 5 à 100 rigsdalers si des peines plus fortes ne doivent être appliquées d'après les règles générales de la législation⁽²⁾. Les parents et supérieurs des enfants qui ont adhéré à l'exécution des travaux contraires à la loi sont passibles d'une amende de 2 à 10 rigsdalers. Les crimes et délits contre les inspecteurs tombent sous le coup des dispositions du Code pénal qui frappent les crimes et délits contre les fonctionnaires publics en général.

Le contrat d'apprentissage est strictement réglementé⁽³⁾. Les dispositions de la loi du 23 mai 1873, sont appliquées

(1) Art. 11, *loc. cit.*

(2) Art. 15, *loc. cit.*

(3) Loi du 30 mars 1889, sur les conditions des apprentis.

aussi aux apprentis. Des peines sont édictées contre les contrevenants.

Travail des femmes. — Elles ne pourront pas être employées au nettoyage, au graissage et à l'inspection des machines, quelles que soient les précautions prises en ce qui concerne ces opérations ⁽¹⁾.

9° *Législation suédoise :*

On ne peut employer les mineurs dans une fabrique ou à un métier quelconque qu'à condition : qu'ils aient 12 ans révolus, qu'ils aient subi les examens de sortie de l'école primaire et que l'état de leurs forces et de leur santé leur permette de travailler dans les conditions exigées. De 12 à 14 ans, journée *maxima* de 6 heures; de 14 à 18 ans, journée *maxima* de 10 heures pour le travail dans les fabriques. Repos obligatoire d'une demi-heure pour les enfants, de 2 heures pour les jeunes gens. Interdiction de faire travailler entre 8 heures du soir et 6 heures du matin. Obligation scolaire jusqu'à l'âge de 15 ans. Interdiction d'employer des mineurs ou des femmes dans des mines ou dans des carrières. Des dispositions spéciales sont prises en ce qui concerne les travaux dangereux ou fatigants auxquels on pourrait employer les mineurs. Tout cela, bien entendu, à part certaines formalités exigées et les exceptions admises.

(1) § 4, art. 5 de la loi du 12 avr. 1889, relative aux mesures à prendre pour prévenir les accidents de machines. — Voir : « Rapport sur les conditions du travail au Danemark », adressé par M. « Charles Thomson », Ministre de la République française à « Copenhague », au Ministre des affaires étrangères de France (1891).

En cas d'infraction, amende de 10 à 300 couronnes et de 5 à 20 couronnes, spécialement en ce qui concerne les parents ou tuteurs ayant eu connaissance du délit. Chaque infraction relevée contre une personne se trouvant sous le coup d'une poursuite pour contravention aux dispositions précédentes, pourra entraîner une nouvelle amende ⁽¹⁾.

Pour la *Norvège*, nous ne faisons qu'annoncer le projet de loi déposé par le gouvernement norvégien le 18 janvier 1890, projet relatif à la protection des enfants, des filles et des femmes dans les manufactures ⁽²⁾.

10^e *Législation luxembourgeoise :*

Travail des enfants. — Interdiction de faire travailler dans les manufactures, usines, etc., en dehors de leur famille et sous les ordres d'un patron, les enfants âgés de moins de 12 ans révolus. Jusqu'à l'âge de 16 ans, défense de les employer pendant la nuit ou aux travaux souterrains des mines, minières et carrières.

Travail des filles et des femmes. — Interdiction de les faire travailler comme ouvrières quel que soit leur âge, dans les mines, minières et carrières ⁽³⁾.

(1) Loi du 18 juin 1864 et ordonnance du 18 nov. 1881. Voir aussi l'ordonnance du 22 juin 1883 qui porta la première atteinte aux restrictions imposées par les dispositions précédentes.

(2) Pour les détails, consulter le « Rapport sur les conditions du travail en Suède et en Norvège », adressé par M. « René Millet », Ministre de la République française à Stockholm, au Ministre des affaires étrangères de France (1890).

(3) Loi du 6 déc. 1876. Quant au reste, il est abandonné aux règlements administratifs. — Voir : Lettre adressée du Luxembourg, le 2 août 1890, par

11° *Législation russe :*

Interdiction d'employer dans les fabriques, les enfants âgés de moins de 12 ans. Pour les enfants, journée maxima de 8 heures. Interdiction de faire travailler pendant la nuit les jeunes ouvriers de moins de 17 ans et les femmes ; défense de les employer dans certaines branches industrielles ⁽¹⁾.

12° *Législation autrichienne :*

Protection des enfants. — Interdiction d'employer les enfants au-dessous de 12 ans, même dans les bureaux et ateliers sans moteur mécanique, et ceux qui n'ont pas encore atteint l'âge de 14 ans dans les usines et manufactures. Journée maxima de 8 heures pour les enfants de 12 à 14 ans, à condition toutefois que leur santé et leur développement physique n'en souffrent pas et qu'ils ne soient pas empêchés de fréquenter l'école ⁽²⁾. Défense de faire travailler

S. E. M. « Eyschen », Ministre d'État, président du gouvernement du Grand-Duché du Luxembourg, à M. « Louis Le Grand », Ministre de France à La Haye ; ainsi que la brochure de M. le député « Brasseur », délégué du Grand-Duché à la conférence de Berlin, brochure sur le travail des ouvriers, femmes et enfants dans le Grand-Duché du Luxembourg.

(1) Voir : Loi du 1^{er} juin 1882, qui n'entra en vigueur qu'en 1884, loi du 12 juin 1884 et loi du 3 juin 1885. Ce n'est que le 29 avr. 1890, un mois après la dernière séance des délégués de Berlin, qu'une nouvelle loi vint codifier les dispositions légales précitées, en leur donnant un caractère définitif et permanent. Consulter : Rapport sur les conditions du travail dans l'empire russe adressé par M. « Pingaud », consul de France, chargé de la chancellerie de l'ambassade, à l'ambassadeur de la République française à Saint-Petersbourg (1891).

(2) Voir : art. 21, de la loi du 2 mai 1883.

les jeunes ouvriers de 8 heures du soir à 5 heures du matin, sauf les exceptions strictement réglementées.

Il est interdit d'employer les jeunes ouvriers en général pendant plus de 11 heures sur 24 ou à des travaux dangereux, insalubres et contraires à leur développement physique.

Protection des filles et des femmes. — Interdiction de les admettre dans des établissements dangereux et insalubres ou de les faire travailler pendant la nuit, sauf des exceptions et formalités ⁽¹⁾. Elles ne peuvent pas travailler plus de 11 heures sur 24. En cas d'accouchement, un délai de chômage de quatre semaines leur est imposé à partir de leur délivrance, quel que soit l'établissement industriel dans lequel elles travaillent.

En cas de contravention, les patrons peuvent être condamnés à une amende de 20 à 400 florins; ils peuvent être même emprisonnés s'ils sont insolvables ou particulièrement répréhensibles. De plus, la nature et la gravité de leur faute peuvent entraîner pour eux des peines sévères, comme : la privation du droit d'employer des enfants et des apprentis, la contrainte de fermer leurs ateliers. Ces peines peuvent être temporaires ou perpétuelles.

Travail des adultes. — Journée maxima de 11 heures pour les ouvriers qui travaillent dans la grande industrie, sauf les cas de prolongation spécialement déterminés et réglementés. Les périodes de repos qui n'entrent point dans

(1) Ce n'est que dans les fabriques que le travail de nuit leur est interdit.

le maximum ci-dessus, font également l'objet d'une réglementation légale.

Travail du dimanche. — Interruption du travail aussi bien dans les petits établissements que dans les grandes industries pendant le septième jour de la semaine. Repos obligatoire de 24 heures pour tous les contremaîtres, ouvriers, aides et manœuvres. Pénalité en cas de contravention. Toutes ces règles comportent des exceptions et restrictions ⁽¹⁾.

13° *Législation hongroise :*

Obligation de la part des patrons d'accorder à leurs apprentis, aides, ouvriers, la liberté nécessaire pour qu'ils puissent assister au service divin pendant les jours de fête de leur religion.

Travail des enfants et adolescents. — Interdiction d'employer au travail des fabriques les enfants âgés de moins de 10 ans et de recevoir à titre d'apprentis ceux qui n'ont pas encore achevé leur douzième année. Entre 10 et 12 ans, ils ne peuvent travailler dans les fabriques, qu'avec l'autorisation de l'autorité industrielle et à condition que leur travail soit conciliable avec la fréquentation régulière de l'école. Entre 12 et 14 ans : journée maxima de 8 heures pour les ouvriers, de 10 heures pour les apprentis, repos obligatoire d'une demi-heure le matin et l'après-midi et d'une heure à midi; interdiction du travail de 9 heures du soir à 5 heures

(1) Loi du 8 mars 1885. — Voir le rapport de M. « Decrais », ambassadeur de la République française à Vienne, sur les conditions du travail en Autriche (1890).

du matin. Ces mêmes dispositions sont applicables aux adolescents de 14 à 16 ans, à part la journée maxima qui est ici toujours de 10 heures. Toute cette réglementation admet certaines exceptions.

Travail des femmes adultes. — Suspension de 4 semaines du travail des femmes en couches. Certaines dispositions générales ayant trait aux industries dangereuses et insalubres sont arrêtées⁽¹⁾.

14° *Législation allemande :*

Travail des enfants. — Il est interdit de les employer dans les industries, avant qu'ils aient l'âge de 12 ans. De 12 à 14 ans, journée maxima de 6 heures; défense de les faire travailler entre 8 h. 1/2 du soir et 5 h. 1/2 du matin; suspensions régulières et obligatoires de travail d'une demi-heure au moins; interdiction de les employer les dimanches et les jours de fête, et obligation scolaire pouvant aller même jusqu'à leur exclusion des manufactures.

Travail des adolescents de 14 à 16 ans. — Journée maxima de 10 heures avec repos obligatoire de deux heures au moins; interdiction du travail de nuit, du dimanche et jours de fête. Ces règles, cependant, comportent certaines exceptions.

Quant aux jeunes ouvriers de plus de 16 ans, leur travail est libre, sauf l'obligation du livret à laquelle ils sont soumis jusqu'à l'âge de 21 ans.

■ (1) Loi du 21 mai 1884. — Voir le rapport de M. « Delabarre », consul général de France à Budapest, sur les conditions du travail en Hongrie (1890).

Travail des femmes. — Interdiction de les employer aux travaux souterrains. Le travail de nuit ainsi que n'importe quel genre de travail peut leur être défendu ou permis seulement à des conditions spéciales, dans l'intérêt de leur santé et moralité, suivant les branches industrielles dans lesquelles on serait tenté de les employer. Un chômage obligatoire de 3 semaines leur est imposé après leur accouchement ⁽¹⁾.

15° Législation de l'État de New-York :

Interdiction du travail aux enfants de moins de 13 ans. Des conditions, restrictions et formalités sont imposées aux patrons qui emploient des garçons âgés de moins de 18 ans et des filles n'ayant pas encore atteint l'âge de 21 ans. Journée de 8 heures pour les travaux publics de l'État. Repos obligatoire le dimanche et les jours fériés légaux; le samedi, demi-repos ⁽²⁾.

16° Législation de l'État du Colorado :

Interdiction d'employer dans les mines les enfants au-dessous de 14 ans; toute contravention peut entraîner une

(1) Loi sur l'industrie 1869. Comme nous nous sommes proposé de ne passer en revue que l'état des différentes législations sur la protection ouvrière en 1890, nous avons gardé le silence sur le Code industriel du 1^{er} juin 1891. Voir le « Rapport sur les conditions du travail en Allemagne », adressé en 1890 par M. « Herbet » , ambassadeur de la République française à Berlin, au Ministre des affaires étrangères de France.

(2) Chapitre 934 de l'*Apprentice law* de 1871 amendé par la loi du 18 mai 1886 intitulée : *An act to regulate the employment of women and children in manufacturing establishments and to provide for the appointment of inspectors to enforce the same.* — Lois des 25 et 29 mai 1887 et 1888.

amende de 100 à 500 dollars. Le travail des mines est également interdit aux jeunes gens de 14 à 16 ans, à moins qu'ils sachent lire et écrire. Quant aux femmes et aux jeunes filles, ce n'est que le travail dans les mines de houille qui leur est défendu d'une manière absolue. Obligation de mettre à la disposition des femmes travaillant dans les ateliers, des sièges convenables afin que la besogne leur soit rendue facile dans les limites du possible ⁽¹⁾. Pour les mines de charbon, un nombre assez considérable de dispositions est arrêté. Ces dispositions imposent des conditions, prescrivent des formalités, ordonnent des mesures de sécurité à prendre, tout cela dans l'intérêt de la vie et de la santé des travailleurs ⁽²⁾.

17° Législation de l'État du Dakota :

Journée maxima de 10 heures pour les enfants au-dessous de 14 ans et les femmes au-dessous de 18 ans. En cas de contravention, amende de 10 à 100 dollars. Les grèves, émeutes, révoltes, menaces, intimidations empêchant le travail sont passibles de peines rigoureuses ⁽³⁾.

18° Législation de l'État Illinois :

Journée maxima de travail de 8 heures, sauf les exceptions et stipulations contraires. Diverses mesures de sécurité sont

(1) En cas d'inobservation de cette prescription, amende de 10 à 30 dollars par infraction.

(2) Statuts 1877, chap. 15, art. 12; loi 2 avr. 1885; statuts, chap. 16; lois 24 févr. 1883 et 8 avr. 1885.

(3) Code civil de 1883, art. 739; code de 1883 et loi de 1885, art. 733 et 735.

prises en ce qui concerne les travaux exécutés dans des ateliers, usines, fabriques, houillères ⁽¹⁾.

19° Législation de l'État de l'Indiana :

Défense d'employer des enfants au-dessous de 12 ans dans les manufactures de fer, d'acier, de clous, de métaux, de machines et de tabac. Dans les autres métiers, journée maxima de 8 heures pour ces mineurs de 12 ans. En cas d'infraction, amende de 10 à 100 dollars. Pour les personnes âgées de moins de 18 ans, travaillant dans les filatures, journée maxima de 10 heures sous peine d'une amende de 50 à 100 dollars ⁽²⁾.

20° Législation de l'État du Michigan :

Le travail dans les manufactures est interdit aux enfants de moins de 10 ans. Jusqu'à 14 ans, obligation scolaire. Journée maxima de 10 heures avec un repos d'une heure pour les femmes et enfants de moins de 18 ans; ils ne peuvent pas être employés pendant plus de 60 heures par semaine. Obligation de fournir des sièges. Pour tous les ouvriers en général, journée maxima de 10 heures, à moins de conventions contraires. Tout supplément de travail doit cependant faire l'objet d'une rémunération spéciale.

21° État du Minnesota :

Durée de la journée de travail. — Maximum de 10 heures pour les femmes, quel que soit leur âge et les jeunes gens de moins de 18 ans. Même maximum pour tous les ouvriers,

(1) Loi du 5 mars 1867, chap. 48; lois du 14 juin 1883 et du 29 juin 1885.

(2) Loi de 1885, chap. 88; statuts de 1881, art. 2125.

sauf stipulation contraire. Maximum de 18 heures pour les chauffeurs et mécaniciens de chemins de fer⁽¹⁾.

22° *État du Missouri :*

Obligation de fournir des sièges aux femmes sous peine d'une amende de 25 dollars. Les travaux dans les mines sont régis par des dispositions analogues à celles prises dans le Colorado. Quant aux autres dispositions, elles s'occupent du salaire et de diverses autres mesures hygiéniques⁽²⁾.

23° *État du Nebraska :*

La durée de la journée de travail est de 10 heures. Des sièges doivent être mis à la disposition des femmes travaillant dans l'industrie⁽³⁾.

24° *État de l'Ohio :*

Défense d'admettre dans les usines, les enfants au-dessous de 12 ans ; de 12 à 18 ans, interdiction de les employer pendant plus de 10 heures par jour ou 60 heures par semaine. Pour les femmes, la durée maxima de la journée de travail est de 10 heures, elles ont le droit d'exiger des sièges. Journée normale de 10 heures, sauf stipulation contraire. Quant aux autres dispositions réglementaires, elles ont trait aux établissements dangereux, aux salaires, etc.⁽⁴⁾.

25° *État du Wisconsin :*

Journée normale de 8 heures, sauf stipulation contraire,

(1) Statuts de 1878, chap. 24 ; loi de 1885, chap. 206.

(2) Loi de 1885, p. 150 ; lois du 23 mars 1881 et de 1885 ; loi de 1885, p. 82.

(3) Loi de 1883, chap. 90 ; loi de 1883, chap. 45.

(4) Loi du 27 avr. 1885 ; loi du 16 avr. 1885, art. 4365 ; lois de 1881, 1883, 1884, art. 7016.

à part les engagements pour une semaine et au delà⁽¹⁾.

La législation fédérale à son tour a adopté la journée normale de travail de 8 heures, et le gouvernement fédéral a le droit d'exercer une certaine surveillance sur les relations industrielles de plusieurs États⁽²⁾.

De plus, depuis 1890, tous ces peuples civilisés n'ont pas cessé de porter des restrictions de plus en plus sérieuses et minutieuses à la liberté du travail, de développer remarquablement le protectionnisme ouvrier.

En présence de ce dédale de lois, prescriptions, formali-

(1) Statuts, art. 1729. — Voir aussi : lois de 1883, chap. 135 ; de 1885, chap. 50, 190, 247, ayant trait à la réglementation du travail des hommes et des enfants et à des mesures de sécurité en cas d'incendie. Dans les États de Iowa et de Kansas, l'industrie des mines est régie par les mêmes lois que dans l'État du Colorado (Iowa, loi du 18 mars 1884, chap. 21 ; Kansas, lois du 28 févr. 1883, chap. 117, et de 1885, chap. 143). De plus, la législation de l'État de Kansas réglemente le contrat d'apprentissage (loi de 1885, chap. 5), et statue en vue des salaires (loi de 1887, chap. 171), des intérêts et dettes (loi de 1889, chap. 164), des privilèges (loi de 1889, chap. 168), de l'arbitrage (loi de 1886, chap. 28), des saisies (loi de 1885, chap. 38), des sociétés de construction (loi de 1885, chap. 23) et des sociétés coopératives (loi de 1887, chap. 116).

(2) Loi de 1868, United States Revised Statutes, sect. 3738. — Voir : 1° Rapport sur les conditions du travail dans l'État de New-York, adressé par le vicomte d'Abzac, consul général de France à New-York, au Ministre de la République française à Washington ; 2° Rapport sur les conditions du travail dans la circonscription du Consulat de France à Chicago, adressé par M. « Bruwaert », consul général de France à Chicago, au Ministre de la République française à Washington ; 3° Rapport sur les conditions du travail aux États-Unis adressé par le ministre de « Chambrun », avocat-conseil de la Légation de France aux États-Unis, au Ministre de la République française à Washington. Tous ces rapports datent de l'année 1891.

tés, mesures, préceptes les uns plus minutieux et plus méticuleux que les autres, dédale où il est permis au premier jurisconsulte du monde de s'égarer en tombant sous le coup de bon nombre de contraventions ;

En présence de ces efforts prodigieux déployés par tout un monde civilisé dans l'intérêt du développement des germes de la doctrine réglementaire ;

Oserait-on affirmer que les législateurs de toutes ces nations aient fait et continuent à faire fausse route, qu'ils se soient engagés et qu'ils persistent sur les sentiers impraticables et pénibles du désastre, de la ruine ?

En un mot arrivé là...

Oserait-on adresser des contestations, jeter la moindre pierre à l'utilité, à la nécessité, au caractère indispensable de la Réglementation locale, nationale du travail ?

Quoi qu'il en soit, et bien que l'utilité, la nécessité, le caractère indispensable de la réglementation du travail ressorte de presque toutes nos expositions précédentes, nous essaierons de découvrir ici, le noyau même de la plaie sociale que cette réglementation du travail est appelée à guérir, en nous livrant à des recherches plus spéciales et plus approfondies.

De tout temps, le système de la libre concurrence a poussé l'humanité vers une exploitation mesquine des forces du travail. Les capitalistes, affranchis des anciens liens restrictifs de la liberté du travail, devinrent arbitres de leurs propres intérêts. Pourtant une entrave très sérieuse se dressait naturellement devant la liberté d'action de chacun d'eux pris isolément, c'était : la liberté d'action appartenant également à

leurs semblables. Libres d'entreprendre n'importe quelle affaire, de se livrer à la branche industrielle qui leur plaisait et d'adopter les conditions qu'ils jugeaient convenables, tous les capitalistes devaient cependant subir le joug de la libre concurrence au milieu de laquelle ils s'agitaient. La concurrence du dehors leur suggérant des craintes d'éviction, de supplantation, d'accaparement, de monopole de la part de leurs confrères, les poussait malgré leur volonté à un abus exagéré des forces du travail. Il fallait qu'ils vendent leurs marchandises au même prix que leurs concurrents et si possible à meilleur marché qu'eux, et pour atteindre ce résultat ils se voyaient contraints d'abaisser autant qu'ils le pouvaient le coût de production, sans que la qualité de leurs marchandises s'en ressentit. Or, un seul moyen, avant tous les autres leur permettait d'arriver à cette situation d'une manière satisfaisante, c'était : le profit jusqu'à l'excès des forces du travail.

Malgré cela, l'intérêt général des capitalistes paraît inconciliable avec cette exploitation à outrance des forces du travail du moment que cette dernière doit, par la nature même des choses, mener à l'affaiblissement extrême, à la dégénération complète des ouvriers, éléments essentiels de toute production.

Cette considération cependant, d'une certaine valeur jadis, perdit presque tout fondement en présence de l'esprit d'invention du XIX^e siècle qui bouleversa de fond en comble les relations dans le monde industriel. En effet, cet esprit d'invention donna naissance au machinisme et par là, à une série

d'avilissements et d'expropriations fréquents et successifs :

1° Du travail humain par le travail des machines ;

2° Des machines, engins, outils ... par d'autres machines, engins, outils ... plus modernes, de nouvelle création.

C'est le travail humain qui fut atteint en premier lieu. Le machinisme, après l'avoir exproprié en partie, le transforma en une vile marchandise exploitable au gré des capitalistes. Désormais le travail musculaire étant devenu d'une simplicité extrême et se trouvant à la portée du premier venu, les capitalistes tout à fait désintéressés des conditions physiques, morales et intellectuelles des ouvriers, purent considérer leur intérêt général comme parfaitement conciliable avec l'exploitation mesquine et honteuse des ouvriers. De plus, ils furent bientôt persuadés que cette dernière était même impérieusement exigée par leur intérêt personnel.

Les capitalistes commencèrent par profiter de l'expropriation partielle du travail humain et de sa dépréciation, en employant régulièrement et sans les moindres égards les enfants et les femmes dans leurs établissements industriels.

Ce procédé leur fournissait des avantages, car :

1° Le travail des enfants et des femmes était facile à trouver du moment que, étant donné l'accroissement prodigieux de la population et du même coup de la misère sociale :

a) Bon nombre de parents, tuteurs, représentants légaux s'empressaient d'envoyer à l'atelier des enfants dès leur plus tendre jeunesse pour les faire participer au soutien de leur famille ;

b) Les femmes abandonnaient volontiers le domicile conjugal, leurs devoirs de mères, d'épouses... pour augmenter les ressources du ménage.

2° Le travail des enfants et des femmes dont la faiblesse et l'imperfection avaient perdu toute importance, était à meilleur marché et moins exigeant que le travail des hommes adultes.

Les capitalistes prolongèrent démesurément la journée de travail des ouvriers en général.

Obligés par la concurrence du dehors de produire un nombre considérable de marchandises, ils devaient à cet effet, choisir entre une augmentation de capitaux, d'emplacement, de bras, de machines... et une prolongation de la journée de travail.

Or, ce second moyen était de beaucoup plus avantageux que le premier;

En effet :

1° Il permettait à l'exclusion du premier, d'augmenter la production sans occasionner une élévation sensible du coût de cette production;

2° En cas de conjectures favorables, de presse des affaires, il se prêtait beaucoup mieux aux exigences du moment que le premier moyen.

Les capitalistes de plus en plus passionnés autour du tapis vert de la libre concurrence, s'efforçaient de s'attribuer, sans le moindre scrupule de conscience, une grande partie des bénéfices devant équitablement revenir aux ouvriers. Bon nombre d'entre eux après avoir obtenu par divers moyens

et manœuvres le maximum de travail de la part de leurs ouvriers, jugèrent à peine utile d'accorder à ces derniers à titre de récompense, le strict minimum nécessaire à leur subsistance.

Les machines, une fois le travail musculaire en partie exproprié, en partie avili, ne tardèrent point, sous l'influence d'un perfectionnement journalier, de s'exproprier et de s'avilir entre elles, en encourageant leur propre exploitation, leur propre détérioration.

Effrayés par la consommation subjective future de leurs machines, engins, outils... ou bien redoutant les avantages qui pourraient résulter au profit de leurs concurrents d'un achat ultérieur et à prix plus réduit de machines, engins, outils de la même qualité, les capitalistes se virent obligés de tirer de leur capital-machines la totalité du profit dans un laps de temps aussi court que possible.

Bon nombre d'autres abus se produisirent encore au sein même de cette société puissante de capitalistes, si peu soucieuse de l'état de santé, d'hygiène, d'infirmité, de vieillesse, d'indigence des ouvriers; si indifférente par rapport à la destinée de cette armée grandissante d'ouvriers sans travail.

Ces abus devinrent de plus en plus criants, de sorte que l'exploitation inhumaine des forces du travail aboutit à la complète désorganisation physique, morale et intellectuelle de la classe des travailleurs sans soutien.

Voilà quel était le but vers lequel devait nécessairement tendre quiconque voulait être couvert de bien-être, d'honneurs,

quiconque désirait obtenir des palmes en société capitaliste⁽¹⁾ !

En Angleterre. — Avant 1802, un grand nombre d'enfants à peine âgés de 8 ans, de femmes et d'hommes adultes étaient régulièrement employés, pêle-mêle, nuit et jour dans les établissements industriels à raison de plus de 12 heures sur 24 heures.

A cette époque, la politique extérieure du royaume exigeait des dépenses considérables⁽²⁾. Les manufacturiers anglais gémissaient sous le poids de taxes de plus en plus accablantes. De nombreux contrats de louage ayant pour objet le travail des femmes et des enfants intervinrent entre les patrons et les représentants d'institutions ayant pour mission de sub-

(1) En outre, il ne s'agissait plus de la petite industrie, des corporations, il ne s'agissait pas non plus d'une communauté rurale ou de petits ateliers ; les patrons ne se trouvaient plus en présence de leurs ouvriers, et par suite, n'étaient plus en état d'apprécier leurs mérites pour les récompenser ; aucune sympathie ne pouvait désormais naître entre eux ; les liens moraux, les liens du devoir, les liens de la religion, les liens de solidarité qui dominaient jadis leurs relations avaient disparu ; à part quelques exceptions, une distance immense séparait le patronat des ouvriers, la grande industrie avait écrasé et remplacé la petite industrie, elle s'élevait sur les ruines de cette dernière. Des capitalistes très riches, de puissantes compagnies, des sociétés,... dirigeaient de bien loin un grand nombre de manufactures, de fabriques,... à l'aide de fonctionnaires qui, souvent, participaient aux bénéfices. L'ouvrier ne trouvait donc plus en face de lui un patron s'intéressant de près à l'entreprise, mais le préposé du capital, un fonctionnaire froid et indifférent qui ne s'apitoyait guère sur le sort des ouvriers et qui, au risque de voir sombrer toute l'entreprise qui lui avait été confiée, ne cherchait qu'à s'enrichir, pour pouvoir à son tour se placer au rang des capitalistes.

(2) Nous voulons faire allusion à la fameuse politique de « William Pitt », homme d'État anglais (1795-1806), politique dont le résultat fut de soudoyer trois coalitions contre la France.

venir aux besoins des déshérités de la fortune ⁽¹⁾. Ce fut une véritable exploitation, un trafic honteux de marchandises humaines. Les manufacturiers arrivèrent jusqu'à accepter un idiot sur 20 enfants ⁽²⁾.

Avant 1843, il n'était pas rare de voir des enfants âgés de 5 à 6 ans travailler pendant 12, 14 et 16 heures par jour. — Au commencement de l'année 1830, les fabriques du « Lancashire » et du « West-Jorkshire » comprenaient 200.000 travailleurs, parmi lesquels :

27 p. 0/0 hommes au-dessus de 18 ans :

24 p. 0/0 femmes » » » »

le reste au-dessous de 18 ans dont :

2 p. 0/0 enfants au-dessous de 11 ans ;

Tout cela sauf les dissimulations d'âge ⁽³⁾.

La maison Peel and C^{ie} avait employé mille enfants de 6 à 12 ans ⁽⁴⁾.

Les parents avaient coutume de considérer leurs enfants comme soutiens de la famille. L'homme avant de se marier tâchait de se persuader de la fécondité de celle à laquelle il avait décidé d'associer son existence ⁽⁵⁾.

Le travail des enfants, très dangereux pour leur vie et leur

(1) Nous voulons parler des « overseers », des procureurs des paroisses, des maisons de pauvres, du travail et de leurs administrateurs.

(2) M. « Wolowski », *op. cit.*, p. 13.

(3) « Gaskell », *Artisans and Machinery : The moral and physical condition of the manufacturing population considered with reference to mechanical substitutes for human labour*, London, 1836, p. 395.

(4) « Gaskell », *op. cit.*, p. 138 et « Ev. Plener » : *La législation des fabriques en Angleterre*, 1871, p. 1 et s.

(5) « Dr Kay », *Moral and physical condition of the working classes em-*

santé, encourageait en outre la paresse, la vie désordonnée, pleine d'orgies et de débauches de leurs parents ⁽¹⁾.

Un fait digne de remarque, c'est que plus le travail musculaire diminuait, plus celui des enfants et des femmes augmentait.

Dans le comté de Leicester, la majorité des ouvriers employés dans les fabriques de cordes, se composait d'enfants de 6 à 18 ans. On les faisait travailler pendant 16 heures par jour.

Les fabriques d'épingles employaient les enfants à partir de l'âge de cinq ans à des travaux de 14 heures par jour. C'est en échange d'avances de toutes sortes que leurs parents les livraient sans pitié aux travaux pénibles des ateliers, en les rendant bien souvent esclaves des patrons auxquels ils venaient de les confier ⁽²⁾.

En 1837, à Dundey, les enfants de moins de 18 ans abondaient dans les manufactures; ils dépassaient le nombre de 1.050, plus de 500 parmi eux avaient moins de 14 ans, le reste se trouvait au-dessous de 12, de 9 et même au-dessous de 7 ans. Tous ils étaient assujettis à un travail fatigant de 13 heures 20 minutes par jour ⁽³⁾. De plus,

ployed in the Cotton manufacture in Manchester, 2^e éd., 1832. Cf. « Gaskell », p. 114, 139.

(1) *Enquête Parlementaire sur le travail des enfants*, année 1816. « Plover », p. 4.

(2) « Shaftesbury », p. 21; *Children Empl. Commission*, 1863. « Report », p. 88.

(3) « Wolowski », *op. cit.*, p. 38; en outre les heures de repas (50 minutes ou une heure) n'y étaient pas comprises.

c'était chose assez fréquente que de voir des enfants à peine âgés de 6 ans se livrer à des travaux d'atelier de 4 heures du matin à 10 heures du soir⁽¹⁾. Dans les mines on attelait des enfants de 4 ans à des cowes⁽²⁾ en les chargeant du transport du charbon à la surface⁽³⁾. On y voyait également des femmes et des filles à peine vêtues travailler à côté des ouvriers adultes.

La Commission d'enquête de 1841 a abouti à un rapport alarmant⁽⁴⁾.

Le niveau des travailleurs anglais était inférieur à celui des esclaves indiens⁽⁵⁾.

Les enfants expropriaient les ouvriers adultes pour être à leur tour expropriés à l'époque de la maturité, étant donné les exigences de leur travail⁽⁶⁾.

En 1843, à Londres, 1.500 établissements de modistes et de couturières employaient en moyenne 15.000 jeunes filles. Pendant les quatre mois de la saison appelée *fashionable*, elles travaillaient régulièrement 15 et très souvent 18 heures par jour. Bon nombre d'établissements industriels faisaient travailler d'une manière illimitée : 18, 20, 22 heures et même nuit et jour sans relâche pendant un certain nombre de délais de 24 heures⁽⁷⁾.

(1) « Wolowski », *op. cit.*, p. 39 (« Monthly Magazine », *Elect. Revue*).

(2) Mesures de charbon d'un sixième de tonne anglaise.

(3) Rapport de la Commission royale de 1839 à 1843.

(4) « Pauli », *Histoire de l'Angleterre*, t. III, p. 10.

(5) « Gaskell », *op. cit.*, p. 307.

(6) « Gaskell », *op. cit.*, p. 136.

(7) Déposition de M^{lle} « Baker », maîtresse modiste, et de miss « O'Neill », maîtresse couturière.

Il arrivait assez souvent que des jeunes ouvrières n'obtenaient que 2 heures de repos par jour durant un travail exténuant de 6 mois⁽¹⁾.

Dans les broderies de mousseline pour robes, cols, layettes, on voyait travailler des petites filles de 6 et 7 ans pendant 10 heures par jour sans relâche⁽²⁾.

Dans les dentelles, des enfants de 9 à 10 ans travaillaient de 18 à 20 heures par jour⁽³⁾.

En 1863, une jeune ouvrière employée dans une des premières maisons de mode de Regent Street de Londres succomba subitement. Cette mort inattendue entraîna une poursuite judiciaire. A cette occasion le jury déclara que ce décès avait été le résultat d'une fatigue dépassant toutes les bornes et du défaut de conditions hygiéniques de l'établissement en question⁽⁴⁾.

A la même époque des enfants de 5 à 6 ans étaient encore employés à nettoyer les cheminées⁽⁵⁾.

En 1868, les ateliers de modistes et couturières laissaient encore beaucoup à désirer au point de vue de l'hygiène. Bon

(1) Déclaration du docteur « Mac-Devonald »; voir « Childrens employment commission ». « Second report of the commissioners ». *Trades and manufactures*, 1843, p. 114, 115 et s.

(2) « Report », précité, p. 124.

(3) Déclaration de M. « Broughton » du 14 janv. 1860 à la mairie de Nottingham, d'après le *London Daily Telegraph*, 14 janv. 1860.

(4) « Paul Leroy-Beaulieu », *Le travail des femmes au XIX^e siècle*, p. 225.

(5) Commission d'enquête pour le travail des enfants, 1863, premier « report », p. 84 et s.

nombre de jeunes ouvrières y succombaient aux suites de la phtisie ⁽¹⁾.

Dans l'industrie du coton, le nombre d'enfants de 8 à 13 ans était de 14.893 en 1850 et de 66.900 en 1875.

Dans l'industrie des lainages leur nombre était de 17.050 en 1850 et de 38.416 en 1875. Dans quelques-unes de ces fabriques le nombre des jeunes enfants augmenta de 12,7 p. 0/0 à 20 p. 0/0 dans la même période de temps.

Dans les industries du lin il y eut une augmentation de 46.843 enfants en 1850 à 112.670 en 1875.

Les fabriques de « Lausitz » employaient 2.512 femmes en 1861 et plus de 6.125 en 1875 ⁽²⁾.

Dans les poteries, tapisseries, boulangeries, fabriques de fer, d'acier, les plus grands abus se produisaient.

En 1850, les fondeurs de fer travaillaient de 59 h. 1/2 à 63 heures par semaine et les mécaniciens de 1851 de 57 heures à 63 heures ⁽³⁾.

En 1864, les charpentiers travaillaient 52 heures par semaine ⁽⁴⁾.

En un mot la journée de travail des ouvriers en général était démesurément prolongée.

Ajoutons à tout cela que le taux moyen des salaires des

(1) Mémoire du docteur « Jordan », lu à l'Association anglaise pour l'avancement des sciences sociales dans la session de Birmingham, 1868.

(2) « Karl Roscher », *Rapport de la Chambre de commerce de Zittau*. — Voir, *Reports of the Inspectors of Factories for the half-year ending*, 30 avril 1875; *Report of « Alexander Redgrave »*, p. 9 et s.

(3) « Léo Caubet », *op. cit.*, p. 94.

(4) « Léo Caubet », *op. cit.*, p. 95.

ouvriers en général était très bas ⁽¹⁾ et nous pouvons affirmer que les travaux non réglementés et ceux auxquels la réglementation en vigueur n'était pas sérieusement et strictement appliquée, aboutirent à des résultats désastreux ⁽²⁾.

En France. — Avant 1813, il n'était pas rare de voir employer dans les mines des enfants âgés de moins de 10 ans aux travaux souterrains les plus fatigants et avant 1844 les établissements industriels dans lesquels on faisait travailler durant 13 et 14 heures par jour des enfants ayant à peine atteint l'âge de 8 ans étaient très nombreux.

Dans les établissements industriels de l'« Ain », l'« Aisne », la « Marne », l'« Indre », le « Maine-et-Loire », et les

(1) En 1883 les ouvriers employés au tricotage des bas de coton ne gagnaient que de 4 à 7 shillings par semaine (Paroles de Felkin devant la Factory commission 1833 : « Gaskell », *op. cit.*, p. 37 et s. — « Ure », *Philosophy of manufactures*). — Dans les industries de coton du « Lancashire », les garçons de 11 à 16 ans avaient 4 shillings 10 1/2, les hommes de 15 à 21 ans, 10 shillings 2 1/2 et ceux de 21 à 26 ans, 17 shillings 2 1/2 par semaine. (Constatation d'« Ure »). Avant 1850 aucune corrélation n'existait entre les salaires et le travail accompli. Les mauvaises conjectures entraînaient fatalement la baisse des salaires alors qu'en cas de bonnes conjectures, les prétentions des ouvriers se heurtaient à des obstacles insurmontables (« Léo Caubet », *op. cit.*, p. 91).

(2) Tous ces renseignements sont empruntés à « Wolowski », *op. cit.*, à « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, et surtout à « Gustav Cohn » : *Die Internationale Fabrikgesetzgebung, in den Jahrbüchern für Nationalökonomie und Statistik III Band, Neue Folge, I Heft 1881.* — Voir encore : 1° Le troisième rapport du « Board of Trade », publié en 1889 ; 2° Les données statistiques du rapport de « Léo Caubet », qui du reste, sont extraites du rapport précité ; 3° *Le Capital* de Marx dont nous avons déjà emprunté certains renseignements ; 4° « Engel » : *Die Lage der Arbeitenden Klasse in England.*

« Vosges », on faisait travailler les enfants à partir de 7 ans ⁽¹⁾.

Dans beaucoup d'autres départements à partir de 6 ans ⁽²⁾.

La vie désordonnée et pleine de débauches des pères de famille d' « Elbeuf » devint remarquable en tant qu'elle s'appuyait sur les maigres salaires, sur la sueur du front de leurs enfants malheureux livrés de bonne heure à des travaux de manufacture accablants ⁽³⁾.

Ces pratiques scandaleuses de parents dénaturés dépassèrent toutes limites dans les départements de l' « Aisne », de l' « Isère », de « Maine-et-Loire », du « Nord », du « Bas-Rhin », de la « Seine-Inférieure » et des « Vosges » ; la santé et la moralité des jeunes ouvriers furent profondément ébranlées, ils perdirent toute retenue, enfants et adultes couchèrent dans le même lit à la bohémienne ⁽⁴⁾.

(1) Rapport distribué en décembre 1837 aux trois conseils généraux de l'agriculture, des manufactures et du commerce par le bureau des manufactures au ministère du commerce.

(2) (3) et (4) Même rapport. — Ces quelques renseignements sont empruntés à « Wolowski », *op. cit.*, p. 18 en note. — Dans la note 1, page 15, *op. cit.*, cet auteur reproduit les paroles suivantes prononcées par le prince de « Croï », archevêque de Rouen, avant la promulgation de la loi de 1841 : « Ouvrez les yeux et voyez ! Les parents et les maîtres demandent à ces jeunes plantes de porter des fruits dans la saison des fleurs. Par des fatigues excessives et trop prolongées, ils épuisent leur sève naissante, peu en peine « de les laisser végéter et périr sur une tige chancelante et desséchée. Pauvres petits enfants ! que les lois se hâtent d'étendre leur protection sur votre existence, et que la postérité lise avec étonnement sur le front de ce siècle « si content de lui-même : En ces jours de progrès et de découvertes, il faut une loi de fer pour défendre de tuer les enfants par le travail ».

L'enfance se trouvait effroyablement étiolée au détriment de la nation. C'est ainsi qu'on a dû reconnaître que la puissance de production et de défense du peuple diminuait sensiblement. La mesure de corps nécessaire pour le service militaire faisait l'objet de réductions successives. Elle fut notamment de 162,4 en 1701, de 159,8 en 1833, de 157,6 en 1818 et de 156,0 en 1860. Parmi cent nouveau-nés, on ne put compter que sur 39,2 p. 0/0 à Paris et sur 64 p. 0/0 dans le reste de la France. En soustrayant des 39 p. 0/0 précités : 25 p. 0/0 pour cause d'infirmités de toute nature et 8,9 p. 0/0 à raison du défaut de taille, il n'en restait plus que 5 p. 0/0 capables de servir en temps de guerre ⁽¹⁾.

Le travail prolongé des fabriques en séparant les parents de leurs enfants constituait un danger très sérieux pour la société. En effet, employer des enfants dans des ateliers pendant 10, 13, 14, etc... heures par jour, d'une part, et faire travailler leurs parents dans d'autres fabriques, ailleurs, pendant le même nombre d'heures, d'autre part, n'était-ce point donner naissance à une situation qui devait ressembler de près, quant à ses effets, à un abandon complet des enfants de la part de leurs parents ? Or, d'après « Marbeau », sur cent emprisonnés, quinze avaient été abandonnés par leurs mères. Cet auteur disait : « La chance du crime est sextuple « pour eux, sur quatre enfants abandonnés, trois meurent « avant 12 ans et le quatrième semble voué au mal ». Le 31 décembre 1864, sur 8.006 criminels, 60 p. 0/0 se trou-

(1) *La mortalité des nourrissons*. Étude statistique, Paris, 1869, p. 11, d'après les *Staatswirtschaftlichen Abhandlungen, zweite Serie*, p. 76.

vaient privés de parents ou étaient nés hors du mariage et de parents inconnus (1).

En l'an IX un certain nombre de jeunes filles des hospices de Paris furent obligées de faire toute une école pour les travaux de filature dans les fabriques (2).

Dans la première moitié du XIX^e siècle sur 40.134 ouvriers employés dans les manufactures de la Seine-Inférieure, on comptait 14.071 femmes et 9.850 garçons et filles (3).

Avant 1840 des légions entières de jeunes filles se trouvaient cloîtrées dans des manufactures de soie, dans des métiers mécaniques. On les faisait travailler comme des ouvrières adultes et en échange : un salaire peu élevé, une nourriture mauvaise et malsaine ! Cette pratique augmenta de plus en plus. C'était de la part des capitalistes, une drôle de manière de subvenir aux besoins de la classe des travailleurs !

Avant 1841 les travailleurs de 6 ans pullulaient dans les ateliers de Roubaix.

Après 1841, on se trouvait bien devant une loi protectrice générale, mais dont les prescriptions étaient, malheureusement, en grande partie non exécutées... de là le surmenage inquiétant d'enfants de 6 à 7 ans, l'abrutissement de jeunes ouvriers, la démoralisation complète de toute une génération.

Les fabricants ne manquèrent pas non plus de profiter à

(1) « A. Corne », *Oettingen, Moralstatistik*, p. 335.

(2) Rapport de l'exposition de l'an IX, « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 29 et s.

(3) « Paul Leroy-Beaulieu », p. 32.

qui mieux mieux des lacunes de la loi de 1848. Ils firent travailler régulièrement tous les jours, les dimanches comme les jours de fête, la nuit comme le jour, en employant dans ce dernier cas plusieurs séries d'équipes ouvrières. Le travail de nuit surtout aboutit à des résultats funestes au point de vue de la vie, de la santé et de la moralité des ouvriers (1).

En 1860 les brodeuses travaillaient 16 heures par jour (2).

Les ouvriers des articles de Paris dont 3/5 étaient des femmes prolongeaient leur travail jusqu'à minuit (3).

Dans la bimbeloterie, fabriques de jouets, confiseries, on travaillait des nuits entières pendant l'hiver.

Dans la petite industrie les enfants travaillaient à partir de six ans. Avant d'aller à la fabrique, ils exécutaient chez eux des travaux fatigants.

Les petites filles que la loi empêchait d'entrer dans les mines étaient employées à ramasser les débris de charbon à la surface (4).

Les ouvriers apprentis travaillaient tous les jours y compris les dimanches jusqu'à 10 heures du soir (5).

A Lyon, les apprentis tisserands du sexe féminin forcés de travailler gratuitement pendant 4 ans au profit de leurs

(1) Compte rendu du congrès international de statistique tenu à Paris en 1855, voir *Le Capital*, de « Karl Marx », p. 129.

(2) Enquête de la chambre de commerce de 1860.

(3) Déposition des frères « Baudine ».

(4) Déclaration du Dr « Kuborn ».

(5) Enquête sur l'enseignement professionnel.

chefs d'atelier, prolongeaient eux-mêmes la journée du travail pour obtenir une rémunération.

En 1873, le nombre des femmes employées seulement dans les manufactures de soie, de laine, de coton et de lin s'élevait à 450.000 ⁽¹⁾.

Tout en rappelant qu'à ces époques le taux moyen des salaires était peu élevé ⁽²⁾, nous observons pour conclure que presque partout où il y avait défaut de protection ou d'exécution des lois protectrices en vigueur, les plus grands abus se produisaient au détriment de la classe ouvrière ⁽³⁾!

En Belgique. — L'exploitation des forces du travail atteignit des proportions dignes de remarque.

(1) « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 35 et s.

(2) Dans les industries extractives, jusqu'en 1847, les salaires moyens n'étaient pas supérieurs à 1 fr. 50 par jour. De 1847-53 ils n'étaient que de 1 fr. 94, de 1861-65, de 2 fr. 28, en 1872, de 3 fr. 55, en 1882, de 3 fr. 90 par jour (« P. V. Beauregard », *Essai sur la théorie du salaire*, p. 45 et s.). Dans les industries métallurgiques, les moyennes étaient de 2 fr. 37 pour les hommes, et de 2 fr. 14 pour l'ensemble des ouvriers en 1847-53; en 1861-65, ils s'élevaient à 2 fr. 75 et 2 fr. 61 (« P. V. Beauregard », *op. cit.*, p. 41). Les maçons de Paris ne recevaient que 3 fr. 25 en 1806-45, et les charpentiers 3 fr. en 1806 et 3 fr. 25 en 1845 (« P. V. Beauregard », *op. cit.*, p. 50). Les maçons ne recevaient que 2 fr. 07 en 1853 et 2 fr. 40 en 1857; les charpentiers 2 fr. 20 et 2 fr. 53 (« P. V. Beauregard », *op. cit.*, p. 52). Les hommes travaillant dans les filatures des départements ne recevaient en 1872 que 2 fr. 88 par jour, les femmes n'avaient que 1 fr. 49; quant aux enfants, ils ne touchaient que 0 fr. 80 par jour. Dans les tissages, on ne distribuait à la même époque que 2 fr. 71 aux hommes, 1 fr. 73 aux femmes et 1 fr. 14 aux enfants (« P. V. Beauregard », *op. cit.*, p. 57).

(3) Un grand nombre de ces renseignements sont puisés dans « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*

Les richesses naturelles du pays ⁽¹⁾, le développement de la grande industrie et la prospérité inouïe durant la guerre franco-allemande suivie de la crise aiguë de 1882 à 1886, contribuèrent largement à l'augmentation des abus exagérés commis au détriment de la classe ouvrière.

Dans les houillères, mines, carrières, on faisait travailler les ouvriers dès leur plus tendre jeunesse, de la manière la plus abusive.

La grande industrie se servait sans scrupule du travail des enfants âgés de 8 à 10 ans, ils étaient tous employés pendant plus de 12 heures sur 24 heures sans la moindre seconde de repos.

Le sexe féminin n'était pas non plus ménagé. Jeunes filles et femmes mariées se trouvaient englobées dans de vastes ateliers; elles étaient obligées d'exécuter des travaux difficiles côte-à-côte avec les enfants et les hommes adultes. Cette agglomération engendra les dangers les plus graves pour la moralité du peuple.

Consommée par un travail exténuant, atteinte d'infirmités de toute nature, menacée et victime d'accidents effroyables et sans nombre, de chômages funestes et perpétuels, en grande partie dépourvue des objets essentiels à sa subsistance, cette légion d'ouvriers vieillis avant l'âge, poussée par la nature elle-même, ne tarda point de se livrer aux abus de l'alcool et du tabac dont les conséquences sont si désastreuses pour la vie, la santé, l'intelligence et la moralité du genre humain.

(1) Gisements houillers, présence de minerais de toute nature...

La démoralisation paraissait avoir atteint son comble. Les scènes les plus scandaleuses de la part des jeunes travailleurs eurent lieu publiquement, ouvertement devant les yeux de leurs parents et de leurs camarades. Les cas de séduction de filles n'ayant pas encore atteint l'âge de 14 ans devinrent fréquents dans les ateliers. La vie de débauches et d'orgies, les actes criminels de milliers d'ouvriers constituèrent un danger croissant pour les bonnes mœurs du peuple, pour la sécurité publique ⁽¹⁾.

Ce furent surtout les ateliers de dentelle qui méritèrent jadis la Coupe d'or en ce qui concerne la démoralisation des jeunes ouvrières qu'ils employaient. En effet, M. « Pirmez » n'hésita guère d'affirmer en pleine Chambre que : « Les ateliers de dentelle sont souvent les séminaires de la prostitution ⁽²⁾ ».

Un grand nombre de femmes était employé dans les usines et mines. En 1846 on faisait travailler 7.066 femmes, filles, adultes et enfants du sexe féminin, dans les houillères seulement et 63.636 dans les manufactures, ce qui fait en tout 71.000 ouvrières.

Le nombre de femmes employées dans les filatures augmentait de plus en plus.

En 1868, l'exploitation des houillères comprenait 13.524 femmes et le nombre des ouvriers du sexe féminin em-

(1) Voir « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 231.

(2) Séance de la Chambre des députés du 20 janv. 1869; voir « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 234.

ployé dans les manufactures, devait s'élever à 140.000 ⁽¹⁾.

En général, dans les houillères et les mines de métal, le travail des ouvriers s'exécutait en dehors de toute limite :

Sur 1.000 personnes employées il y avait : 733 hommes, 88 femmes, 135 garçons et 43 filles au-dessous de 16 ans.

Dans les hauts-fourneaux, sur 1.000 ouvriers on comptait : 688 hommes, 145 femmes, 98 garçons et 85 filles au-dessous de 16 ans ⁽²⁾.

Dans les houillères, les femmes et les jeunes filles commençaient leur travail à 4 heures du matin et se trouvaient en activité pendant plus de 12 heures sur 24 heures. Elles étaient chargées des travaux les plus fatigants et dangereux comme :

Le transport du charbon, des pierres et de la terre dans les galeries les plus basses ;

Le service des pompes ;

Le maniement des freins ;

La ventilation des travaux préparatoires ⁽³⁾ ; très souvent ces travaux s'effectuaient à plus de 300 ou 400 mètres au-dessous du sol, sous de très mauvaises conditions hygiéniques, les accidents y étaient nombreux, les accouchements avant terme fréquents, les avortements se succédaient ⁽⁴⁾.

(1) « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 46. ~

(2) « Karl Marx », *Le Capital*.

(3) Rapport du docteur « Kuborn » ; voir « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 218 et s.

(4) Rapport du docteur « Kuborn » ; voir « Paul Leroy-Beaulieu », *op. cit.*, p. 218 et s.

Nous pensons qu'il est temps d'en finir avec ces constatations lugubres concernant la Belgique⁽¹⁾.

Nous concluons donc en faisant remarquer que ce petit pays industriel a, peut-être, fourni, mieux que tout autre, une preuve éclatante des dangers auxquels la classe des travailleurs se trouve naturellement exposée en l'absence d'une puissante intervention des pouvoirs publics dans les rapports du travail.

En Allemagne. — La population ouvrière se distingua par son caractère calme et penché vers la résignation. Les travailleurs allemands comme ceux de tous les pays industriels subirent les misères de la vie économique moderne, le joug amer du capital ! Ils surent se contenter d'un maigre salaire, d'une nourriture mauvaise et malsaine, d'habitations misérables ; ils supportèrent les secousses des crises indus-

(1) Quelques mots sur les salaires : en 1880, année qui se distingua par la hausse relative des salaires, la modicité de ces derniers constitua pourtant un fait digne de remarque. C'est ainsi que les exploitations des mines de houille ne distribuaient que 0 fr. 29 de salaire à chaque ouvrier par heure et 3 fr. 03 par jour ; les mines et minières métalliques : 0 fr. 26 et 2 fr. 63 ; les fonderies de fer : 0 fr. 32 et 3 fr. 39 ; les fabriques de gaz d'éclairage : 0 fr. 32 et 3 fr. 45 ; l'industrie linière : 0 fr. 17 et 1 fr. 96 ; l'industrie chanvrière : 0 fr. 16 et 1 fr. 88 ; l'industrie cotonnière : 0 fr. 21 et 2 fr. 39 ; l'industrie lainière : 0 fr. 24 et 2 fr. 76 ; les constructions de machines industrielles : 0 fr. 34 et 3 fr. 52 ; les constructions de locomotives et de matériel de chemins de fer : 0 fr. 32 et 3 fr. 46 ; les constructions de navires et embarcations diverses : 0 fr. 37 et 3 fr. 78 ; les imprimeurs : 0 fr. 21 et 3 fr. 17 ; les fabriques de toiles mixtes : 0 fr. 21 et 2 fr. 40 ; les fabriques de toiles cirées : 0 fr. 29 et 2 fr. 99 ; les fabriques d'allumettes : 0 fr. 16 et 1 fr. 54, ... etc., etc. (Voir « A. Bourée », *op. cit.*, p. 28 et s. *Recensement industriel de 1880* : Tableau des salaires payés aux ouvriers dans les différentes industries de la Belgique),... ».

trielles, les malheurs du chômage; ils goûtèrent et apprécièrent les conséquences de l'infirmité, des accidents, de l'imprévoyance!...

Les capitalistes ne manquèrent pas d'abuser aussi ici des forces du travail. Ils employèrent régulièrement le travail des enfants, surtout de ceux âgés de 12 à 16 ans, et celui des femmes. On y remarqua également la même tendance de prolonger au delà de toute limite la durée de la journée du travail en général.

A la suite de besoins naturels résultant de privations de toutes sortes, la classe ouvrière ne tarda pas de se livrer à l'alcoolisme. L'usage du schnapps notamment devint de plus en plus répandu au grand détriment du monde des travailleurs. Les débits de boissons se multiplièrent sensiblement : de 1869 à 1879 ils augmentèrent de 22 p. 0/0 dans l'Empire d'Allemagne, de 47 p. 0/0 en Bavière. Leur nombre atteignait déjà des proportions considérables dans les villes d'une certaine importance : à Berlin seulement il doubla dans un espace de 15 ans (1870-1885) ⁽¹⁾.

Il y a eu des époques où les ouvriers allemands, dont le niveau général baissait à vue d'œil, se trouvèrent aux prises avec la misère la plus atroce ⁽²⁾.

En 1882 la grande industrie employait : 206 femmes sur 1.000 ouvriers; l'industrie domestique : 209.000 femmes sur

(1) « Herbette », *op. cit.*, p. 16 et s.

(2) Par exemple « en Saxe » et en « Silésie » où la classe laborieuse fut « parfois dévastée par le typhus de la faim », d'après ce que nous apprend « Elisée Reclus », voir « Herbette », *op. cit.*, p. 18.

479.000 ouvriers. Et ce ne fut, en quelque sorte, qu'un point de départ, car depuis cette époque l'emploi des femmes ne fit qu'augmenter! (1).

Dans les industries de 1886 on comptait sur 21.053 enfants âgés de moins de 14 ans, 7.514 du genre féminin, et en 1888 sur 22.913 : 8.175 (2).

En 1886 ces mêmes industries comprenaient sur 134.589 jeunes ouvriers de 14 à 16 ans : 48.523 jeunes filles du même âge, et en 1888 sur 169.252 : 59.464 (3). Le nombre des enfants employés dans l'industrie augmentait donc aussi.

Dans le district de « Düsseldorf », les filateurs ont vu prolonger la durée de leur journée de travail jusqu'à 14 heures. Certains établissements arrivèrent même à une prolongation de 15 et de 16 heures.

Certaines fabriques de tisseranderies employèrent leurs ouvriers durant 13 et 14 heures par jour. Dans d'autres on travaillait nuit et jour sans les moindres égards pour le sexe des ouvriers employés.

Dans les fabriques de drap du district « Breslau-Liegnitz », on faisait travailler jusqu'à 77 heures par semaine, très souvent jour et nuit.

Dans le district de « Postdam-Frankfort », la durée du travail se trouvait démesurément prolongée. Certaines filatu-

(1) « Herbettes », *op. cit.*, p. 29.

(2) *Id.*, *id.*, *id.*

(3) *Id.*, *id.*, *id.*

res employaient leurs ouvriers même au delà de 16 heures par jour.

Le travail exténuant exécuté dans les filatures du district de « Minden-Münster » aboutit à des conséquences déplorables au point de vue de la santé et de la vie des ouvriers. La phthisie et toutes sortes de maladies des organes de la respiration, notamment, y furent fréquentes.

Dans le duché de « Bade » les filatures de laine imposèrent jusqu'à 16 heures de travail par jour.

Dans la « Saxe-Weimar » certaines fabriques de filature dépassèrent 12 heures de travail par jour.

Dans certaines industries domestiques la journée de travail s'éleva à 18 heures.

L'emploi abusif des femmes augmenta tellement que dans plus d'une exploitation industrielle leur nombre dépassa sensiblement celui des ouvriers hommes.

Dans les fabriques d'amidon, de sucre, de briques, de fromage, etc..., on fit travailler même pendant 21 heures par jour.

Des milliers d'ouvriers, hommes et femmes perdirent leur jeunesse, leur santé, leur vie, à force d'exécuter des travaux difficiles au milieu d'une chaleur étouffante, d'une atmosphère viciée. Des résultats déplorables se produisirent à la suite de l'emploi exagéré d'ouvriers dans des établissements insalubres et dangereux.

Dans l'industrie des moulins, le nombre des victimes du travail ne fut point insignifiant. Dans l'industrie du sucre et des briques, des légions de femmes à moitié nues en con-

tact avec des hommes adultes et des enfants également dépourvus de vêtements se tenaient en activité dès l'aurore jusqu'au coucher du soleil au grand détriment de leur vie et de leur moralité.

Dans l'Alsace supérieure, 258 fabriques de textiles employaient le 1^{er} décembre 1882 : 49.000 ouvriers dont 23.000 hommes et 26.000 femmes. Ce nombre comprenait 2.800 garçons âgés de 12 à 16 ans et 3.800 filles du même âge. Les scènes les plus honteuses eurent lieu dans ces établissements et les conséquences les plus désastreuses pour la race humaine s'ensuivirent. La journée de travail fit l'objet de prolongations successives et cela surtout dans les imprimeries et fabriques de coton. Plus d'une fois les ouvriers y furent forcés de travailler sans la moindre seconde de repos, le jour et la nuit, les dimanches et les jours de fête ⁽¹⁾.

En présence de tous ces faits exposés, il est à peine utile d'insister sur les variations du taux des salaires ⁽²⁾.

(1) Tous les renseignements dont les sources ne sont pas indiquées ont été puisés dans « G. Adler », *op. cit.*, p. 5 et s., 12 et s. Voir aussi « Herbettes », *op. cit.*, p. 66 et s.

(2) Les salaires des ouvriers allemands ont toujours été moins élevés que ceux des ouvriers anglais et français. En 1890, encore, les ouvriers ordinaires ne reçurent que des rémunérations très modiques. Voici les taux moyens des salaires d'une journée dans quelques contrées : 1 mark 55, Breslau ; 1 m. 50, Dresde ; 1 m. 80, Dantzig ; 2 m., Berlin, Munich, Francfort-sur-le-Mein, Stettin ; 2 m. 10, Leipzig ; 2 m. 25, Brême ; 2 m. 32, Chemnitz. Ouvriers de plus de 16 ans : 1 m. 10, Leipzig ; 1 m. 16, Chemnitz ; 1 m. 25, Dantzig (« Herbettes », *op. cit.*, p. 31 et s.). — Dans les établissements industriels de l'Alsace supérieure, les femmes ne reçurent que 360 marks par an et les enfants de moins de 14 ans, ne reçurent que 300 marks par an.

Aussi nous finissons en faisant remarquer qu'en Allemagne, comme partout ailleurs, la liberté du travail engendra une situation défavorable à la classe ouvrière, en tant que cette liberté se trouvait dépourvue de liens restrictifs.

Nous pensons que l'ensemble des précédentes recherches concernant les excès auxquels le capital s'est livré sur le travail en Angleterre, en France, en Belgique et en Allemagne, pays industriels de première importance, est largement suffisant pour quiconque désire se faire une idée de la situation réelle des ouvriers du XIX^e siècle, des profondeurs de cette plaie sociale qui agite tout un monde civilisé.

Nous tenons à faire remarquer surtout, que plus on s'éloigne de l'essor du principe de la liberté du travail, plus aussi les conditions générales des ouvriers paraissent tendre vers une amélioration.

C'est ainsi qu'en Angleterre, l'accumulation d'un certain nombre d'avantages au profit de la classe laborieuse compte déjà pour quelque chose. A comparer l'Angleterre du commencement de ce siècle à celle de nos jours, nous trouverons que le salaire nominal et réel des ouvriers s'est élevé, que leur journée normale est moins longue, qu'un nombre quelconque d'heures de repos leur est assuré.

C'est ainsi qu'en France les anciens abus se sont notablement adoucis, la situation physique, morale et intellectuelle de la classe laborieuse s'est élevée dans une certaine mesure.

C'est ainsi qu'en Allemagne le niveau général de la classe ouvrière s'est en quelque sorte élevé.

C'est ainsi enfin qu'en Suisse, l'établissement de la

journée normale du travail a fait l'objet de plus d'une louange.

En un mot on peut dire que la situation générale des ouvriers du XIX^e siècle s'est améliorée à beaucoup de points de vue !

Eh bien ! il n'est guère douteux que l'influence exercée par la législation, par l'intervention des pouvoirs publics dans les rapports du travail ne soit pas étrangère à l'acquisition de cet état de choses relativement propice.

De plus, la réglementation des rapports du travail, l'intervention des pouvoirs publics ayant pour but de prévenir toute exploitation mesquine des forces du travail, sont bien plus utiles, ont bien plus de valeur que n'importe quelle autre mesure répressive, que n'importe quels autres agissements ayant pour but de réparer le mal déjà produit.

En effet, à quoi bon distribuer de l'aumône aux travailleurs malheureux, victimes d'accidents, infirmes, vieilliss prématurément, exténués par des efforts prodigieux?...

A quoi bon s'organiser en sociétés de tempérance, s'efforcer de combattre l'abus de l'alcool, du tabac, la vie désordonnée et pleine de débauches..., de toute une légion d'ouvriers?

A quoi bon renforcer les dispositions du Code pénal, noyer l'humanité dans un océan d'amendes, de contraventions,... écraser les prisons d'une armée grandissante de coupables?...

A quoi bon se liguier pour étouffer des scènes scandaleuses, des actes criminels, contraires aux bonnes mœurs,... du moment que tous ces maux peuvent être évités, que

tous ces faits peuvent être empêchés grâce à une sage réglementation des relations de la vie humaine.

N'est-ce pas préférable d'éviter (bien entendu dans les limites du possible) les maladies à l'aide de principes hygiéniques que de les guérir par la médecine?

Telle est à ce point de vue la supériorité de la réglementation du travail!

En présence de toutes ces considérations, il nous semble qu'il est impossible de méconnaître, de contester l'utilité, la nécessité, le caractère indispensable des germes de la doctrine réglementaire, de la réglementation locale, nationale du travail. Aussi ferons-nous abstraction de tous les désavantages qu'on pourrait attribuer, de toutes les critiques qu'on serait tenté d'adresser à la législation du travail, et au plus fort de la lutte nous serions en état d'affirmer que si la réglementation du travail est un mal, c'est un mal nécessaire!

Malgré cela, aussi bien que nous soyons disposé pour la doctrine réglementaire, nous ne saurions lui éviter une objection.

En effet, pour qu'un système quelconque plane au-dessus de tout reproche, de la moindre atteinte, il faut nécessairement qu'on puisse en profiter en entier, jusqu'au bout. Or, tout en faisant une nouvelle concession, c'est-à-dire en laissant de côté la question de l'exécution, de l'application fidèle de toute mesure réglementaire, nous nous demandons :

I. — Peut-on profiter en entier, jusqu'au bout de la Réglementation du travail ?

Pour répondre à cette question I, il ne faut pas oublier notre règle évolutionniste, il faut se rappeler que le sommet suprême, la limite extrême de la Réglementation du travail sont constitués par son internationalisation. — Par conséquent pour qu'on puisse profiter en entier, jusqu'au bout de la Réglementation du travail, il faut absolument que cette dernière soit apte de revêtir la forme internationale, en d'autres termes il faut que la Réglementation internationale du travail soit possible, réalisable !

Notre question I se résout donc dans la suivante :

II. — La Réglementation internationale du travail est-elle possible, est-elle réalisable ?

SECTION II

DE LA LÉGISLATION INTERNATIONALE DU TRAVAIL

AU POINT DE VUE PRATIQUE.

Cette question II, nous la diviserons à son tour en deux autres questions subséquentes :

Question *a* : Peut-on concevoir une législation uniforme régissant toutes les puissances industrielles du monde ?

Question *b* : Un ensemble de préceptes uniformes ou non, établi à l'aide d'une entente entre États et ayant pour but de réglementer les relations industrielles de ces derniers, peut-il être amené à une exécution satisfaisante en faisant en même temps l'objet d'une stabilité quelconque ?

Pour répondre à la question *a* nous partons d'un fait qui est évident à force d'être clair :

C'est le suivant :

Toute législation dépend étroitement de l'état réel du pays auquel elle est destinée à s'appliquer. A l'exemple d'une totalité de prescriptions et de traitements médicaux qui comprennent nécessairement une corrélation avec la constitution et l'état morbide du corps auquel ils doivent s'appliquer, une législation quelconque ne saurait se concevoir en dehors d'un lien serré de subordination l'unissant avec la plaie sociale qu'elle est appelée à guérir. Cette plaie sociale fait-elle l'objet d'une aggravation?... C'est à la législation de se modifier en vue de sa guérison!... Fait-elle l'objet d'une amélioration?... C'est la législation qui doit s'en ressentir!... En d'autres termes : Une bonne législation doit subir les vicissitudes de la société qu'elle régit, elle doit varier, se transformer, peser ses prescriptions suivant la gravité du mal dont elle doit constituer le remède!

Tout ce que nous venons d'exprimer, se trouve à la portée des esprits les plus simples et constitue une vérité tellement éclatante, que nous pouvons affirmer que :

Toute législation sage et raisonnable n'est que le reflet, l'image fidèle de la situation du peuple qu'elle gouverne. — A l'homme observateur de s'en convaincre!

Or, comme le médecin a affaire plutôt à des malades qu'à des maladies, le législateur se trouve à son tour plutôt en présence d'États, de pays, de nations, qu'en face de toute une humanité éprouvée et malheureuse! Les législations des

peuples du monde industriel le prouvent, du reste, par leur variété qui n'est que l'apanage fatal de la diversité dans la situation naturelle, sociale, économique et politique de ces peuples.

En prenant comme point de départ la diversité des conditions de production des différents pays, on peut étudier et conclure :

1° Tel pays, étant donné sa situation géographique, ses voies de communication naturelles, peut se rendre possesseur d'une manière plus aisée des matières premières, il peut écouler ses produits avec plus de facilité et de rapidité et à prix plus réduit sur les marchés du monde que tel autre.

2° Les conditions du climat et la constitution générale des ouvriers d'un pays quelconque, qui par-dessus le marché brille grâce à des capitaux considérables accumulés, grâce à sa suprématie industrielle, font qu'il se prête mieux que tout autre pays à une efficacité plus grande, à une intensité plus développée de ses forces du travail, efficacité, intensité, de nature à contre-balancer les effets d'une restriction légale.

3° Au nord-ouest et au centre de l'Europe, on se trouve en présence de pays qui, pour des causes naturelles ou artificielles comme : l'abri des guerres continentales, la neutralité, ... ont adopté des lois militaires tolérant l'existence d'une grande armée de réserve d'ouvriers ; à peu près entre ces deux limites et peut-être ailleurs, on aperçoit des nations qui concluent des arrangements, des traités d'alliance et qui en vue d'une guerre terrible et décisive ont

adopté des lois militaires réduisant sensiblement l'armée des ouvriers sans travail.

4° Les gouvernements de certains peuples pour obéir à des nécessités, à des exigences intérieures ou extérieures, élèvent les droits de douane, frappent leurs sujets d'impôts de plus en plus lourds et écrasants; chez d'autres nations, au contraire, l'intérêt, la situation générale commandent d'abaisser les droits de douane, de réduire les impôts ou au moins de les laisser intacts.

5° De plus, le pays *A* est tout à fait libre-échangiste, le pays *B* protectionniste à outrance...

6° Dans le pays *Y* les lois protectrices des ouvriers sont sérieusement exécutées, fidèlement appliquées, elles se sont assimilées à la nation, elles ont fait corps avec elle; dans le pays *Z*, les lois protectrices des ouvriers sont mal appliquées, ou bien on ne s'y conforme qu'en partie, de là des réclamations, des plaintes, des abus, des scènes scandaleuses!

7° La population ouvrière du pays *M* n'est guère capable de se défaire, de se débarrasser des excès, des abus qui règnent sur le domaine du travail, elle s'est assimilée en quelque sorte l'état de misère qui la caractérise. Peu soucieuse de l'avenir que lui fait entrevoir la protection ouvrière, elle n'a de confiance que dans l'actualité, elle considère l'exploitation des forces du travail comme un mal nécessaire, comme l'unique pain de sa vie. Les sentiments généraux du prolétariat, ceux du pays *M*, sont donc peu préparés pour la solution de l'internationalisation des rapports du travail. — Au con-

traire la classe ouvrière du pays *N* apprécie parfaitement les conséquences de la liberté absolue du travail, elle est prévoyante, elle pense à l'avenir, elle se rend bien compte des effets salutaires de la réglementation du travail. C'est un système qu'elle a mis à l'épreuve depuis des années, c'est un système qui, petit à petit, l'a relevée au point de vue physique, moral et intellectuel, elle l'invoque, elle lui adresse des louanges, elle tâche de le renforcer. Les sentiments généraux du prolétariat, ceux du pays *N*, sont donc — à l'inverse de ce qui se passe dans le pays *M* — prêts à inaugurer l'ère de l'internationalisme ouvrier.

8° Nous ajoutons à tout ce que nous venons de dire les diversités résultant de l'organisation générale des États, de leur système monétaire, de leurs lois scolaires, de leurs conditions de transport, des crises industrielles, des bonnes et mauvaises conjectures, de l'éducation, de la race, des mœurs, du niveau intellectuel, du degré de civilisation, etc. (1).

En présence de cet état général à tel point complexe et bigarré, oserait-on affirmer qu'une législation industrielle applicable à toute l'humanité — législation qui pour être parfaite doit nécessairement porter les empreintes multiples des diverses exigences sociales — puisse revêtir le manteau de l'uniformité?

Nous concluons donc, ni plus ni moins, que l'idée d'une

(1) Il est inutile de faire remarquer qu'étant donné cette diversité de situations, une uniformité de protection ouvrière occasionnerait trop souvent des lésions graves, notamment des monopoles écrasants au profit d'un certain nombre de nations.

loi uniforme régissant les rapports industriels de toute l'humanité n'est pas autre chose qu'un rêve, qu'une vaine utopie.

La question *a* ainsi tranchée, il ne s'agit plus que de répondre à la question *b*, c'est-à-dire de se prononcer sur l'exécution, sur la stabilité d'une règle de conduite même non uniforme arrêtée à la suite d'une entente entre États.

La réponse négative adressée à la question *a* engendre une conception toute particulière de la réglementation internationale du travail. En effet, la défaite précédente de cette dernière ne permet guère de la prendre pour ce que l'on désirerait qu'elle fût, mais bien pour ce que la nature même des choses lui commande d'être. Incapable d'acquérir un caractère d'uniformité absolue, la réglementation internationale du travail est naturellement destinée à un rôle tout spécial, qui consisterait dans la réduction à néant de tout écart qui pourrait s'accuser entre la législation protectrice ouvrière d'un pays et la situation réelle de ce même pays. En présence de l'impossibilité qui empêche de soumettre tous les pays du monde industriel à la même loi, il faut absolument se contenter pour chacun d'eux d'une règle de conduite portant exactement la mesure de ses conditions concrètes de production, règle de conduite qui peut, bien entendu, comprendre une certaine uniformité, notamment en tant que le permettrait la diversité des conditions de production des différents États.

Exemples :

	Conditions concrètes de production.	Valeur des lois protectrices.
<i>Angleterre</i>	$(a + b) + c$	$(a + b) + c$
<i>France</i>	$(a + b) + d$	$(a + b) + d$
<i>Allemagne</i>	$(a + b) + e$	$(a + b) + e$
<i>Italie</i>	$(a + b) + z - i$	$(a + b) + z - i$

Toutes ces lois protectrices devant s'appliquer à l'Angleterre, à la France, à l'Allemagne, à l'Italie, etc... sont unificables jusqu'à concurrence de $(a + b)$; au delà, elles diffèrent à raison de $+c$, $+d$, $+e$, $+z - i$, etc..., étant donné la diversité également de $+c$, $+d$, $+e$, $+z - i$, etc... des conditions concrètes de production de ces mêmes pays.

Ce point de départ admis, on ne se trouverait en présence d'une exploitation dommageable des forces du travail dans un pays quelconque que seulement dans le cas où la protection ouvrière de ce pays serait inférieure à ce que permettraient les conditions concrètes de production. Cette limite assignée aux lois protectrices ouvrières par les conditions concrètes de production de chaque pays serait nécessaire tout en constituant un maximum qu'on ne saurait dépasser.

L'unique résultat qu'on devrait espérer obtenir de la part d'une entente internationale serait donc une corrélation parfaite entre la législation industrielle de chaque État de l'Europe et ses conditions concrètes de production. Tel serait le caractère actuel d'une réglementation internationale du travail.

Ce système internationaliste pour ainsi dire estropié au

point de vue des principes généraux de l'internationalisme ouvrier, rencontre des objections très sérieuses résultant :

a) De la diversité dans l'appréciation des conditions concrètes de production de chaque pays.

b) De son exécution.

a) *De l'appréciation des conditions concrètes de production de chaque pays :*

Qu'est-ce qui serait chargé de la mission d'apprécier les conditions concrètes de production dans tous les pays du monde industriel? Ce serait bien certainement un comité international, une commission composée d'un nombre égal de délégués appartenant à chacune des puissances signataires. Quant aux résultats des travaux de ce comité, de cette commission, ils sont plus que douteux! En effet, l'appréciation fidèle de la situation sociale, économique, politique,... d'un nombre quelconque d'individus, présente bien des difficultés même lorsqu'on se renferme dans les frontières d'un seul État. *Quid?* par conséquent dans le cas où il s'agirait de faire successivement le procès de tous les pays du monde industriel, dans le cas où l'on serait obligé de surmonter un tas de difficultés augmentant la besogne, comme les sentiments du patriotisme, de la jalousie nationale, comme l'incompétence naturelle caractérisant certains délégués appelés à se prononcer sur la situation réelle d'un pays dont ils ne sont pas sujets.

A supposer qu'il s'agisse de fixer les conditions concrètes de production en France pour y greffer la législation industrielle française, il est incontestable que des conflits

surgiraient entre les délégués français de la Commission et les délégués des autres pays. Peut-être encore que le poste français renforcé par des puissances amies, alliées, agitées par les mêmes intérêts, arriverait à rivaliser avec le camp ennemi. Quoi qu'il en soit, les délégués français poussés par des sentiments et des intérêts divers, plus ou moins légitimes, plus ou moins blâmables, s'efforceraient, probablement de dénaturer les conditions concrètes de production de leur pays dans le sens d'un relâchement des liens réglementaires. Sur quoi les délégués des autres pays ayant protesté, les représentants de la France, ou plutôt des intérêts matériels de la France, ne tarderaient point de répondre : C'est nous qui sommes dans le vrai ! Qu'est-ce qui est mieux à même d'apprécier l'état réel d'un pays que ses sujets, ses nationaux, que ceux qui ont grandi et se sont développés au sein même de leur mère-patrie ! Et leur réponse est juste car d'après ce que nous avons vu, la situation réelle d'un pays dépend d'un nombre considérable d'éléments, de conditions intérieures, sociales, économiques, politiques, qu'il faut connaître, pénétrer, qu'il faut examiner de près pour pouvoir arriver à des résultats satisfaisants⁽¹⁾.

Arrivé là, deux solutions s'imposent :

- 1° Se conformer aux prétentions des délégués français ;
- 2° Passer outre leurs allégations.

Dans le premier cas la partialité des délégués français,

(1) Nous ajoutons à tout cela les divergences qui existeraient entre les opinions des délégués des différentes nations en dehors de toute idée de patriotisme ou d'intérêt.

partialité entraînée inévitablement par des considérations de politique intérieure ou extérieure, donnerait comme résultat un écart tellement considérable entre les conditions concrètes de production nominales et la situation réelle du pays, qu'aucun changement notable à l'état actuel des choses ne s'ensuivrait.

Dans le second cas et à supposer que l'éducation politique, économique et sociale des délégués de toutes les nations soit suffisante pour leur donner une compétence égale dans l'appréciation des conditions de production de n'importe quel pays, un état dangereux de malentendus et d'hostilités ne tarderait pas de s'accuser entre les différentes nations de l'Europe industrielle, les scènes les plus regrettables s'ensuivraient.

Toutes ces difficultés paraissent d'autant plus sérieuses qu'elles sont destinées à ne point disparaître, à revêtir un caractère de perpétuité. En réalité, il est absolument impossible de compter sur la stabilité concernant une règle de conduite même non uniforme arrêtée entre États, étant donné les changements fréquents et successifs auxquels sont soumises les conditions de production de chaque pays.

1° Nous supposons que la France modifie ses lois militaires, qu'elle élève ses droits de douane, qu'elle frappe ses sujets d'impôts nouveaux... : nouvelle séance de la commission internationale, nouvelles difficultés !

2° Nous supposons que l'Angleterre augmente son armée de terre, qu'elle modifie sa situation financière... : nouvel examen, nouveaux malentendus !

3° Tel pays est miné par une crise industrielle qui cependant peut disparaître.

4° Tel autre prospère grâce à des conjectures favorables pour retomber bientôt dans la misère d'aparavant.

5° Le pays *A* subit les conséquences de mauvaises conjectures qu'il n'a pas su prévoir, une situation florissante suit cet état fâcheux.

6° Les pays *B* et *C* se caractérisent par un développement prodigieux de leurs forces industrielles, la quantité de produits qu'ils jettent sur les marchés du monde devient de plus en plus considérable; ce sont désormais des puissances industrielles d'une certaine importance, leur concurrence devient l'objet d'une attention générale; dans l'avenir, il faudra compter sur elles, on sera obligé de les faire entrer dans le concert international du travail.

7° Les pays *D* et *E*, jadis puissances industrielles de premier ordre, se caractérisent par une déchéance progressive de leurs forces industrielles, la quantité de produits qu'ils jettent sur les marchés du monde diminue de plus en plus, ce sont désormais des puissances industrielles d'importance secondaire, leur concurrence devient chose négligeable; dans l'avenir on pourra en faire abstraction, ils seront peut-être même exclus du concert international du travail. — Dans ce cas, 6 et 7, ce n'est que la loi de l'évolution générale qui a produit ses effets naturels.

8° Le pays *X* est dévoré par l'anarchie, par des guerres intestines.

9° Dans le pays *Y*, le parti au pouvoir abuse, il est par-

tial, il augmente le nombre des fonctionnaires et pour faire face à de nouvelles dépenses, il écrase le peuple de charges de plus en plus lourdes, il noie le pays au milieu d'un déluge de lois de plus en plus funestes, etc..., et ce serait à n'en plus finir que d'énumérer les agents qui pourraient survenir pour modifier du jour au lendemain les conditions concrètes de production de chaque pays.

Dans tous ces cas, nouvelles appréciations, nouvelles querelles !

En présence de toutes ces considérations, nous sommes obligé de reconnaître qu'une appréciation exacte, fidèle des conditions concrètes de production de chaque puissance industrielle, — conditions concrètes devant servir de modèle, de moule, aux diverses lois protectrices des ouvriers — est chose illusoire sur le terrain international ⁽¹⁾.

(1) Les exemples pratiques faisant ressortir cette vérité, ne présentent qu'un seul embarras, c'est celui du choix ! Quant à nous, nous n'exposerons ici qu'un seul cas, mais qui est actuellement à l'ordre du jour. — Le compromis austro-hongrois de 1867 a fait l'objet de deux renouvellements : en 1877 et 1887. A part les pourparlers et négociations qui ont précédé ces derniers et qui présentent un vif intérêt par rapport à nos recherches, le troisième renouvellement qui doit avoir lieu en 1897 et pour lequel les discussions sont déjà ouvertes, fait l'objet de difficultés très sérieuses. L'« Autriche » et la « Hongrie » sont notamment en désaccord sur les questions de la Banque nationale et de la Valuta et surtout sur celles concernant leurs relations économiques ainsi que la situation industrielle et financière de la « Hongrie ». Les Hongrois demandent que le nouveau compromis relève les droits d'entrée d'un nombre quelconque de marchandises ; choses que les Autrichiens refusent d'accepter. Les premiers voudraient encore que le pacte ne soit renouvelé que jusqu'à l'expiration de quelques traités de commerce préjudiciables à la Hongrie. Les seconds ne s'y prêtent pas plus. En ce qui

Si, malgré ces difficultés, l'humanité parvenait à tomber d'accord sur une série de règles de conduite applicables à chaque puissance industrielle suivant ce que permettraient leurs conditions concrètes de production, de quelle manière pourrait-on assurer l'exécution fidèle de ces règles?

Un seul moyen permettrait d'atteindre ce but à défaut d'un pouvoir de coercition directe pouvant planer au-dessus des différents États : ce serait une abdication volontaire et partielle de souveraineté de la part de ces États dans leurs intérêts communs. Chaque État souverain devrait enchaîner une partie de sa liberté, de sa toute-puissance dans ses relations intérieures, pour suivre une règle de conduite qu'il se serait tracée à l'avance, d'accord avec les autres puissances signataires.

Ce moyen bon sur papier paraît cependant irréalisable au concerne les dépenses communes de la monarchie qui sont en vertu du compromis de 1887 de 70 p. 0/0 pour l'Autriche et de 30 p. 0/0 pour la Hongrie, la députation du « Reichsrath » de Vienne estime que la situation industrielle et financière actuelle de la Hongrie lui permettrait bien de payer 43 p. 0/0 de la dette commune en réduisant la part autrichienne à 57 p. 0/0. La députation du parlement de Budapest estime de son côté que la situation industrielle et financière du pays ne lui permettrait de payer que 31,4 p. 0/0 de la dette commune en laissant le reste à la charge de l'Autriche. — Ce conflit donnera-t-il naissance à la dissolution des chambres et à de nouvelles élections législatives, à un arrangement provisoire (Voir : Proposition « Horganski » qui a trait à un prolongement provisoire, pour 10 années, de la situation actuelle), à un recours à l'arbitrage de l'empereur « François-Joseph »? On l'ignore! (Voir : l'Exposé sur le budget hongrois de 1897 présenté par M. de « Lukacs », ministre des finances). — Quoi qu'il en soit, si la difficulté d'une appréciation, d'un accord, d'une entente est si grande ici, où il s'agit d'un domaine relativement restreint, où il s'agit de peuples unis par plus d'un intérêt commun, par un dualisme constitué depuis 30 ans, où il s'agit de deux

point de vue pratique. — En effet, tenir ses obligations, sa parole, est chose difficile entre particuliers et à plus forte raison entre États, où des considérations de politique intérieure et extérieure, des sentiments de patriotisme, d'égoïsme et de jalousie nationale viendraient aggraver la situation. — Et puis, quelle serait la garantie contre une usurpation, une violation ou dénonciation de traité de la part d'un État? Quelle serait l'attitude des gouvernements ayant à cœur de tenir leurs engagements en présence d'États foulant aux pieds les leurs? Recommander la guerre comme sanction suprême ce serait désirer l'augmentation des malheurs, des massacres humains! Si, au contraire, les gouvernements de plus haut tenaient bon, malgré la mauvaise volonté des autres États, ils se placeraient dans une situation d'infériorité manifeste vis-à-vis d'eux; de là la ruine de l'industrie de leurs pays, l'appauvrissement du peuple, l'augmentation de la misère, de là des cris de la part de ceux qui leur font opposition, leur déclaration en responsabilité, leur chute, de là des émeutes, des révolutions intérieures!

Par conséquent cette violation de traité de la part d'un ou de plusieurs États aurait à défaut de guerre une tendance de se généraliser, solution qui est évidemment la meilleure, étant donné cette situation, mais qui ne transforme pas moins les préceptes arrêtés entre États en lettres mortes.

On a pourtant vanté la législation douanière comme moyen

nations ne formant pour ainsi dire qu'un seul pays, que doit-on penser d'une appréciation, d'un accord, d'une entente portant sur tout le monde industriel?

de sanctionner les engagements entre États. Quant à nous, nous l'avons déjà condamnée à l'occasion de la critique du système « Brentano » et nous nous bornons ici à répéter simplement que dans ce rôle elle ne serait que le précurseur d'un état d'hostilité général et inquiétant.

En voilà assez pour démolir de fond en comble toute idée d'une législation internationale du travail. Aussi, nous nous empressons d'affirmer sans la moindre hésitation que cette dernière limite extrême, sommet suprême de la réglementation du travail, n'est qu'une utopie, une chimère au sens propre du mot, d'où il résulte que la doctrine réglementaire comprend des mesures dont on ne peut guère profiter en entier, jusqu'au bout et qui, à partir d'un certain degré, sont destinées à un avortement fatal au point de vue de l'utilité sociale (1).

(1) De plus, toute législation internationale tenant compte des *conditions concrètes de production* de chaque pays, acquise, il serait à craindre qu'elle servît d'*impulsion* à toutes sortes d'*agissements* de la part des différentes nations, *agissements* ayant pour but de *créer* des *causes artificielles* sujettes à dénaturer *réellement* leurs conditions concrètes de production dans des intérêts nationaux *particulièrement et diversement conçus*. Or toutes ces causes artificielles comprenant — comme nous venons de le constater — un domaine très complexe, excessivement vaste, il faudrait, pour les éviter ou pour les concilier avec la règle de conduite internationale adoptée, que les différentes puissances en jeu, abdiquent une bonne partie de leur souveraineté, paralysent presque entièrement leur liberté d'action en se soumettant réciproquement à un régime raide, rigide, à l'autorité, à la contrainte, à l'inquisition du dehors. L'internationalisation des rapports du travail aurait donc la tendance d'aboutir à une internationalisation générale, embrassant tous les rapports sociaux, elle serait de nature à se transformer en un État universel artificiel dont le *désordre* et la *confusion* ne constitueraient probablement pas des faits insignifiants!

CHAPITRE IV

Conclusion.

La réglementation locale, nationale du travail constituant en vertu de nos expositions précédentes, un système utile, nécessaire, indispensable, mais dont on ne peut guère profiter en entier, jusqu'au bout, il s'agit à présent de déterminer les limites nécessaires dans lesquelles il lui est permis de se mouvoir pour être profitable à l'humanité. En d'autres termes, il s'agit d'indiquer le degré de développement qu'elle peut atteindre sans qu'il soit nécessaire de recourir à son internationalisation qui est irréalisable.

La première observation qui nous frappe, c'est qu'il existe une corrélation étroite entre l'exploitation abusive, exagérée, mesquine des forces du travail et l'enrichissement prodigieux des capitalistes exploitants ! Or, mettre un frein à cette exploitation, ce serait empêcher plus ou moins l'enrichissement de ces capitalistes exploitants, suivant que ce frein lui-même est plus ou moins serré ! Mais par cela seul qu'un cer-

tain nombre de *charges supportables* vient diminuer le bien-être matériel, pécuniaire, de fabricants, d'entrepreneurs, sans scrupule, peut-on dire que l'industrie du pays dont il s'agit, a été lésée d'une manière inquiétante? Nous allons plus loin et nous supposons qu'un grand nombre de charges lourdes, écrasantes viennent paralyser la liberté d'action des fabricants, des entrepreneurs d'un pays dans l'intérêt de la protection ouvrière; ces fabricants, ces entrepreneurs, sont obligés de réduire de plus en plus la quantité des marchandises qu'ils peuvent jeter sur les marchés du monde, ils sont expulsés des marchés étrangers, ils sont forcés de s'acheminer vers la ruine. — Dans ce cas, peut-on dire que la réduction à la misère d'un nombre considérable de capitalistes ne constitue pas un danger fort grave pour la vie économique de la nation dont il s'agit?... Cette question comme toute autre implique entre son minimum et son maximum un terme intermédiaire. Dans le premier cas on a voulu empêcher toute exploitation exagérée, mesquine, inhumaine des forces du travail, le lien réglementaire s'y est prêté, on a abouti à des résultats satisfaisants; dans le second cas, on a voulu exterminer toute idée d'exploitation des forces du travail, le lien réglementaire dépourvu d'un caractère international a abouti à des résultats désastreux.

Par conséquent la réglementation locale, nationale des rapports du travail est salubre, en tant qu'elle comprend des charges supportables imposées aux capitalistes, en tant qu'elle empêche non pas la puissance de concurrence de ces derniers, mais leur enrichissement prodigieux. Elle

peut ou plutôt elle doit se mouvoir entre ces deux limites :

Ne point aller jusqu'à empêcher la puissance de concurrence des industriels du pays ;

Empêcher nécessairement leur enrichissement excessif au détriment des forces du travail.

Or, étant donné la corrélation étroite qui existe entre tout enrichissement prodigieux des capitalistes et leur exploitation abusive, exagérée, mesquine des forces du travail, on peut dire que la Réglementation du travail — à défaut d'une internationalisation qui n'est qu'une chimère — est utile, en tant seulement qu'elle empêche par à peu près tout ce qu'il y a d'abusif, d'excessif, d'exagéré, de mesquin, d'inhumain dans l'exploitation des forces du travail.

Nous pouvons donc nous permettre certaines précisions relatives et affirmer avec conviction que la doctrine réglementaire peut, sans aucun danger pour la capacité de concurrence d'un pays — aboutir à des résultats salutaires du genre suivant :

Interdiction : De faire travailler les enfants âgés de moins de 12 ans ;

D'employer des garçons de moins de 18 ans et des femmes à des travaux difficiles et dans des exploitations dangereuses et insalubres ;

D'employer à n'importe quel travail les femmes pendant les quatre semaines qui suivent leur accouchement.

De pratiquer le « Trucksystème ».

Obligation : D'assurer les travailleurs en cas de vieillesse, d'accident, de maladie, d'invalidité ;

D'assurer l'existence des femmes en cas de veuvage et celle des jeunes ouvriers orphelins.

Loin de considérer ces résultats bienfaisants de la réglementation des rapports du travail comme une soupe de mendiants, comme quelques miettes de pain distribuées à la classe affamée du prolétariat, et sans avoir l'intention de faire la moindre allusion à cet état d'âme, à cet état psychologique particulier, qui ne cessera de s'accuser tant que la plus infime inégalité existera dans le monde, nous constatons qu'une distance considérable sépare la situation pouvant être acquise grâce à la doctrine réglementaire de celle qui devrait caractériser les relations de la vie humaine. — En effet, *l'exploitation* des forces du travail en vue du bien-être matériel, pécuniaire d'un groupe quelconque d'individus, bien que dépourvue de tout caractère abusif, exagéré, mesquin, paraît contraire à la dignité humaine et condamnable en présence de l'idée d'un fonctionnement régulier, normal, sage et raisonnable de ces mêmes forces du travail, fonctionnement restreint dans les limites assignées par les besoins de consommation de la collectivité humaine, du corps social !

Or, il nous semble que trois situations générales ressortent des précédentes considérations :

1° Celle qui a pour base l'exploitation abusive, exagérée, mesquine des forces du travail au profit d'une classe restreinte d'individus que nous appellerons : *Capitalistes* ; c'est la situation qui paraît toujours être entretenue par le système de la liberté absolue du travail.

2° Celle qui a pour fondement une simple exploitation,

c'est-à-dire une exploitation presque dépourvue de tout caractère abusif, exagéré, mesquin des forces du travail dans l'intérêt de l'enrichissement de ce même groupe restreint de capitalistes; c'est la situation qui *paraît* pouvoir être obtenue grâce à un développement maximum de la réglementation du travail, remède extérieur, artificiel, provisoire de la plaie sociale.

3° Celle qui s'appuie sur un fonctionnement normal, régulier, sage et raisonnable des forces du travail au profit non plus du bien-être matériel, pécuniaire d'une classe privilégiée, mais dans l'intérêt exclusif de la consommation de toute cette collectivité : le corps social, l'humanité; cette situation ne peut être obtenue que grâce à une organisation toute spéciale impliquant une transformation radicale des rapports du travail tout en ayant pour fondement l'initiative privée secondée par un moral élevé, par une éducation proche de la perfection.

A l'heure actuelle on est encore sensiblement éloigné même de la seconde situation. — Bien qu'on invoque à droite et à gauche l'internationalisation des rapports du travail, la réglementation locale, nationale du travail n'a pas encore donné tout ce qu'on serait en droit d'exiger d'elle : bon nombre de pays sont assez arriérés en ce qui concerne le degré suprême de la réglementation du travail; et là où cette dernière a fait l'objet d'un développement plus ou moins considérable, là où l'on serait tenté de se croire bien rapproché de son maximum, son application, son exécution, laissent beaucoup à désirer!

Quoi qu'il en soit, il ne faut pas se plaindre, s'alarmer de ce que la doctrine réglementaire échoue, nous abandonne si loin de cet idéal de la société humaine, de ce qu'elle est incapable de résoudre en entier le problème social. — Il faut au contraire prendre les choses pour ce qu'elles sont.

Qu'est-ce, en effet, que la réglementation du travail sinon un remède artificiel, extérieur, temporaire, provisoire de la plaie sociale, remède ayant pour but de garantir simplement cette dernière contre toute aggravation dangereuse?

Qu'est-ce autre chose qu'un bandage de ce corps malade, la société humaine, bandage ayant pour but de faciliter, de préparer seulement sa guérison radicale? Or, à défaut de pouvoir resserrer les liens de ce bandage faut-il se décourager en considérant le corps social comme incapable de se conduire par lui-même, comme voué à être ouaté, capitonné, bandé à perpétuité?

Non, non, il faut espérer que le corps social est susceptible d'une guérison naturelle et radicale, qu'il sera capable un jour de se conduire sans soutien, par lui-même, en dehors de toute idée de liens restrictifs de la liberté individuelle ⁽¹⁾.

(1) Cette phase de la société humaine qui se confond avec la troisième situation que nous avons précédemment exposée, ne saurait être obtenue, comme nous l'avons déjà indiqué, que grâce à l'initiative privée secondée par un moral élevé et par une éducation parfaite. Or, pourra-t-on nous objecter : *Quid?* de l'état moral, de l'éducation humaine en présence de cette avalanche de lois se multipliant de jour en jour pour accabler, opprimer l'humanité? — Nous répondons que dans le monde, il y a, suivant les individus, des choses que l'on voit et des choses que l'on ne voit pas. Ce que l'on voit ici c'est l'augmentation prodigieuse des lois, règlements, mesures, etc... quel que soit le terrain sur lequel on se place. Or, est-ce bien, au moral, à l'éducation humaine que l'on doit imputer ce phénomène? Est-ce bien la perversion pro-

L'homme est en effet un être ayant droit à sa vie. Il est doué d'intelligence et de volonté, facultés appelées à lui rendre possible l'acquisition des objets nécessaires à sa subsistance, à sa conservation. Or, à l'exemple de tout ce qui vit, il a besoin de consommer pour s'entretenir, pour se perpétuer. C'est donc l'homme consommateur que nous

gressive de la nature, du caractère des hommes qui occasionne cette sollicitude croissante du législateur, cette intervention de plus en plus indiscrète, inquisitoriale des pouvoirs publics dans les rapports du travail au fur et à mesure que la civilisation s'avance? Nous croyons que ces effets se rattachent à une cause toute différente : l'accroissement prodigieux des intérêts opposés caractérisant n'importe quelle société qui suit la route de la civilisation. — L'homme à l'état sauvage, les peuples primitifs, les bergers et les modestes agriculteurs des premiers temps, les membres de la tribu, du village..., se conduisaient bien, grâce à l'unique crainte d'un être suprême récompensant le bien et punissant le mal, grâce à un nombre quelconque de préceptes purement moraux ! Etait-ce bien vrai un moral élevé, une éducation parfaite ou plutôt un manque d'instruction, une ignorance absolue qui leur facilitaient cette tâche?... Il nous semble plus vrai de dire que c'était le défaut ou le nombre restreint d'intérêts opposés. — Il est incontestable que la preuve la plus éclatante de l'injustice humaine est constituée précisément par l'existence des lois, filles de la justice. Mais pour juger de la justice et de l'injustice de l'humanité, il n'est pas moins vrai qu'il faut prendre en considération une foule d'éléments et de circonstances au milieu de laquelle cette humanité se meut ! Nous pensons donc, que cette étude faite on pourra affirmer avec certitude qu'il était bien plus facile d'être juste il y a 19 siècles, à l'époque du Christ, par exemple, que de nos jours ! — Nous soutenons donc que cette tendance vers l'exaltation de la doctrine réglementaire a pour cause principale l'accroissement de l'antagonisme social, des intérêts opposés dans les relations de la vie humaine. Or, raison de plus de développer l'initiative privée, d'avoir de la bonne volonté, de cultiver le moral, l'éducation de la société au milieu de laquelle nous vivons... Et puis cet accroissement d'intérêts opposés constitue-t-il bien un phénomène ne se conformant pas aux lois de la nature? N'est-ce pas plus que certain qu'il atteindra un jour sa limite extrême, fait permettant à l'initiative privée, — qui, elle, se trouve encore éloignée du maximum de son développement et de sa généralisation, — de prendre le dessus dans l'intérêt du triomphe de l'émancipation sociale?

apercevons à la base de toute société, civilisée ou non. Aussi nous sommes quelque peu étonné en écoutant la voix des socialistes démocrates, qui désirent notamment l'avènement du quatrième État!... Nous osons leur demander ce que c'est que ce *quatrième État*? En effet, selon nos observations il n'y a pas de premier ou de quatrième État, il n'y a qu'un seul État, c'est celui de l'homme consommateur, et toute sagesse, toute solution satisfaisante du problème social consiste dans ce fait :

S'organiser pour consommer selon ce que la nature humaine exige!

Ce n'est donc pas à l'individu que nous nous adressons pour lui dire :

Profite des besoins de consommation qui accablent l'humanité pour exploiter les forces du travail en vue d'un enrichissement personnel!

Mais à la société, à toute la collectivité humaine et nous lui disons :

Fais fonctionner tes éléments de production dans les limites de tes besoins de consommation ⁽¹⁾!

(1) Plus une société est fondée sur l'enrichissement personnel de ses membres, plus aussi cet état psychologique particulier occasionné par l'inégalité des conditions sociales tend à se développer. En effet, quiconque sait que l'accumulation des capitaux entre les mains d'un nombre restreint d'individus contribue largement à l'augmentation de la misère sociale. Et si au moins, ces quelques capitalistes plus ou moins riches étaient réellement satisfaits! Mais hélas! ils sont aussi malheureux au point de vue moral que le dernier des prolétaires, car avec l'augmentation de leurs richesses, de leur gloire, arrive aussi l'extension de leurs besoins, de leurs exigences. Ce n'est ni plus ni moins une particularité de la nature humaine. Et à se demander :

En réalité, à prendre les choses de près, tout individu joue un rôle dans la société : tel est ouvrier maçon, tel autre bijoutier, tel est charpentier, tel autre brodeur, etc... et tandis que M^{mes} X et Y n'exercent aucune profession, comme elles sont très riches et qu'elles font partie de la haute aristocratie et de la grande bourgeoisie, MM. H et J balaient les rues et nettoient les cheminées!... et ainsi de suite,... Eh bien! chez tous ces individus il existe forcément à côté de leur profession, un rôle naturel et prédominant, un rôle éclipsant tous les autres, c'est le rôle de consommateurs. Il est incontestable qu'une immense variété caractérise ces individus dans leurs fonctions de consommateurs. Et pourtant, il est urgent que jusqu'à un certain point, une uniformité quelconque soit établie en ce qui concerne les objets de consommation de première nécessité, objets indispensables aussi bien au premier monarque du monde qu'au dernier des prolétaires; objets qui manquent si souvent à bon nombre d'ouvriers! Et c'est précisément en

Quel est le but de la vie humaine? Il nous semble qu'il est plus vrai de répondre : C'est d'agir dans les limites assignées par les exigences de la conservation qu'on lui doit; que d'affirmer : C'est se livrer à toutes espèces de manœuvres et de pratiques ayant pour but d'accumuler des richesses au détriment de ses semblables. Aussi nous semble-t-il que la véritable solution du problème social est d'ordre intérieur, elle ne doit être recherchée que dans l'âme humaine, elle réside dans le moral, dans l'éducation et dans la sagesse des membres de la société. De nos temps, malheureusement! ces individus, membres des sociétés humaines, ne font que se tourmenter physiquement et moralement en vue d'un bien-être qu'ils essaient vainement d'atteindre, alors qu'en y renonçant, ils l'obtiendraient à coup sûr, car ce n'est que la renonciation au bien-être individuel qui peut engendrer le bien-être collectif, véritable source de félicité pour l'humanité!

vue de l'acquisition de ces objets que l'humanité est appelée à coopérer en s'asservissant, en faisant fonctionner ses éléments de production dans les limites de ses besoins. Une fois ce résultat premier obtenu, on pourrait généraliser, introduire successivement et suivant les exigences sociales tous les autres objets dans le moule coopératif et s'acheminer finalement vers la réalisation de l'État coopératif universel.

C'est donc dans la coopération pour la consommation ayant pour but une transformation radicale des relations de la vie industrielle, basée sur l'initiative privée et sur une éducation parfaite, que nous voyons la véritable solution du problème social.

On ne manquera pas de nous objecter que la réalisation de l'État consommateur universel est une chimère! — Nous répondons que bien que chimère, elle est supérieure au système de la législation internationale du travail, car elle paraît conforme au moins à la nature humaine.

Et puis tout en admettant que la coopération universelle soit irréalisable, il est incontestable que tendre vers sa réalisation c'est une solution qui s'impose, car c'est l'unique moyen de s'acheminer vers le maximum de bien-être au profit de la classe laborieuse.

Quant à la perfection absolue, elle n'est guère de ce monde ⁽¹⁾!

(1) Toutes les discussions contenues dans notre présent ouvrage ont essayé de mettre en relief une évolution générale qui, — étant donné les différentes législations locales, nationales du travail — se produit vers leur internatio-

nalisation qui n'est qu'une chimère, une utopie ! Or avancer de trop sur le domaine de la législation locale, nationale du travail ce serait se laisser entraîner par cette chimère, par cette utopie, ce qui donnerait comme résultat certain : un énervement, une excitation, un bouleversement inutiles, dans les relations sociales. A présent en allant jusqu'à considérer le système lui-même de la coopération universelle comme chose irréalisable, au moins l'acheminement vers sa réalisation constituerait (comme nous venons de le reconnaître) un progrès vers le summum de bien-être au profit de la classe des travailleurs, progrès qui ne pourrait certainement pas être atteint grâce à un resserrement des liens réglementaires. En effet, procéder de cette dernière manière, ce serait (d'après nos précédentes remarques), aboutir à une véritable confusion, à un désastre général,..... soit à une législation internationale, mais qui ne serait alors que simplement *nominale* tout en dissimulant des abus, des excès,..... une complète *désorganisation sociale* !

Nous tenons à faire remarquer en outre que le but de cet ouvrage a été de présenter aussi exactement que possible la valeur réelle de l'idée d'une réglementation internationale du travail. Fidèle à nos résolutions du début et par suite très disposé pour la défense des principes de la Doctrine Réglementaire, nous sommes allé jusqu'à repousser arbitrairement un grand nombre d'objections et de critiques qu'on serait en droit de leur adresser... mais !... nous avons été obligé de nous arrêter net devant une *Chimère* : leur internationalisation, chimère qui pourtant paraît s'imposer, étant donné l'adoption de ces principes. Ce n'est donc pas nous qui avons combattu et condamné les principes de la doctrine réglementaire, ils se sont combattus et condamnés par eux-mêmes en tant que capables de résoudre en entier le problème social ! — Quant au système de la *coopération universelle de l'homme consommateur*, nous n'avons fait que l'*indiquer* comme unique moyen de guérir, *peut-être* naturellement et radicalement la plaie sociale. En effet, une étude détaillée et approfondie concernant ce dernier serait en dehors des cadres restreints de cet ouvrage, en dehors de son véritable but.

Vu par le Président de la thèse,
PLANOL.

Vu par le doyen,
COLMET DE SANTERRE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	Pages. 1
--------------------	-------------

AVANT-PROPOS.....	13
-------------------	----

CHAPITRE I

De la législation internationale du travail.....	15
--	----

SECTION I. — <i>Fondement et utilité de la législation internationale du travail</i>	15
--	----

SECTION II. — <i>Règle évolutionniste en vertu de laquelle toute protection locale, nationale des forces du travail, tend vers une internationalisation</i>	30
---	----

SECTION III. — <i>Industrie anglaise en présence de notre règle évolutionniste</i>	31
--	----

SECTION IV. — <i>Industrie allemande en présence de notre règle évolutionniste</i>	36
--	----

SECTION V. — <i>Industrie française en présence de notre règle évolutionniste</i>	39
---	----

SECTION VI. — <i>Quelques observations générales en ce qui concerne la loi évolutionniste précitée</i>	42
--	----

SECTION VII. — <i>Quelques mots sur deux objections principales qu'on pourrait opposer à notre règle évolutionniste et par conséquent à la théorie de la législation internationale du travail</i>	58
--	----

CHAPITRE II

	Pages.
Histoire générale de l'idée de la législation internationale du travail.....	69
SECTION I. — <i>Premiers mouvements dans le sens de la réalisation de l'idée de l'internationalisme ouvrier.....</i>	<i>69</i>
SECTION II. — <i>Historique de l'idée de la législation internationale du travail en France jusqu'à la conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>80</i>
SECTION III. — <i>Historique de l'idée de la législation internationale du travail en Belgique jusqu'à la conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>96</i>
SECTION IV. — <i>Historique de l'idée de la législation internationale du travail en Autriche jusqu'à la conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>98</i>
SECTION V. — <i>Historique de l'idée de la législation internationale du travail en Suisse jusqu'à la conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>103</i>
SECTION VI. — <i>Historique de l'idée de la législation internationale du travail en Allemagne jusqu'à la conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>160</i>
SECTION VII. — <i>Conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>203</i>
SECTION VIII. — <i>De l'internationalisme ouvrier après la conférence de Berlin de 1890.....</i>	<i>241</i>

CHAPITRE III

De ce que vaut réellement la doctrine réglementaire; De la législation internationale du travail au point de vue pratique....	248
SECTION I. — <i>De ce que vaut réellement la doctrine réglementaire....</i>	<i>248</i>
SECTION II. — <i>De la législation internationale du travail au point de vue pratique.....</i>	<i>309</i>

CHAPITRE IV

Conclusion.....	324
------------------------	------------

IMPRIMERIE
CONTANT-LAGUERRE



BAR LE DUC